This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fe =

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES COMPAGNONS DU SILENCE

ŒUVRES

DE

PAUL FÉVAL

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES AMOURS DE PARIS	2	vol.
LE BOSSU OU LE PETIT PARISIEN	3	—
LES COMPAGNONS DU SILENCE	3	—
LES DERNIÈRES FÉES	1	—
LE FILS DU DIABLE	4	—
LE TUEUR DE TIGRES	1	—

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

LES COMPAGNONS
DU SILENCE

PAR

PAUL FÉVAL

II

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

COLUMBIA UNIVERSITY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
823758
ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1918 L

S. E. Johannes Nielsen

LES

COMPAGNONS DU SILENCE

DEUXIÈME PARTIE

LE CABINET DU DIRECTEUR

(SUITE)

III

BON MÉNAGE

A peine Johann Spurzheim avait-il fermé les yeux, que la porte de sa chambre s'ouvrit avec précaution. Barbe, sa femme, entra au bras du docteur Pier Falcone.

Au chevet du lit se trouvait un de ces fauteuils à dos concave qui étaient à l'usage de madame Spurzheim. C'était toujours là que le docteur l'avait vue lors de ses visites. Elle s'y plaça.

— Me voilà dans mon beau ! murmura-t-elle en souriant.

Par le fait, bien que toute illusion fût détruite, Pier Falcone avait peine à comprendre qu'une créature humaine pût être si différente d'elle-même. Dans la pose nouvelle qu'elle venait de prendre, Barbe, dont on ne pouvait mesurer que le buste, perdait cet aspect misérable et difforme sous lequel nous l'avons naguère

aperçue. Son visage aquilin apparaissait à la hauteur voulue. C'était une femme.

Pier Falcone se pencha au-dessus du malade.

— Je ne dors pas, dit celui-ci d'une voix très-faible.

— Est-ce un reproche, bon ami? demanda Barbe avec un affectueux enjouement; je me suis attardée au salon avec notre docteur, qui me faisait le tableau de ce que serait votre convalescence dès que les premiers beaux jours vont venir... C'est un serviteur dévoué que vous avez là, Johann... Quand il vous aura rendu la santé, j'espère que vous ne l'oublierez pas.

C'est à peine si les lèvres du directeur de la police royale remuèrent; mais on l'entendit fort bien qui répliquait :

— Quand donc ai-je oublié le bien ou le mal?

Pier Falcone voulut lui tâter le pouls; il le repoussa en essayant de sourire.

— Tout à l'heure..., fit-il.

Puis il ajouta en s'adressant à sa femme :

— Vous voilà dans votre beau, Barbe, ma chère compagne; c'est vous qui l'avez dit... Vous voilà dans votre beau, jouant auprès du pauvre condamné votre rôle de bon ange... Je voudrais appeler Naples tout entier auprès de ce lit de douleur pour rendre témoignage... Vous avez été, Barbe, ma femme bien-aimée, toute la consolation de mes derniers jours!

— Modérez-vous, seigneur, dit Falcone; parler trop ne vous vaut rien.

Johann Spurzheim lui adressa un signe de tête soumis.

— Mon retard, reprit Barbe, a encore un autre motif... Je fais ce que je puis, mon ami, pour que vos af-

faires ne souffrent point trop manifestement de votre indisposition passagère.

Elle appuya sur ce dernier mot.

— Mais, poursuivit-elle, vos affaires, je ne l'ignore point, sont en majeure partie de celles qu'on ne peut confier même à sa femme... Attendiez-vous aujourd'hui, s'il m'est permis de vous adresser cette question, attendiez-vous un Anglais du nom de Brown?

— Aujourd'hui? Non, répondit Johann sans hésiter.

— Vous l'attendiez pour plus tard? insista Barbe.

Johann Spurzheim inclina la tête en signe d'affirmation.

— Il est venu, dit Barbe.

— C'est bien, répliqua seulement le malade.

La bossue garda son air riant, mais le diable n'y perdit rien.

— J'ai fait un bon somme, reprit Spurzheim; je me sens étonnamment reposé... Ne trouvez-vous pas tous les deux que j'ai la voix meilleure?

— Si fait, répliqua Barbe, avec quelques semaines de repos, le docteur compte bien avoir raison de cette maladie...

Le docteur, lui, ne disait rien. Le docteur subissait en ce moment le contre-coup du choc moral qui l'avait naguère terrassé. Le docteur songeait à cette prodigieuse union proposée et acceptée; le docteur regardait *sa femme*.

Le mari de sa femme se tourna vers lui péniblement.

— Et vous, Falcone? dit-il.

— Moi?... répéta celui-ci. Moi, je ne sais...

Le malade eut un de ces sourires que la décomposition de ses traits faisait si lugubres.

— Vous ne savez!... prononça-t-il avec lenteur.

Puis, s'adressant à Barbe, qui n'osait regarder son complice, Spurzheim reprit bonnement :

— Je suis sûr, chère amie, que vous vous demandez parfois pourquoi j'ai donné ma confiance à ce jeune homme... Un médecin de vingt-sept à vingt-huit ans, dans une maladie aussi grave que la mienne... c'est chanceux!... Et certes, il y a des jours où l'on dirait que ce jeune homme n'a pas l'usage de toutes ses facultés... Voulez-vous que je vous donne le secret de ses distractions, de ses rêveries, de ses absences ?...

— Seigneur!... interrompit Falcone avec une sorte d'effroi.

— Trop parler ne vaut rien, n'est-ce pas? dit Johann Spurzheim, dont le sourire se fit presquee moqueur; tranquillisez-vous...je suis beaucoup mieux que vous ne croyez... ma figure ne me fait pas honneur, voilà tout... Je disais donc que je puis vous livrer le mot de l'énigme, bonne amie... Notre cher docteur est amoureux!

En prononçant ce dernier mot, il ferma les yeux complaisamment, comme pour ne point voir l'éclair qui brillait dans les prunelles de Barbe. Celle-ci toussa légèrement pour se donner une contenance. Mais sa poitrine ne voulait pas de ce jeu. La quinte provoquée vint aussitôt à l'appel et mit à son mouchoir une tache nouvelle de sang.

Pier Falcone restait immobile comme un coupable qui attend son arrêt. Il savait ce que vaudrait la vengeance de cette femme. Il avait accepté sa proposition, nous pouvons bien le dire, parce que, dans sa pensée, cette femme était, comme son mari, condamnée à mourir. Mais la mort n'était pas assez proche pour qu'elle

n'eût pas, cette femme, le temps de frapper quelque terrible coup.

Le lecteur se demandera sans doute qui était ce pâle jeune homme dont le front avait de l'intelligence, dont l'œil promettait de l'audace, et que jusqu'à présent nous avons vu si aisément dominé. Pourquoi restait-il là, entre le tigre et la tigresse, comme une proie facile avec laquelle on joue, comme une victime assurée à la dent de la femelle ou du mâle ?

— Prenez une de ces bonnes pastilles qui vous font tant de bien, ma chère femme, dit Spurzheim les yeux toujours fermés : quand vous toussez ainsi, c'est comme si ma propre poitrine se déchirait... Ah ! ce doit être une intolérable douleur que celle du veuf cherchant dans sa maison trop grande la compagne bien-aimée qui n'est plus !... Heureusement pour moi que je suis destiné à vous précéder dans ce grand voyage...

Barbe voulut protester.

— Nous allons revenir tout à l'heure à ce sujet pénible, reprit-il; j'avoue que j'ai tardé jusqu'au dernier moment, tant je savais vous causer de chagrin... Ami Pier Falcone, regardez, instruisez-vous... Dans Naples entier vous chercheriez en vain un pareil tableau... C'est ici le sanctuaire de cette grande, de cette noble, de cette inaltérable affection : l'amour conjugal !.... Voyez Barbe Spurzheim qui se meurt, parce que son époux va mourir.

Les joues de la bossue étaient livides.

— Plût à Dieu, murmura-t-elle pourtant, que je pusse vous donner le peu de jours qui me restent, Johann, mon mari, afin de prolonger votre précieuse existence !

— L'entendez-vous, Falcone ?... Voilà le trésor que je

perds!... — Nous disions donc, bonne amie, reprit-il brusquement et comme pour secouer de tristes préoccupations, qu'il y avait un motif aux rêveries de ce beau ténébreux... Le voilà fort embarrassé, car il ne vous connaît pas... Il ignore que vous êtes faite pour comprendre sa conduite... Ce n'est pas un amoureux ordinaire...

— Au nom de Dieu, seigneur! voulut interrompre encore le jeune docteur.

— Laissez! fit bonnement le malade; Barbe est une femme comme il y en a peu... Elle vous en estimera mieux quand elle saura que vous avez aimé jusqu'au crime!...

— L'objet de cet amour est-il vivant? demanda madame Spurzheim, qui réussit à jouer le calme.

— Vivant et beau sous son voile de crêpe noir, répliqua Johann; nos parfaits amants attendent la fin du deuil pour devenir d'heureux époux.

Pier Falcone avait de la sueur froide aux tempes. Madame Spurzheim baissa les yeux et ne le regarda point. Un rayon glissa entre les paupières demi-closes du malade. Le coup était porté.

Johann croisa ses mains sur sa couverture et prit un ton de componction.

— Barbe, mon excellente compagne, poursuivit-il, l'émotion que produit en vous l'allusion indirecte que je viens de faire à ma fin prochaine me défend de traiter certain sujet en votre présence.

Madame Spurzheim se hâta de couvrir son visage de ses mains.

— Cela me fend le cœur, Barbe, continua le malade, de voir votre souffrance... Que puis-je vous dire, ma femme? La séparation ne sera pas de longue durée, et

bientôt nous nous réunirons pour ne plus nous quitter jamais, dans un monde meilleur... Je vous prie de me laisser seul avec mon médecin.

— N'avez-vous plus confiance en moi, Johann ? s'écria la bossue, qui était parvenue à verser une larme ; dois-je perdre quelques-uns de ces instants si chers ?...

Spurzheim lui tendit sa main, qu'elle baisa.

— Barbe, lui dit-il, ma confiance en vous est entière ; elle est sans bornes ! Quand le docteur aura répondu selon sa science et sa conscience aux questions que je vais lui adresser, je serai plus tranquille. Je m'occuperai alors d'assurer l'avenir au seul être qui me soit vraiment cher en ce monde... Vous êtes une femme au-dessus de votre sexe ; Barbe, rassemblez votre courage... Demain matin, vous n'aurez plus rien à me demander... Demain matin, vous n'aurez plus ni curiosité ni désir à satisfaire.

— Enfin, je saurai tout ! pensa Barbe, qui avait peine à contenir son triomphe.

— Je vous dois cela, Barbe, ma femme, acheva Johann Spurzheim.

Elle se leva et vint déposer un baiser silencieux sur le front du malade. L'instant d'après, le directeur de la police royale et Pier Falcone étaient seuls.

— Je lui dois cela ! répéta Johann au moment où la porte se refermait sur elle.

Puis il ajouta, et sa voix avait une expression indéfinissable :

— Demain matin, elle n'aura plus rien à me demander.

— A quoi pensez-vous, docteur ? s'interrompit-il brusquement.

— Je vous écoute, seigneur, et j'attends vos ordres, répondit Pier Falcone.

Johann sourit et dit :

— Combien donneriez-vous, docteur, pour sortir de la méchante passe où vous êtes ?

— Seigneur, je ne vous comprends pas, balbutia le jeune docteur.

Johann Spurzheim le regardait en face.

— Vous êtes né coiffé, Pier Falcone, prononça-t-il avec lenteur ; en une seule soirée, on va vous proposer deux fois une grande fortune !

Le docteur n'osait littéralement prononcer une seule parole. Il ressemblait à un homme qui sentirait sous ses pieds un terrain semé de piéges et de trappes. Spurzheim jouissait de son embarras.

— Docteur, reprit le directeur de la police royale, causons un peu du *seul être qui me soit vraiment cher* en ce bas monde... Je viens de promettre de m'occuper de son avenir... Avez-vous deviné qui est cette créature privilégiée ?...

— Votre femme, seigneur..., murmura Fier Falcone.

Spurzheim eut un rire sec et court.

— Non pas, docteur, répliqua-t-il ; c'est moi-même... Comment trouvez-vous ma femme ?

— Seigneur...

— Entendons-nous, ami... les quiproquos font perdre du temps, et nous avons ce soir une terrible besogne !... Je ne vous demande pas votre opinion sur les hautes perfections de Barbe Spurzheim... C'est une maîtresse femme, nous savons cela... Je vous demande combien de temps vous lui donnez à vivre ?

Pier Falcone resta tout interdit au souvenir de la question semblable que Barbe lui avait adressée naguère.

— Répondez, fit le directeur de la police royale ; je sais que c'est une affaire de temps.

Falcone répliqua, employant à son insu les termes mêmes de sa réponse à madame Spurzheim :

— Seigneur, la science ne peut rigoureusement préciser...

— Huit jours? interrompit Johann, dont le souvenir devenait plus incisif.

C'était la voix de Barbe parfaitement imitée. Falcone restait bouche béante.

— Quinze jours?... poursuivit Spurzheim avec une inflexion si absolument semblable, que le docteur se prit à trembler.

— Je suis sûr, continua Johann répétant mot pour mot la dernière interrogation de Barbe, que vous ne pensez pas qu'elle puisse aller un mois!

On ne saurait dire ce qui frappait le plus violemment le docteur. Était-ce bizarrerie croissante de sa position qui arrivait au fantastique? Était-ce le danger menaçant et présent? Jamais cauchemar ne lui avait pris les tempes dans un pareil étau.

— Vous avez entendu notre entretien! s'écria-t-il, incapable de se contenir.

— Lequel de nous deux interroge? prononça sévèrement Spurzheim.

— Seigneur..., fit Pier Falcone.

— Assez, mon pauvre garçon! interrompit Johann refermant ses yeux fatigués. Vous disiez tout à l'heure à ma femme: «La science ne peut préciser.. il est impossible d'affirmer...» Je le crois bien: la science est une sotte quand elle n'est pas un charlatan; la science me fait pitié! j'ai cette opinion-là depuis trente ans... Mais vous voilà bien loti, Pierre Falcone!... obligé d'épouser ma veuve!

Le docteur n'essayait même plus de donner la réplique, tant il se sentait désarçonné parfaitement.

— La demande était brusque, continua le directeur de la police royale ; c'est une femme admirable, au demeurant ! j'aurais payé cent onces d'or pour voir votre figure quand vous avez dit vous, Pier Falcone, qui avez vingt-huit ans... quand vous avez dit à cette fée carabosse : « Madame, je me donne à vous avec transport ! »

Il rit encore de bon cœur, cette fois. Au demeurant, il était impossible de trouver un moribond de plus joyeuse humeur.

— Ami, reprit-il du bout des lèvres, je regretterai ma femme. Elle avait de grandes qualités... Mais, si *cela durait* un mois, pour employer son style, ce serait infiniment trop long... quinze jours aussi... huit jours pareillement... Je suis encore plus pressé que ma femme !

— Rien n'annonce que votre impatience doive être contentée de sitôt, seigneur, répliqua Falcone, qui s'était enfin remis.

— Rien ?... répéta Spurzheim ; vous êtes un mauvais devin, docteur !... ma femme vous disait tout à l'heure : « J'ai mes motifs... » Qui n'a pas les siens ?... Les miens sont admirables... et, pour que vous ne perdiez point votre peine à les chercher, je vais vous les dire... Il faut que je sois veuf sous vingt-quatre heures et remarié à la fin de la semaine !

Comme il achevait ces mots, trois coups de talon furent frappés à l'étage supérieur. Le regard du malade prit d'abord une expression inquiète et cauteleuse, mais ce fut l'affaire d'un instant. Son sourire revint presque aussitôt et il tira un petit cordon caché dans les plis de son rideau. Un tintement de sonnette se fit entendre au lieu même où l'on avait récemment frappé. Pier Fal-

cone attendait. Rien ne pouvait plus le surprendre. Du moins, il le croyait.

Le ciel du lit craqua et s'ouvrit, formant un vide juste au-dessus de la tête du malade. Par ce vide, une planchette, soutenue par quatre cordes de soie, descendit doucement.

— Quoi de nouveau, Beccafico? demanda Johann.

— Oh! oh! fit une voix grêle au plafond; il y a un homme là, Excellence!

— Ne t'inquiète pas de cet homme, Beccafico... Quoi de nouveau?

— Pas grand'chose, seigneur... Ils sont là-bas autour du Castello-Vecchio plus de soldats qu'il n'en faudrait pour prendre les États de notre saint-père et la Toscane!... L'échafaud se dresse tout doucement sur la place San-Pietro-Martire...

— Il n'est rien venu du palais Doria?

— Deux estafettes... On cherche le prince Coriolani... Le bruit a couru qu'il avait été assassiné!...

— Assassiné!... répétèrent à la fois Spurzheim et Pier Falcone.

Celui-ci cherchait à voir ce mystérieux Beccafico, mais il n'y pouvait réussir. On n'apercevait qu'un trou noir au milieu du ciel de lit.

La planchette, soutenue horizontalement par ses cordes de soie, continuait à descendre. Elle arriva à portée des mains de Johann. Il prit dessus deux lettres. Sa main tremblait bien un peu, mais il parvint à les décacheter.

— Tenez la lampe, docteur, dit-il.

Pier Falcone prit la lampe et la tint haut pour que Johann pût lire.

— On ne sait toujours pas, continua Beccafico par

son trou, qui a fait le coup au pont de la Madeleine.

Spurzheim regarda Pier Falcone...

— Celui-ci le sait, dit-il.

— Oh ! oh ! gronda Beccafico ; c'est un nouveau !... je ne le connais pas !

En ce moment, Spurzheim froissait la première lettre avec dépit.

— Rien !... fit Beccafico ; mauvaise affaire !... la seconde sera peut-être meilleure.

Spurzheim lisait la seconde.

Beccafico poursuivait :

— J'ai vu bien des Anglais, mais celui-là est superbe ! Il ne veut ni s'en aller ni lâcher ses lettres de recommandation... Il a écrit sur une grande feuille de papier tout ce qu'il doit vous demander, sans compter les secrets d'État qu'il vous révèlera.

— As-tu prononcé le mot *Penjaub* à son oreille ? interrogea Spurzheim.

— Oui, seigneur... Il a enflé ses joues et le bout de son nez est devenu pâle...

— Qu'a-t-il dit ?

— Qu'il voulait sa femme.

— Sa femme ?

— Et l'adresse d'une mystérieuse inconnue qui était avec lui sur *le Pausilippe*. Il désire aussi voir quelques lazzaroni, une éruption du Vésuve et un vrai brigand de la Calabre...

Johann ne l'écoutait plus. Il lisait la seconde lettre avec une singulière attention. Quand il l'eut achevée, il réfléchit durant quelques secondes.

— Approchez la lampe, dit-il ensuite à Pier Falcone.

Celui-ci ayant obéi, Johann mit le feu aux deux

lettres qu'il venait de recevoir et les regarda brûler l'une après l'autre.

— Cela purifie l'air, murmura-t-il, dans la chambre des malades.

Puis il ajouta tout haut :

— C'est bien, Beccafico... va-t'en !

La planchette se mit à remonter sans bruit.

— Connaissiez-vous le baron d'Altamonte ? demanda tout à coup Johann au docteur.

— Non, seigneur.

— C'est un aimable homme... Vous allez très-probablement faire sa connaissance cette nuit.

La planchette avait disparu. La trappe se referma.

En ce moment, une idée traversa l'esprit de Johann Spurzheim. Il sonna vivement.

— Présent, seigneur ! dit la voix grêle de Beccafico.

Johann murmura à part lui :

— Est-ce que la mémoire s'en va ?... Si Félice pense me trouver ici, il sera sur ses gardes... Et pourtant, c'est une besogne qu'il faut faire soi-même !... — A quelle date précise, demanda-t-il en levant les yeux vers le ciel du lit, à quel date le baron d'Altamonte a-t-il été arrêté ?

— Le 19 décembre, seigneur.

— Et mis au secret ?...

— Sept jours après, le 26 décembre, sur l'ordre que j'ai porté moi-même de votre part au Castello-Vecchio.

— On ne te demande pas cela, fit le malade avec impatience.

Puis il reprit :

— A quelle date avons-nous pris possession de ce pa-

lais où nous sommes?... Ne va pas te tromper, Beccafico!

— Le 29 décembre, seigneur.

— Tu es bien sûr?...

— Très-sûr, Excellence.

— Alors, il n'y a pas réponse aux lettres que nous venons de recevoir, Beccafico... Tout est au mieux... Laisse aller le messager.

— Aidez-moi à me mettre sur mon séant, docteur, dit-il à Pier Falcone, dont le visage exprimait un étonnement profond. Aucun médecin n'a jamais bien connu ma maladie et je crois que vous êtes comme les autres médecins... Nous allons travailler ensemble cette nuit; vous verrez que je suis encore bon à quelque chose!

IV

LE DOCTEUR PIER FALCONE

Quand Falcone eut aidé Johann Spurzheim à se mettre sur son séant, celui-ci poussa un grand soupir de fatigue.

— Je suis bien faible, docteur, dit-il, et je suis sûr que vous riez au dedans de vous-même en me voyant prendre tant de peine... Il n'aura pas le temps! pensez-vous; ses jours sont comptés...

» Il n'y a pas d'homme, ami docteur, s'interrompit-il en fermant à demi les yeux comme c'était son habitude, pas d'homme dont les jours ne soient comptés... Moi, je connais ma mesure : sauf le poison ou le fer, je vivrai cent ans : c'est écrit!

— Seigneur, répliqua Falcone, il y a pour moi, dans

tout ce que je vois ici, quelque chose d'inexplicable et de presque surnaturel... Cette agonie à laquelle les hommes de l'art sont eux-mêmes trompés, est-elle donc une feinte?

Le directeur de la police royale secoua la tête avec dédain.

— Donnez-moi un miroir, ami Falcone, dit-il; voilà déjà du temps que je ne me suis regardé.

Falcone alla prendre un miroir à main sur la toilette et le lui apporta. Johann le mit au-devant de son visage.

— On ne feint pas cette pâleur livide, murmura-t-il avec une nuance de tristesse dans la voix; on ne creuse pas ainsi soi-même l'orbite décharné de ses yeux... On ne se déguise pas en cadavre!

Puis, repoussant le miroir et reprenant son sourire amer :

— Le mal est là! dit-il en pressant sa poitrine à deux mains; je vis avec lui et je suis plus fort que lui... Le mal est mon esclave et mon complice... je me meurs : la science a raison, cette pauvre aveugle... mais qu'importe, si je mets des années à mourir!...

Son doigt se posa, humide et froid, sur la main de Pier Falcone.

— Le mal est mon complice, répéta-t-il; entends-tu bien cela? Le mal est ma sauvegarde et mon bouclier... Il y a un homme... un homme que tu hais, Pier Falcone, de toutes les forces de ton âme... un homme qui m'aurait tué déjà cent fois s'il ne me regardait pas comme mort!

— Un homme que je hais, moi?... répéta Pier Falcone avec un sourire incrédule. Je suis bien peu de chose, seigneur, pour avoir de si puissants ennemis!

— Tu n'es rien... mais qui sait l'avenir?... Tout à l'heure, on te proposait d'être comte et dix fois millionnaire...

Le docteur reprit cette physionomie stupéfaite qu'il gardait volontiers comme contenance depuis le commencement de l'entrevue.

— Vous avez un esprit familier à vos ordres, seigneur!... murmura-t-il.

Chacun a son côté faible. Les plus retors ont un petit recoin accessible à la flatterie. Johann s'attendait à ce point d'admiration. Il fut content.

— Je n'ai pas d'esprit familier, Pier Falcone, répliqua-t-il, et je t'affirme sous serment que je n'ai pas quitté le lit depuis quatre jours.

En conséquence, il n'avait pu écouter aux portes.

— S'il m'était permis de vous interroger, seigneur..., commença le médecin.

— Cela ne t'est pas permis, Pier Falcone... Mais, toi qui es Sicilien, n'as-tu jamais entendu parler de l'oreille de Denis le tyran?...

— S'il plaît à Votre Excellence, repartit vivement Falcone, je suis natif de la Romagne.

— Est-ce moi que tu veux tromper?... interrompit le directeur de la police royale. Mon pauvre compagnon, de plus habiles que toi l'ont essayé : cela leur a porté malheur...

— Je vous proteste, seigneur...

— La paix!... Écoute plutôt une petite histoire qui va te divertir incomparablement... Voilà trois ans, à la fin de 1820, j'étais à Palerme, pour mes affaires... mais, entre parenthèses, comment trouves-tu ce conte que j'ai fait à Barbe Spurzheim? le conte du mari assassiné et du mariage qui attend l'année du deuil révolue?

— Seigneur, j'ai compris votre intention...

— Tu as du bonheur que la phthisie de Barbe prenne un caractère *galopant*, comme vous dites en médecine... Je n'aurais pas donné un ducat de ta peau, mon pauvre Falcone, si Barbe avait eu seulement huit jours devant elle... Mais laissons le conte et arrivons à l'histoire : En cette année 1820, il y avait à Palerme de grandes réjouissances à l'occasion du séjour qu'y faisait François de Bourbon, prince royal. On y voyait beaucoup d'étrangers, principalement des Napolitains appartenant aux plus nobles maisons de la cour. Les d'Angri étaient là, aussi les Barberini ; mais Alizia d'Angri et Bianca Barberini, trop jeunes alors, laissaient la palme de la beauté à Pia Frezzoloni, des marquis de Mantoue... Pourquoi fermes-tu les yeux, Pier Falcone?

— Parce que la lumière me blesse, seigneur, répliqua le médecin qui, loin de se troubler, laissait maintenant errer un sourire triste autour de ses lèvres.

— Bien, ce regard ! fit Spurzheim ; tu m'as regardé comme un homme !... Je n'aimais pas ta tenue depuis quelques minutes... Si tu es fort, mon compagnon, nous te traiterons en conséquence.

— Je ne sais pas si je suis fort ou faible, seigneur, répliqua Falcone ; j'attends la fin de votre histoire.

Johann cligna de l'œil et poursuivit :

— L'histoire n'est pas longue... Il y eut une grande fête donnée au prince royal par le comte de Ségeste, dans son magnifique château, qui est au fond du golfe de Castellamare.

» Pendant qu'elle se reposait sur l'herbe, Pia Frezzoloni fut touchée par une vipère-aspic. On la rapporta mourante à Palerme.

» Ils ont une manière là-bas de guérir les morsures

de la vipère-aspic. Un condamné à mort suce la plaie. Le malade renaît, mais le condamné meurt. S'il échappe par hasard, le roi lui fait grâce.

» Il n'y avait point de condamné à mort dans les prisons de Palerme. On lut à tous les prisonniers de la tour Neuve une lettre de François de Bourbon, héritier de la couronne, qui promettait amnistie et cinq cents ducats à quiconque se présenterait pour sucer la plaie de la belle des belles. Tous refusèrent, excepté un. Celui-là dit :

» — Les cinq cents ducats seront pour ma vieille mère...

» As-tu encore ta vieille mère, Pier Falcone?

Une larme vint aux paupières du docteur.

— Non, seigneur, répondit-il d'une voix sourde ; elle est morte.

— Ah ! fit Johann Spurzheim comme en se parlant à lui-même ; c'est vrai... Tu aimais bien ta mère?... Moi, je n'ai jamais connu ma mère... et jamais je n'ai eu d'enfant... Ton fils vit-il ?

— Non, seigneur, répliqua Falconé, dont la tête tomba sur sa poitrine, il est mort.

— Le prisonnier de Palerme, reprit Spurzheim, avait nom, si j'ai bonne mémoire, Pietro Bertini.

— Pietro-Maria Bertuzzi, seigneur, rectifia le docteur.

— Tu sais l'histoire mieux que moi, Falcone !...

— Seigneur, repartit celui-ci avec une inflexion de voix étrange, cela me plaît de vous l'entendre conter.

— Eh bien, mon compagnon, poursuivit Johann Spurzheim, ce prisonnier de Palerme, Pietro-Maria Bertuzzi, avait, je crois, fait la contrebande pour donner du pain à sa mère... Il suça la plaie de Pia Frezzoloni,

qui fut guérie. Le prisonnier ne mourut pas. Mais il avait bu du sang de la belle des belles ; il fut mordu au cœur par une de ces passions qui vous dévorent, vous autres Italiens, et que les autres peuples ne savent point ressentir.

» Tel que tu me vois, Pier Falcone, je n'ai jamais été amoureux...

Le jeune médecin eut un sourire de mépris.

— Bien, ce sourire, camarade ! dit Johann ; tu as encore du sang palermitain dans les veines !... Avec les cinq cents ducats qu'il reçut, Pietro Bertuzzi étudia la médecine. Il avait son plan. Dès qu'il fut admis au premier grade, il se présenta chez le docteur Gioja, qui avait la confiance des Frezzoloni... Il était beau, ce Pietro Bertuzzi, très-beau. Tu as bien vieilli, Pier Falcone !

— C'est la vérité, seigneur, j'ai bien vieilli.

— Le docteur Gioja le prit comme élève. Une nuit que Gioja était malade ou paresseux, Pietro Bertuzzi remplaça son maître appelé au palais Frezzoloni... Je ne saurais dire au juste ce qui se passa...

— Qui sait dire ici-bas les joies du paradis, seigneur ? murmura Falcone, qui avait de la sueur aux tempes.

— Cela dura un an...

— Un siècle de bonheur qui passa comme un jour !

— Pia Frezzoloni, reprit Johann, était mère... Les deux amants n'avaient point de confident et gardaient pour eux seuls toute leur félicité... Une nuit...

— Un an après la première, jour pour jour ! interrompit le docteur, dont la figure s'était tout à fait transformée.

Il était sombre, menaçant comme la Vengeance.

— Dis le reste, Falcone! s'écria Johann, la mémoire me manque.

— Une nuit, prononça le docteur entre ses dents serrées, il y avait eu fête au palais Frezzoloni... et Pietro-Maria n'était pas invité aux fêtes... Il avait le droit seulement de se cacher dans la chambre à coucher de Pia, qui était bien à lui, car un prêtre avait béni leur union secrète... Il était là, l'amant et l'époux, derrière les rideaux de mousseline... Il regardait à travers la cour les salons éclairés et pleins de fleurs... jamais il n'avait trouvé sa femme si belle...

» La chambre à coucher formait un angle du palais. Une de ses fenêtres donnait en retour sur les jardins. Celle-là était ouverte.

» Pietro Bertuzzi entendit que l'on parlait sous le balcon. Le nom de Pia vint jusqu'à lui ; il s'élança. Quelques jeunes fous causaient sous les orangers, et l'un d'eux dit :

» — Je gage mille louis de France que Pia Frezzoloni, la belle des belles, m'appartiendra avant la fin de la nuit!

— Le connaissais-tu, ce jeune fou, Falcone? interrompit Johann.

— Je l'avais vu au corso, seigneur, répondit le médecin dédaignant désormais de faire une distinction entre lui et ce Pietro-Maria Bertuzzi ; c'était la folie des grandes dames palermitaines... c'était le don Juan invincible, le héros de roman... le chevalier d'Athol !...

Johann fit un petit signe de tête approbateur.

Falcone continua :

— Les autres se mirent à rire. On tint le pari... Pietro Bertuzzi, ou Pier Falcone, comme vous voudrez

l'appeler, seigneur, sentit qu'un vertige allait le prendre. Il regarda bien ce chevalier d'Athol avant que ses yeux fussent troublés; il le regarda si bien, que cent ans de vie ne pourraient lui faire perdre la mémoire de ses traits!

— Et que fit-il, Pier Falcone? demanda Johann.

Le docteur appuya son mouchoir contre ses tempes et le retira baigné de sueur.

— Seigneur, dit-il, Pia Frezzoloni était autant au-dessus de moi que la Vierge sainte est au-dessus du chrétien agenouillé devant son autel... Je ne sais pas, moi, pourquoi elle avait eu pitié de mon amour... Ce qui est certain, c'est que l'idée de perdre mon trésor adoré me fit tomber en délire... La pensée ne me vint pas, et c'était simple pourtant, de mettre mon poignard jusqu'au manche dans le cœur de ce chevalier d'Athol.

» Non! j'étais comme un pauvre insensé; une idée fixe me tenait : je voulais élever une barrière entre elle et lui, une barrière impossible à franchir. Et je me disais :

» — La plus sainte sauvegarde d'une mère, c'est son enfant. Qui donc passerait par-dessus un berceau?

» Je me disais cela. Je sortis. Je courus. J'allai chercher mon fils dans la maison de sa nourrice. Je l'apportai caché sous mon manteau. Je le mis dans le lit de Pia.

» Le bal était fini. J'allai me réfugier dans le jardin où naguère causaient et riaient les compagnons du chevalier d'Athol. Je n'étais plus un homme. Je me laissai choir sur le gazon. Ce qui se passa, je ne le vis point. Mais, le lendemain, la ville le savait.

» Toute cette folle jeunesse gardait rancune à Pia

Frezzoloni, qui repoussait son hommage. Athol avait gagné la caméristе. Athol pénétra dans la chambre dont ma folie désertait la garde. Comme il ne descendait point, les parieurs montèrent. Pia dormait. Athol jouait avec un bel enfant qu'il avait dans ses bras.

» Je le hais, cet homme ! oh ! je le hais ! Mais, je dis la vérité, il jouait avec l'enfant, il avait respecté la mère.

» Je hais sa générosité ! Je voudrais me damner pour le plonger tout au fond de l'enfer !

» Ils étaient dix, ils étaient vingt peut-être qui avaient vu l'enfant. Le comte Frezzoloni vint s'asseoir le lendemain au chevet de sa fille. Il la baisa. Il lui présenta une coupe en disant :

» — Elle est empoisonnée !...

» Pia ne prononça pas mon nom en mourant, pour que j'eusse la vie sauve.

» On la mit au tombeau avec le pauvre cher enfant. Et le vieux comte Frezzoloni, un genou en terre devant François de Bourbon, qui avait les larmes aux yeux, demanda le combat contre ceux qui avaient tué sa fille avec son honneur.

» François de Bourbon répondit :

» — Tous ont quitté la Sicile, excepté trois.

» Le vieux comte réclama le combat contre ces trois-là. Ils étaient morts. Ce chevalier d'Athol avait tué en duel ses trois complices. Cela l'empêchait il d'être l'assassin de ma femme et de mon fils ?

» Ma raison n'était plus. J'eus un long et lourd sommeil. Je m'éveillai un matin au bruit d'un cercueil que l'on clouait auprès de moi ; c'était le cercueil de ma mère !...

Il y eut un silence. Le docteur était droit et roide au

chevet du lit. Ses joues étaient livides, mais il avait du sang dans les yeux.

— Et, quand tu fus éveillé, Pietro-Maria Bertuzzi, reprit Spurzheim, ton âme se fondit entre ces trois tombes... Tu cherchas autour de toi le chevalier d'Athol ; il n'était plus à Palerme !

Le docteur ferma les poings. Une frange d'écume bordait ses lèvres. Spurzheim souriait à voir cela.

— Tu te mis en chasse, poursuivit-il, comme un ardent limier; tu parcourus l'Italie et la Sicile en tous sens... et, un beau jour, tu découvris que ce chevalier d'Athol n'était autre que le maître du silence, le brigand puissant comme un roi, le terrible et redouté Porporato !...

— Cela fut ainsi, seigneur.

— Et, pour te rapprocher de lui, pour le guetter. pour choisir l'heure de la vengeance, tu te fis compagnon du silence...

— Oui, seigneur.

— Et tu veux toujours le tuer?

La peau du visage de Pier Falcone se rougit par places. Tout son corps trembla. Sa réponse fut un rugissement.

— Assieds-toi là, Falcone, tu es l'homme qu'il me faut... Tout ce qu'a promis Barbe, ma chère femme, je le tiendrai pour elle. Tu seras riche, tu seras comte. Dis-moi, es-tu encore capable d'aimer?

— Non, seigneur.

— Es-tu capable au moins d'épouser une jeune fille belle comme les anges, qui te donnera fortune et noblesse?

— Je suis ambitieux, seigneur. C'est ma dernière passion.

— J'ai ta femme... Elle a le tiers environ de l'âge de Barbe, ta fiancée de cette nuit. Qu'est-ce que ma douce compagne t'avait promis ?

— L'anneau du silence.

— Tu auras l'anneau du silence... Non pas le mien, car il faut mourir pour céder cet anneau, et j'ai le pressentiment de vous enterrer tous... mais un autre qui sera libre dans quelques heures... Tu vois que je ne marchande pas... En échange de cela, que me donnes-tu, toi, Pier Falcone ?

— Que me demandez-vous, seigneur ?

— Je te demande ta force pour celle que je n'ai pas, ta santé dont je manque, tes jambes agiles, ton œil percant, tes oreilles subtiles; toi tout entier, afin que mon esprit intact ait un corps à son service.

— Je serai votre corps, seigneur.

— Tu as bien compris?

— J'ai bien compris.

— Tu n'as plus de volonté !... C'est moi qui suis ton âme.

— Je n'ai plus d'âme...

— Touche là, Pier Falcone... Demain, tu seras le médecin du roi, si tu veux !

Comme leurs mains se joignaient, ce même bruit que nous avons entendu déjà, retentit au-dessus du lit, à l'étage supérieur.

Johann pesa aussitôt sur le cordon de la sonnette, qui tinta. Le ciel du lit s'ouvrit, et laissa passer, comme la première fois, la tablette, soutenue par quatre fils de soie.

— Tiens ! tiens ! dit la voix flûtée de Beccafico, l'homme est toujours là.

— Quoi de nouveau? demanda Spurzheim.

— On a tiré un coup de fusil du côté du Castello-Vecchio, Excellence... Et le prince Coriolani n'a point encore reparu au palais Doria.

Johann se tourna vers le docteur.

— Seigneur Pier Falcone, l'interrogea-t-il à voix basse, avez-vous parfois rencontré sur votre chemin le beau prince Coriolani?

— Jamais, seigneur.

La tablette arrivait à portée des mains de Johann. Il y prit une lettre et la décacheta vivement.

— A la bonne heure! s'écria-t-il dès qu'il en eut parcouru les premières lignes. Ma femme est-elle rentrée dans son appartement?

— Excellence, sa lumière est éteinte.

— C'est bien, Beccafico. Va-t'en ouvrir sans bruit la porte du passage secret... et, s'il survient quelque message, apporte-le dans mon cabinet de travail.

— Ami, reprit-il dès que la trappe se fut refermée, quand on écoute aux portes, il y a des choses qui échappent... Réponds-moi franchement... Barbe, ma femme, ne comptait point hâter le cours des choses, n'est-ce pas?

— Comment l'entendez-vous, monseigneur?

— Je parle de cette maladie mortelle qui m'enlèvera prématurément dans quelques trente ou quarante ans... et je vous demande si Barbe Spurzheim n'avait point l'intention d'aider un peu la nature.

— Je n'aurais pas prêté les mains..., commença Falcone.

Johann fronça le sourcil.

— Pensez-vous que je vous achèterais si je vous prenais pour un homme à scrupules! prononça-t-il durement.

Pier Falcone s'inclina.

— Cartes sur table! reprit Johann; je vous ai fait ma profession de foi : ce n'est pas parce que Barbe Spurzheim aurait voulu prendre une semaine ou deux à un moribond comme moi que je condamnerais Barbe Spurzheim. Elle joue son jeu : ellle est dans son droit. Si je condamne ma femme, c'est que ma femme me gêne... M'avez-vous compris, une fois pour toutes?

Pier Falcone salua de nouveau.

— Barbe a mis l'œil dans des affaires que je voulais cacher... Vous voyez que je ne dis même pas que ces affaires ne la regardaient point... Barbe m'a soustrait trois lettres... Tâtez-moi le pouls, Falcone.

— Il est agité, seigneur, dit le médecin après avoir fait l'épreuve.

— C'est que ces trois lettres, Falcone, peuvent être notre vie ou notre mort... Elle n'a pu les déchiffrer ; tant pis : cela me prouve qu'elles étaient importantes... Il me reste un espoir; peut-être les a-t-elle laissées dans mon cabinet.

— Si vous voulez, j'irai les y prendre, dit Pier Falcone, et je vous les apporterai.

— Ami, répondit Johann en souriant, je vous promets d'avoir confiance en vous toujours, parce que je ne me mettrai jamais en vos mains... Il faut que j'aille moi-même chercher ces trois lettres.

— Vous? s'écria le docteur. C'est impossible... de toute impossibilité!

Onze heures sonnèrent à la belle et sévère pendule qui était sur la cheminée. Johann repoussa sa couverture et montra sans vergogne l'effroyable maigreur de ses membres.

— Servez-moi, je vous prie, de valet de chambre, dit-il ; je vais m'habiller.

Pier Falcone avait vu de ses clients mourir d'étisie. Il n'avait jamais eu devant les yeux un cadavre si décharné que cela. C'étaient des ossements sur lesquels un parchemin diaphane et grisâtre se collait. Néanmoins, Pier Falcone obéit. Il fourra ces pauvres tibias grelottants, qui rendaient une musique de squelette quand par hasard ils se heurtaient l'un contre l'autre, dans une chaude paire de pantalons plucheux et ouatés. Il chaussa les pieds raccornis de pantoufles fourrées, et parvint à passer les bras, qu'on n'osait guère toucher de peur de les casser, dans les manches d'une robe de chambre étriquée qui eût été trop étroite pour un enfant de douze ans, mais qui était beaucoup trop large pour le seigneur Johann Spurzheim. Pendant qu'on l'habillait, celui-ci toussotait à petit bruit. Il y avait une psyché en face du lit.

— Levez un peu la lampe, mon compagnon, dit-il ; je pense bien que je figurerais mal dans e régiment des chevau-légers de la garde, mais enfin je désire me voir.

Les cavallegieri du roi Ferdinaud Ier étaient les plus beaux soldats de parade de l'univers entier.

Falcone leva la lampe. La glace réfléchit quelque chose d'inouï : une misérable apparence humaine, sans épaules, sans poitrine, sur laquelle flottait cette robe de chambre en fourreau de parapluie.

Johann sourit d'un air content.

— Je me croyais plus maigre que cela, dit-il ; bien plus maigre... La maladie a encore de quoi manger !

Falcone ne riait point. Il fallait ne point connaître

Johann Spurzheim pour rire, quoi qu'il pût dire ou faire.

— Allons ! reprit-il en rabattant les quelques cheveux gris qui se révoltaient sous son crâne luisant, prenez-moi dans vos bras, mon compagnon, et emportez-moi dans mon cabinet ; vous reviendrez chercher la lampe.

Il ne faut pas croire que Pier Falcone fût un homme extraordinaire comme notre grand capitaine Lucas Tristany ou même Gaspardo le pêcheur. C'était une créature plutôt élégante que robuste. Cependant, sans quitter la lampe qu'il avait à la main gauche, il souleva Johann Spurzheim de la main droite, et l'emporta comme font les bonnes pour les marmots qui se fatiguent à la promenade. Le directeur de la police royale fut presque humilié du coup.

— Vous vous reposerez en chemin, dit-il.

Falcone aurait fait ainsi le tour de la ville; mais il eut le bon esprit de répondre :

— Seigneur, vous êtes bien plus lourd que je ne l'aurais pensé.

Spurzheim, profitant de sa position, lui tira doucement l'oreille.

— Pas par là ! dit-il voyant que le docteur se dirigeait vers la porte principale.

Il lui montra du doigt une seconde porte située à l'opposite. Pier Falcone l'ouvrit, et tous deux se trouvèrent dans un cabinet noir, au centre duquel était un escalier tournant.

Pier Falcone commença à descendre les marches de cet escalier avec son double fardeau. Au bas de la deuxième volée était une pièce pareille au cabinet noir de l'étage supérieur. Elle donnait sur un long corridor

où étaient, de distance en distance, des fenêtres fermées de forts volets. En le traversant, Pier Falcone crut entendre des pas sonnant sur le pavé. Ce corridor, à son estime, devait côtoyer la rue ou la place du Marché.

Au bout du corridor était une porte fermée. Johann tira une clef de son sein et la donna à son porteur, qui l'introduisit dans la serrure. La porte s'ouvrit. Ils étaient dans le cabinet de travail du directeur de la police royale.

V

PASTILLES CONTRE LA TOUX

La vue de Johann Spurzheim était encore perçante et sûre, car il s'écria dès que sa tête eut passé le seuil :

— Elles sont là !

Il voulait parler des lettres, qui, en effet, reposaient toutes les trois sur un bureau de bois d'ébène.

Le bureau lui-même, et la multitude de papiers qu'il supportait restaient exactement dans l'état où Johann les avait laissés. Si Johann n'avait pas eu à la ruelle de son lit ce singulier engin : ce pavillon d'ivoire emmanché d'un cordon flexible et renfermé dans cette petite armoire dont la porte ne se voyait point, — l'oreille de Denis de Syracuse, — Johann aurait pu faire serment que nul doigt indiscret n'avait feuilleté sa correspondance. Mais Johann avait entendu la confession de Barbe.

— Quelle femme! murmura-t-il avec une sorte d'admiration pendant que Falcone l'approchait du bureau; quelle fée!... Voyez s'il y a là une seule trace de

son passage! Ami, je sens bien que je la regretterai!

Il y avait au-devant du bureau un grand fauteuil de cuir ayant absolument la forme d'une guérite. Dans les ports de mer, les marchandes de marée ont de ces sièges pour se garer des coups de vent.

Le fauteuil de Johann était bien connu à Naples. On prétendait qu'outre sa mission principale et apparente, qui était de garder le directeur de la police contre les vents coulis, ce fauteuil avait d'autres avantages encore plus précieux. On disait que ce fauteuil, qui était un monument, amenait pour lui ce résultat que les diplomates de la vieille école demandaient aux lunettes bleues et aux garde-vue verts.

Johann tournait volontiers sa guérite à contre-jour quand il s'agissait de quelque important interrogatoire. Il était alors au fond de cette maison roulante, comme le prêtre dans son confessionnal, ou mieux, comme le moine de Zurbaran dont le visage se devine à peine derrière l'ombre profonde de sa cagoule. Il voyait; il n'était point vu

Les experts affirment qu'en diplomatie courante et en bonne police, ce détail peut avoir son prix.

Ce qui est certain, c'est que bien peu de gens, à Naples, auraient pu dire exactement quels étaient les traits du directeur de la police royale.

Les citoyens qui fréquentent les bureaux de police avaient entrevu je ne sais quelle ombre dans les profondeurs de ce digne fauteuil : un corps emmitouflé, une pauvre figure en lame de couteau, si pâle, si maigre, qu'elle semblait appartenir à un fantôme. C'était tout.

Quant aux seigneurs suivant la cour, ils étaient moins avancés encore. Depuis que le roi de Naples

avait eu la bonne idée de confier la sûreté de sa capitale à cet Autrichien qui avait cent yeux comme Argus, on ne l'avait jamais vu aux fêtes royales. Et si parfois il s'était porté aux conseils ministériels, c'était dans un tel accoutrement et avec un tel luxe de précautions contre les *coups d'air*, que ses collègues eux-mêmes étaient encore à le connaître.

Pier Falcone déposa la lampe sur le bureau ; puis, ayant les deux mains libres, il entreprit la tâche de placer le seigneur Johann Spurzheim dans son confessionnal.

Les deux parois latérales du fauteuil étaient montées sur gonds et pouvaient s'ouvrir, afin que le directeur de la police eût de l'air quand il était seul et qu'il faisait chaleur. Lorsqu'elles étaient ouvertes, on pouvait admirer le soin et l'intelligence qui avaient présidé à la confection de ce siége monumental.

Chacune des parois, bien doublée, rembourrée et piquée, avait sous sa ouate une caisse dont la vigoureuse serrure ressortait. Ce que le seigneur Johann enfermait dans ses caisses, personne ne le savait, pas même Barbe, malgré sa bonne envie.

Le fauteuil ne se mouvait qu'au moyen de ses roulettes. Quatre hommes vigoureux n'auraient assurément pas pu le soulever.

Johann Spurzheim poussa un soupir de soulagement quand son porteur l'eût installé commodément sur les coussins.

— Je suis un peu essoufflé, dit-il ; mais ce n'est pas étonnant, après la course que nous venons de faire... Passez-moi mes lettres, docteur, et approchez la lampe. Vous ne sauriez croire combien je suis heureux de revoir tout ce qui m'entoure ici... mes papiers, mes li

vres, mes vieux compagnons! Et puis, ajouta-t-il avec un clignement d'yeux qui fut perdu pour Falcone, là-haut, dans ce lit, je suis sans défense... Ceci est une forteresse, Falcone; il me semble que j'y combattrais un géant!

Pendant qu'il parlait, le docteur avait rapproché la lampe et lui avait donné ses lettres.

Il en examina d'abord les trois cachets attentivement, comme s'il eût hésité à regarder l'écriture des adresses.

— Voyez, ami, s'écria-t-il; trois lettres décachetées! Je le sais, c'est elle-même qui l'a dit... Eh bien, je vous déclare que je cherche en vain sur la cire ou alentour la trace de l'opération... C'est touché avec une délicatesse incomparable!... Vous chercheriez une femme semblable dans toute l'Italie... dans toute l'Europe... dans l'univers entier! vous ne la trouveriez point... Il n'y a pour cela que Barbe, ma chère compagne... Je la regretterai, je sais fort bien cela; mais ceux qui savent jouer au piquet écartent parfois des as... Le sot veut tout garder et perd la partie.

Il retourna les trois lettres l'une après l'autre. Falcone vit ses mains trembler.

La lampe jetait un rayon oblique dans l'intérieur du confessionnal depuis qu'on l'avait rapprochée. Falcone distingua sur le visage de Johann une singulière agitation. Johann s'aperçut de sa surprise.

— Ami, lui dit-il, vous ne saurez jamais que ce que je voudrai vous apprendre, soyez bien persuadé de cela... Vous serez mon confident, c'est vrai; mais c'est un peu sinécure... N'essayez jamais de me surprendre, yez-moi : cela vous porterait malheur!

- Seigneur, repartit Falcone, un avis en vaut un e. Je ferai docilement et avec zèle tout ce que

vous m'ordonnerez... Mais ne prenez point la peine de m'adresser des menaces : j'ai le caractère mal fait, et cela nous brouillerait.

— Peste ! grommela Spurzheim ; nous traitons de puissance à puissance, ami Pietro-Maria Bertuzzi !...

— Cela vous déplaît-il, seigneur David Heimer ? prononça lentement le docteur.

Johann tressaillit faiblement en entendant ce nom. Sa bouche resta un instant béante. Puis il se mit à sourire doucement et répéta :

— Peste ! peste !... nous sommes bien plus savant que nous n'en avons l'air !... C'est bien, Falcone ; c'est très-bien... On se gardera de vous menacer... Je vois que nous allons faire une couple d'amis intimes tous les deux... Tournez un peu le fauteuil, je vous prie, mon compagnon : non point que je désire me cacher de vous, mais j'aurai peut-être cette nuit d'autres visites que la vôtre.

Falcone s'attela au fauteuil, et la pesante machine se prit à tourner sur ses roues.

— Assez ! ordonna Spurzheim.

La lumière de la lampe n'entrait plus dans le confessionnal.

— Falcone, reprit Spurzheim, connaissez-vous depuis longtemps ce nom que vous venez de prononcer ?

— Depuis trois ans, seigneur, repartit le médecin.

— Parfait ! parfait !... Avancez, je vous prie, un siége, de manière que la personne qui s'y assoira soit placée en pleine lumière... C'est cela... Maintenant vous allez me quitter, Falcone.

— Votre Seigneurie n'a plus besoin de moi ?

— Si fait... bien au contraire... j'ai une commission de la plus haute importance à vous donner... Mais au-

paravant, Falcone, ayez l'obligeance de décrocher le rideau qui pend au-devant de cette porte, et veuillez le mettre entre ce siége et mon fauteuil.

Le docteur monta sur une chaise et décrocha la portière, qu'il plaça au lieu indiqué.

— Voyons, fit Spurzheim en se parlant à lui-même; n'oublions-nous rien?... Quand vous allez être parti, je serai seul, et je resterai prisonnier dans ce fauteuil...

— Si vous voulez, je resterai, dit le médecin.

— Non, je ne veux pas... vous avez votre besogne ailleurs.

Falcone garda le silence.

— Veuillez me donner une feuille de papier blanc et un crayon, lui dit le seigneur Johann.

Il croisa ses pauvres jambes l'une sur l'autre et se mit à dessiner rapidement. Ce qu'il traçait ressemblait à un plan.

— Ceci, ami Pier Falcone, reprit-il tout en dessinant, est de la géographie... De ma maison, vous ne connaissez que le salon, la salle à manger, ma chambre à coucher et ce cabinet... Il vous faut cette nuit connaître le reste... Or, c'est une vieille demeure où l'on peut très-bien s'égarer dans l'écheveau des galeries et des corridors... d'autant mieux que vous n'avez point de lanterne.

Il donna un dernier trait et ajouta :

— Mais voici le fil conducteur qui vous guidera au milieu de ce labyrinthe : nous allons étudier cela ensemble; approchez.

Falcone obéit. Spurzheim lui présenta son dessin, où chaque compartiment linéaire était pointé et marqué d'un chiffre.

— Voyez-vous, ami, réprit-il, nous partons du

point A, qui est ma chambre à coucher... J'espère que vous trouverez facilement ma chambre à coucher?

— Oui, seigneur, aisément.

— Fort bien... A droite de mon lit est une porte B, qui donne dans le couloir B C, au bout duquel est le boudoir de celle qui fut ma compagne chérie... Pauvre Barbe! je la regretterai!... Dans le boudoir, vous prenez la porte D, et vous montez l'escalier dérobé qui conduit au second étage... Toute cette partie du plan qui nous reste à parcourir est située au second étage... Comprenez-vous bien?

— Parfaitement bien, seigneur.

— Vous prenez le corridor E F, conduisant au salon de madame Spurzheim, lequel est situé précisément au-dessus de la pièce où nous sommes, à deux étages de distance... Dans le salon, voici la porte G qu'il vous faut prendre. C'est le chemin le plus long, mais vous n'y trouverez personne. Trois pièces sont vides, H I J; ce sont des chambres réservées à l'hospitalité : vous les traverserez, la troisième sur la pointe du pied, car vous serez tout près de la porte de Barbe, ma chère femme, qui habite la chambre L, où vous entrerez par la porte K.

— Et pourquoi entrerai-je à cette heure de nuit dans la chambre de madame Barbe Spurzheim, seigneur?

— Au point où vous en êtes ensemble..., murmura Johann en ricanant. Mais parlons sérieusement..., s'interrompit-il; je la regretterai... je suis certain de cela!

Il présenta une clef au docteur.

— La porte K est fermée, dit-il; voici pour l'ouvrir.

— Cela ne m'apprend pas..., commença Pier Falcone.

— Ma chère Barbe, l'interrompit encore Spurzheim, doit dormir à cette heure... Elle a toujours sur sa table de nuit la bonbonnière qui contient ses pastilles contre la toux... La commission dont je vous charge, mon bien bon ami, consiste tout uniment à prendre cette boîte, que vous remplacerez par celle-ci.

Il lui tendit une bonbonnière d'or ciselé. Le premier mouvement de Falcone fut de la repousser.

— Vous pouvez voir, continua Spurzheim sans tenir compte de cette répugnance, que ma boîte est en tout semblable à celle de ma pauvre Barbe.

— Qu'y a-t-il là dedans? fit le docteur, qui était plus pâle.

— Pourquoi appuyer sur ces détails pénibles? prononça lentement Johann Spurzheim.

— Du poison!... murmura Falcone.

Spurzheim ouvrit la boîte.

— Des pastilles, répondit-il avec un calme effrayant à voir.

— Mais, dit Falcone, si votre femme s'éveillait?...

Il eut froid dans les veines en écoutant la réponse de Johann.

Johann répondit :

— L'amour serait votre excuse... Vous m'avez volé la clef...vous êtes monté sans bruit... Enfin tout ce que la galanterie peut inspirer en pareil cas... Et vous changerez la bonbonnière tout de même.

Falcone prit la boîte. Spurzheim poussa un gros soupir et répéta une fois encore :

— Je sais bien que je la regretterai!

Falcone dit :

— Il y a pacte entre nous, seigneur... Malheur à qui de nous deux se dédira!

Il se dirigea vers la porte. Du fond de son antre, Johann le suivait du regard.

— A bientôt ! dit-il.

— A bientôt ! répondit Falcone, qui disparut sans rien ajouter.

Spurzheim eut un petit rire sec et cassé.

— Je les enterrerai tous ! murmura-t-il ; tous !... je suis maigre... mais il y a de la vie là dedans !

Il regardait ses bras, qui, malgré la grosse étoffe ouatée de sa robe de chambre, avaient l'air de deux baguettes.

La présence de Pier Falcone l'avait gêné, paraîtrait-il, pour ouvrir ces trois mystérieuses lettres qu'il tenait à la main, car il les examina soigneusement dès que la porte se fut refermée. Les trois cachets étaient semblables et présentaient un écusson portant, sur champ de gueules, un cœur d'or percé de deux épées du même en sautoir.

— Comment n'a-t-elle pas vu cela ? pensait-il tout haut. Il y a des choses que les femmes ne voient pas ! L'écusson de Monteleone !...

Il toucha le cachet de la première lettre pour l'ouvrir ; mais il se ravisa et la plaça entre les deux autres sur une tablette qui était au dedans de son fauteuil.

— Il faut que je fasse ma besogne auparavant ! se dit-il.

Pour faire sa besogne, la première chose était de se lever. Terrible travail ! Il dut croire un instant qu'il n'y parviendrait point. Ses deux mains, convulsivement crispées sur les bras de son fauteuil, avaient beau faire effort, il ne pouvait soulever son buste, qui toujours retombait en arrière. Mais enfin, ayant pu saisir à la

fois deux parois du confessionnal, il se hissa, et se guinda debout sur ses jambes tremblotantes.

— Quelle force j'ai encore! prononça-t-il tout haut, dès que son épuisement lui permit de parler.

Il eût bien voulu essuyer son front, qui ruisselait de sueur; mais il n'osait quitter ses appuis. La tête lui tournait un peu dans cette position périlleuse d'un homme debout, soutenu à droite et à gauche, ayant un siége derrière lui et une table par devant.

Certes, notre ami Cucuzone eût été plus à son aise perché sur un seul pied à la pointe du paratonnerre de Saint-Janvier, la cathédrale. Mais Johann Spurzheim se contentait de peu. Il était satisfait.

Après avoir repris haleine, il abandonna d'une main la paroi de sa guérite pour saisir le rebord de la table. Ce fut encore un triomphe. A l'aide de ce nouveau point d'appui, il fit un pas, c'est-à-dire que sa jambe droite se traîna de deux ou trois pouces en avant. Pour le coup, il s'écria dans la joie de son cœur :

— Oh! oh! ils me croient impotent?... Nous verrons, nous verrons!

Se traînant ainsi et s'accrochant à tous les meubles, il parvint, avec des peines qu'il serait trop long de décrire, jusqu'à la porte par où Pier Falcone venait de sortir.

Il en poussa le verrou en disant :

— Et d'une!

Puis il recommença son travail herculéen. Il s'agissait de traverser toute la chambre et d'atteindre cette autre porte, dont le docteur avait enlevé la draperie pour l'étendre à terre, entre la guérite et Johann et le fauteuil préparé pour le visiteur attendu à cette heure si avancée de la nuit.

Johann s'arrêta bien des fois en chemin.

— C'est loin! se disait-il; ce que je fais là est énorme!... et ils me croient impotent!

Quand il arriva à la seconde porte, il fit le contraire de ce qu'il avait fait à la première. Le verrou était mis, il l'ôta.

Et, ma foi, jetant de côté tout respect humain, ce directeur, sûr de n'être point vu, regagna sa guérite à quatre pattes.

Tout était pour lui matière à chanter victoire. Il pensait :

— De cette façon-là, j'irais à l'autre bout de Naples.

Et ils le croient impotent, les insensés!

Quand il fut parvenu à se replacer dans son fauteuil, Johann Spurzheim poussa un long soupir de soulagement. Il caressa même sa pauvre poitrine, qui lui donna la sensation d'une plaie qu'on brutalise, et il se rendit de bon cœur ce témoignage :

— Je vivrai cent ans!

La première lettre fut décachetée. Il avait accompli sa besogne.

La première lettre, écrite en chiffres qui n'avaient nul rapport avec ceux que nous connaissons, disait :

« Pour me rendre digne de la confiance que Votre Excellence a bien voulu me témoigner, je me suis mis tout de suite au travail. Je suis sur la voie. Je sens autour de moi les fils de cette trame mystérieuse et coupable; je suis sûr de pouvoir les saisir.

» Demain, j'aurai l'honneur d'en dire plus long à Votre Excellence, dont je me déclare avec respect, etc., etc. »

Cette lettre était dictée de l'avant-veille au matin.

o

Il y avait, par conséquent, deux jours que Johann aurait dû la recevoir.

Elle était signée d'une simple croix et d'un chiffre : 133.

— Il n'y a pas grand'chose dans celle-ci, se dit Johann ; il cherche, il espère trouver, c'est la règle... Pas un mot des deux enfants... Voyons les autres.

Johann décacheta la seconde lettre. Celle-ci était un peu plus longue. Voici ce qu'elle contenait :

« J'ai bien travaillé depuis hier. Je suis novice encore à ce métier d'espion, et bien vieux pour faire un apprentissage ; mais le but qui est devant mes yeux me soutient.

» Il faut que les enfants de mon maître aient du pain.

» J'ai appris plusieurs choses. Je juge qu'elles vous paraîtront importantes. J'irai vous les dire ce soir. »

— Ce soir ! s'interrompit Johann ; voyons la date.

La lettre était datée de la veille.

— C'était hier ! s'écria-t-il ; il est venu hier.

Il y avait dans son accent une très-vive inquiétude.

« Je vous prie instamment, continuait la lettre, de vouloir bien me faire introduire auprès de vous ; hier, j'ai frappé en vain à votre porte privée... »

— Il est venu aussi avant-hier ! s'interrompit encore Johann Spurzheim.

Et il fit un geste de violent dépit.

La lettre s'achevait ainsi :

« J'ai absolument besoin de Votre Excellence, ou tout autre membre du gouvernement du roi à qui je puisse faire ma déclaration.

» Je baise les mains de Votre Excellence. »

Et une croix pour signature avec le chiffre 133.

— Ou tout autre membre du gouvernement du roi !... répéta le directeur d'une voix altérée.

Sa main tremblait si fort quand il prit la troisième lettre, qu'il eut de la peine à la décacheter. D'un coup d'œil avide, il la parcourut d'un bout à l'autre. Elle était datée du matin même de ce jour. Elle disait :

« J'ai trouvé encore une fois fermée la porte de Votre Excellence.

» Je veux attendre jusqu'à ce soir avant de m'adresser à un autre que vous.

» Passé ce soir, je suis dans l'intention d'aller tout droit au ministre d'État ou au roi lui-même... »

Vous eussiez entendu distinctement les dents de Johann Spurzheim claquer les unes contre les autres, au fond de sa guérite ; car il venait de lire la phrase suivante :

« A dix heures précises, je frapperai à la petite porte de votre cabinet... »

Un blasphème s'étouffa dans la gorge de Johann.

— Il est venu !... gronda-t-il ; à dix heures !... il est onze heures et demie !... Peut-être qu'en ce moment même il est chez le ministre d'État... ou chez le roi !... Je suis perdu ! acheva-t-il.

Il froissa d'abord la lettre avec une véritable rage ; mais, se ravisant bientôt, il la repassa sur son genou pour en terminer la lecture.

« J'ai deux raisons pour en agir ainsi, poursuivait son correspondant mystérieux : d'abord, j'en sais trop long pour garder plus longtemps le silence.

» Je puis dire que je sais tout.

» En second lieu, j'ai besoin, horriblement besoin ! Les deux enfants de mon maître ont faim. »

Ici, une croix comme dans les deux autres lettres et le chiffre 133.

La croix et le chiffre étaient tout au bas de la page.

Johann allait déchirer le papier avec fureur, lorsqu'il aperçut au-dessus de la croix, sur l'extrême rebord de la lettre, les quatre majuscules qui invitent à tourner la page. Il la tourna ; au revers, quelques mots étaient encore écrits. Johann lut :

« Si Votre Excellence ne pouvait m'attendre à dix heures, je ferais une dernière démarche et je reviendrais à onze heures et demie, sachant que le ministre d'État et le roi passeront toute la nuit au palais Doria-Doria. »

Johann Spurzheim respira longuement. Il jeta un regard rapide vers la pendule, qui, juste à ce moment, sonna la demie de onze heures. Au même instant, on frappa trois coups timides et discrets à la porte dont Johann venait d'enlever le verrou.

VI

LE NUMÉRO 133

Le premier mouvement de Johann fut de fouiller précipitamment dans son sein. Sa main y rencontra une clef suspendue à un cordonnet de soie. Son œil brilla. C'était tout ce qu'il lui fallait sans doute, car il prononça d'une voix assurée :

— Entrez !

La porte s'ouvrit aussitôt, montrant un long et obscur couloir au bout duquel on apercevait un réverbère lointain.

La personne qui entra avait l'air d'un vieillard. Ce-

pendant, à le regarder bien, on pouvait deviner que cette taille avait été courbée plus encore par la fatigue et le chagrin que par l'âge. Ses yeux, timides et bons, gardaient une sorte de jeunesse sous les touffes grisonnantes de ses sourcils, et ses cheveux presque blancs encadraient un front exempt de rides.

Quand cet homme eut refermé la porte derrière lui, son regard fit le tour du cabinet, cherchant le maître de céans.

Ce regard était humble et craintif. L'homme avait pour vêtement un costume complet de paysan sicilien, qui accusait de trop longs services. C'était propre, mais usé jusqu'à la corde et prêt à tomber en lambeaux. Il tenait à la main son chapeau, de cette façon qui demande grâce.

Il n'y avait pas besoin d'être un observateur pour interpréter l'expression de cette physionomie et donner un sens à l'ensemble de cette pauvre tournure. Dans cet homme, tout parlait d'espoirs perdus, de dénûment, de souffrance.

Son regard ne rencontra rien que les sombres tentures du cabinet, lequel était plus austère encore dans son ameublement, s'il est possible, que la chambre à coucher du seigneur Johann Spurzheim. On ne voyait personne dans cette grande pièce muette où la lampe ne trouvait, pour réfléchir sa lumière, que les moulures de l'ébène polie, et les cadres rougis de deux ou trois vieux tableaux de l'école espagnole.

Le nouveau venu, surpris de cette solitude, s'arrêta au milieu de la chambre, et demanda :

— Le seigneur Johann Spurzheim n'est-il point ici?

Une voix cassée lui répondit :

— Approchez de la table.

D'ou venait cette voix ? Le nouvel arrivant cherchait en vain à le deviner.

Johann répéta avec impatience :

— Approchez de la table !

Et, comme en parlant il avait frappé les parois de sa niche, celle-ci remua. Le pauvre homme comprit qu'il y avait quelqu'un là dedans. Il s'avança courbé en deux.

Johann lui dit durement :

— Asseyez-vous là, près de la lampe.

— Seigneur..., murmura le pauvre homme.

— Asseyez-vous ! répéta Johann impérieusement ; j'aime à voir clair sur le visage de ceux que j'interroge.

Le pauvre homme put penser que, du moins, le seigneur Spurzheim n'aimait pas à être vu.

Son regard timide s'étant tourné, en effet, vers l'ouverture de la guérite, le pauvre homme ne vit rien qu'un trou sombre, au fond duquel une forme indistincte s'agitait. Il s'assit et mit son chapeau entre ses jambes.

Par tous pays, le malheur a les mêmes gestes. On dirait qu'il essaye de se ramasser en lui-même pour tenir le moins de place possible.

— Levez la tête ! ordonna Johann, et regardez de mon côté.

Le pauvre homme obéit. Les rayons de la lampe tombaient d'aplomb sur son crâne, où blanchissaient de rares cheveux.

C'était une de ces braves têtes de vieux serviteurs, comme on n'en voit plus guère que dans les tableaux et dans les livres. La race des bons vieux serviteurs est éteinte. Les yeux de celui-ci peignaient la tristesse douce et résignée. Il avait les traits beaux, mais l'éner-

gie manquait. Il fallait, pour faire naître la volonté virile chez cette débonnaire créature, le dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme.

Au fond de sa guérite, Johann Spurzheim le dévorait des yeux. Le connaissait-il, et cette vue réveillait-elle en lui quelque lointain souvenir ? Il passa sa main sur son menton pointu à deux ou trois reprises. Ses lèvres blêmes remuèrent sans produire aucun son. Il se disait à lui-même :

— C'est lui !... c'est bien lui !... Est-ce que j'ai vieilli autant que cela ?...

A cette question, le seigneur Johann Spurzheim ne put répondre que par la négative. Nous savons qu'il ne se faisait jamais de mauvais compliments.

— C'est vous qui êtes le n° 133 ? demanda-t-il brusquement et tout haut.

— Oui, seigneur, répondit le pauvre homme.

— C'est vous qui m'avez écrit ces trois lettres coup sur coup ?

— Oui, seigneur.

— Qui vous a porté à me faire votre première demande pour entrer dans la police royale ?

— Le besoin.

— Avez-vous fait déjà le métier d'espion quelque part ?

La tête de l'agent de police n° 133 se releva soudain si fière, que vous auriez eu de la peine à le reconnaître. Mais ce mouvement de l'honnêteté révoltée ne dura qu'une seconde.

Le front du pauvre homme s'inclina de nouveau sur sa poitrine, tandis qu'il répondait simplement et doucement :

— Non, seigneur, jamais.

— Vous êtes bien vieux, l'ami, grommela Johann dans son trou, pour commencer votre apprentissage.

— Seigneur, répliqua le n° 133, s'il ne se fût agi que de moi, je serais mort avant de l'entreprendre... mais j'ai deux enfants...

— Vous ne me comprenez pas! interrompit le directeur de la police royale; que m'importent vos deux enfants et vous? Je dis qu'à votre âge on n'a plus cette souplesse, cette activité...

— Que Votre Excellence veuille bien entendre mon rapport, interrompit le pauvre homme à son tour; je ne prétends pas être bien habile... mais d'anciennes relations... et le hasard... m'ont servi à ce point que je puis mettre le gouvernement du roi sur les traces de toute une armée de malfaiteurs.

— Ce qui vous manque, l'ami, ricana Johann, ce n'est pas du moins la bonne opinion de vous-même... Voyons vos renseignements.

Le n° 133 prit dans sa poche un vieux portefeuille usé et l'ouvrit.

— Avant de commencer, dit Spurzheim comme si une idée lui fût tout à coup venue : Avez-vous trouvé, acheté ou volé ce cachet qui vous sert à fermer vos lettres?

— Mon pauvre cachet!... En le vendant, j'aurais eu du pain pour les enfants!... mais je n'ai plus que cela!...

Ses yeux humides ne voulaient plus lire l'écriture tracée sur ses tablettes :

— Seigneur, dit-il, j'en ai long à vous apprendre, et j'espère que vous traiterez favorablement un malheureux... Je ne sais pas marchander; je vous dirai tout d'un seul coup, certain qu'un digne magistrat,

comme vous l'êtes, n'abusera point de ma bonne foi... Souvenez-vous que j'ai une lourde charge...

Johann frappa du pied. Le n° 133 s'interrompit aussitôt et commença.

— A l'heure où je vous parle, seigneur, et si vous vous hâtez, il est peut-être encore temps d'y mettre ordre, un hardi jeune homme, qui a parcouru jadis la Sicile et les Calabres sous le nom de chevalier d'Athol, et qui sert ou commande aujourd'hui les compagnons du silence, rôde autour du Castel-Vecchio pour délivrer le prisonnier qu'on doit exécuter demain... Il est suivi par une femme qui porte le costume de marchande d'oranges, et des milliers de mystérieux soldats n'attendent qu'un signe de sa main...

— Passe ! fit dédaigneusement Johann ; le dernier de mes commis sait où prendre Beldemonio et Fiamma, sa maîtresse.

— Pourquoi donc ne les prend-on pas? demanda l'agent avec naïveté.

— Tu n'es pas bon chasseur, l'ami, si tu ne sais distinguer le halbran appelant du halbran sauvage...

— Quoi ! s'écria le n° 133, Beldemonio serait avec vous !

Johann éclata de rire.

— Crois-tu donc que nous t'avons attendu pour avoir une police? dit-il. Ton renseignement ne vaut pas un denier tournois .. passe!

— Seigneur, je vous prie de m'excuser : l'expérience viendra...

— Quand l'expérience sera venue, ami 133, répliqua Johann, tu sauras qu'il n'est pas bon de menacer un homme tel que moi... Dans tes lettres, dont le style serait pardonnable à peine pour un enfant, tu parles du

ministre d'État et du roi... Tous ceux qui ont essayé d'aller directement à l'un ou à l'autre ont mal fini, je t'en préviens!

— M'est-il permis de demander pourquoi, seigneur?

— Parce que je n'aime pas cela, repartit Johann sèchement.

— Seigneur, il suffit... J'ignorais...

— Marche et dépêche toi!

Le n° 133 reprit d'une voix un peu tremblante :

— Quand j'ai osé vous écrire pour la première fois, seigneur, j'avais mon plan. Je savais que Sa Majesté le roi Ferdinand, le prince François et vous, par conséquent, vous étiez très-fort préoccupés de cette association ténébreuse et puissante...

— Pas de grands mots, l'ami... au fait!

— En bon italien , seigneur, repartit l'agent, qui se cabra sous ces dures paroles, je savais que l'histoire de Mario Monteleone revient sur l'eau à la cour.

— Et tu la connais, cette affaire?

— Un peu, seigneur.

— Ce n'est pas assez.

— Laissez-moi dire, je vous prie... Le roi n'ignore plus que l'origine de la confrérie du silence est là dedans... Le roi sait quel brigandage s'est caché sous le masque de la vengeance... Le roi cherche les compagnons du silence pour les punir; mais il cherche la veuve et les enfants de Mario Monteleone pour leur rendre leurs titres et leurs biens.

— Et comptes-tu gagner ton argent en espionnant le roi, l'ami?

— Laissez-moi dire, seigneur, répéta le n° 133 d'un ton soumis mais ferme; je compte gagner mon argent en servant le roi dans ses désirs et dans ses volontés...

Vous ne m'effrayez pas, parce que je sais que sous votre rudesse se cache une haute équité ainsi qu'un profond dévouement à nos princes... Voulez-vous que je vous parle de la veuve et des enfants de Mario, comte de Monteleone ?

Johann ne répondit pas tout de suite, parce qu'il sentit que son émotion tremblerait dans sa voix. C'était dans ces moments que la guérite lui rendait de précieux services. Sans la guérite, le n° 133 eût vu sa maigre face tressaillir et un éclair s'allumer dans ses yeux.

— Parle, dit enfin Spurzheim en affectant l'indifférence.

— Les deux enfants de Mario Monteleone n'ont jamais reçu la moindre marque d'intérêt de ces prétendus vengeurs de leur père, les compagnons du silence...

— Depuis combien de temps ont-ils quitté la Sicile ?

— Ah !... fit l'agent interdit, Votre Excellence sait qu'ils ont habité la Sicile ?

— Mon Excellence en sait plus long que toi sur toutes choses, l'ami, et tu me parais destiné à voir qu'il n'est pas très-facile de tromper Mon Excellence... Je sais qu'il y avait naguère en Sicile un jeune garçon et une jeune fille, élevés par un quidam du nom de Manuele Giudicelli... Ce brave a fait des démarches autrefois à la cour... Mais, pour réclamer un héritage, il faut des titres... Ce Manuele Giudicelli n'a jamais pu en fournir.

En disant cela, Johann dardait son regard aigu sur le n° 133. Je ne sais quelle idée venait de traverser en ce moment la cervelle de celui-ci, mais il eût donné deux palettes de son sang pour distinguer le visage du

directeur de la police royale. Vain désir ! Des deux côtés de la guérite, Johann avait ramené les rideaux de soie verte qui étaient censés protéger sa vue faible contre les reflets trop vifs de la lampe. Il était littéralement invisible.

— Ce qu'on n'a pu faire un jour, on le fait le lendemain, murmura le n° 133.

Ce qui motiva cette question de Johann :

— As-tu donc quelque accointance avec ce Manuele Giudicelli ?

— Non, répondit l'agent sans hésiter.

Et il y eut un silence.

— Est-ce tout ce que tu avais à me dire ?

— A Dieu ne plaise, seigneur ! s'écria le n° 133, car je craindrais de n'avoir point, jusqu'à présent, mérité mon salaire... or, il me faut un salaire... il me le faut à tout prix !

— Je t'écoute... mais dis-moi d'abord si ces deux jeunes gens, dont nous parlions tout à l'heure, sont présentement à Naples.

— Seigneur, repartit le n° 133, mes deux enfants à moi, ou plutôt les deux enfants de mes anciens maîtres ont été élevés auprès de Catane, dans le même village que ceux-ci... voilà comment j'ai connu ces jeunes gens qu'on dit être les héritiers du Monteleone... Je ne leur porte d'intérêt que pour l'amitié qui était entre eux et mes enfants... La dernière fois que je les ai vus, c'était là-bas dans la Calabre ultérieure deuxième, au hameau du Martorello.

— Qu'allais-tu faire dans ce pays-là ?

— C'est sur la route de Sicile... j'amenais mes enfants de Catane à Naples.

— Alors, tes enfants à toi, sont ici ?

— Oui, seigneur.

— Passe!... et ne perdons plus notre temps.

Le n° 133 se recueillit durant une seconde.

— Si le gouvernement du roi peut nier l'identité du fils et de la fille de Mario Monteleone, reprit-il, parce qu'ils ne sont pas porteurs de leur acte de naissance, il n'en est pas de même, je suppose, pour la veuve du noble comte...

— Tu connaîtrais sa retraite! s'écria Johann avec une vivacité qu'il regretta aussitôt, car il s'empressa d'ajouter : — Mais voilà vingt fois que des imposteurs nous parlent de celle-là!

— Je ne suis pas un imposteur, prononça simplement le n° 133.

— Et que veux-tu me dire de la veuve de Monteleone?

— Je veux vous dire qu'elle est à Naples.

Il entendit que Spurzheim bondissait sur son siége.

— En es-tu sûr? demanda celui-ci.

— J'en suis parfaitement sûr.

— Qui te l'a dit?

— Je l'ai vue.

— Quand l'as-tu vue?

— Ce matin.

— Aux environs du ministère d'État?

— Sur le port même.

Johann mit son doigt sur son front entre ses deux yeux et tomba dans une rêverie profonde.

— Pauvre Barbe! pensait-il; ce n'est pas de ma faute... à l'heure qu'il est, ma boîte de pastilles doit être sur sa table de nuit.

Comme si le hasard eût voulu répondre à ce doute

qui passait dans sa rêverie, on frappa légèrement à la porte intérieure du cabinet, à celle par où Pier Falcone était sorti et que Johann avait naguère fermée lui-même au verrou.

C'était Pier Falcone qui revenait, il n'y avait pas à en douter.

— Quoi de nouveau, ami? lui cria Johann de sa place.

Et il ajouta par précaution :

— Je ne suis pas seul.

— Votre commission est faite, seigneur, répondit Falcone.

— C'est bien... c'est très-bien, ami... Allez m'attendre dans ma chambre à coucher; je suis à vous.

On entendit le docteur remonter l'escalier.

— Ce que tu me dis doit être vrai, mon camarade, reprit Spurzheim en s'adressant à l'agent; mais tu n'as pas de bonheur... un autre me l'avait dit avant toi.

— Cet autre vous avait-il appris aussi d'où vient la comtesse de Monteleone, seigneur?

— Non! s'écria Spurzheim vivement; j'avoue que voici du nouveau.

— J'espère apprendre à Votre Excellence des choses encore plus importantes, repartit le nº 133. Maria des Amalfi vient de France.

— Elle y est restée longtemps?

— Depuis le jour du mois de novembre dernier où l'on célébra l'anniversaire de Monteleone en la basilique del Corpo-Santo.

— Elle fut enlevée cette nuit-là même?

— Elle fut embarquée le lendemain.

— Et ce voyage de France avait un but?

— Un grand but... Il est, à Marseille, un praticien cé-

lèbre, le docteur Daniel Bach, élève et compatriote de cet immense génie, Samuel Hahnemann, qui vient de créer une science nouvelle... Daniel Bach, ainsi que son maître, a des armes inconnues pour combattre ces fléaux ennemis de l'homme : la maladie, la folie, la mort...

— Halte ! ordonna Johann.

Il s'agitait dans sa guérite.

— Prends une plume et du papier sur mon bureau, ajouta-t-il ; ce médecin a fait de belles cures ?

— Il a guéri la comtesse de Monteleone de sa folie, répliqua l'agent.

Johann laissa échapper une exclamation de surprise. Si le nº 133 eût pu le voir en ce moment, il aurait à coup sûr éprouvé de la peine à bien définir l'expression de sa physionomie. Il y avait là du plaisir et de l'embarras à la fois.

— Ce sera plus difficile ! murmura-t-il entre ses dents ; je regretterai là pauvre Barbe !

— J'ai la plume et le papier, seigneur, dit l'agent.

— Écris-moi lisiblement, exactement surtout, le nom et l'adresse de ce médecin de Marseille... Je connais quelqu'un qui est très-malade... bien qu'il ne soit pas menacé de mort.

L'agent écrivit :

« Le docteur Daniel Bach, rue des Chartreux, nº 4. »

Johann ne lui demanda point comment il connaissait cette adresse. Il lui dit :

— L'ami, rien que pour ce renseignement Je suis n débiteur ; tu seras récompensé ; continue.

— J'ai dit tout ce que je sais à cet égard, seigneur.

— Comment ! se récria Johann, tu ignores le nom

de celui qui a embarqué la comtesse Maria pour la France?

— Je l'ignore.

— Et qui l'a ramenée?

— Le patron du *Pausilippe*.

— Pour le compte de qui?

— Je le lui ai demandé, seigneur... il a refusé de le dire.

— Je l'interrogerai demain.

— Il est parti ce soir.

— Maria des Amalfi était-elle seule à bord?

— Seule avec une camériste... ou plutôt une demoiselle de compagnie.

— Tu l'as vue, celle-là?

— Oui, seigneur.

— Son signalement?

— Jeune, alerte, vive, rieuse, brune, très-jolie.

— Pas de signe particulier?

— Le dessous des paupières marqué comme les filles de race zingare... Les sourcils trop forts... du poil follet à la lèvre.

Johann réfléchissait.

— Tu fais bien les signalements, mon camarade, dit-il; et personne n'est venu les recevoir au môle?

— Si fait, seigneur.

— Un homme?

— Un jeune homme.

— Le connais-tu?

— Non, seigneur... et j'ai fait de vains efforts pour le reconnaître.

— Y a-t-il longtemps que tu es à Naples?

— Huit jours.

— Alors il est étonnant que tu ne connaisses pas encore celui dont tu parles.

— Vous le connaissez donc, vous, seigneur? demanda l'agent, dont les yeux exprimèrent la curiosité la plus vive.

— Peut-être, mon camarade... Comment est-il fait, ton jeune homme?

— Grand, élégant, fier, et d'une beauté que je n'ai encore vue à personne.

— Les gens du peuple qui étaient là partageaient donc ton ignorance?

— Au contraire, seigneur... On le connaissait si bien, que chacun m'a ri au nez quand j'ai demandé son nom.

— Et comment le désignaient-ils entre eux?

— Ils l'appelaient le prince.

Johann sourit derrière l'abri de sa guérite.

— L'ami, dit-il, je crois connaître notre homme... Mais, toi, je t'engage à prendre garde!... tu me caches quelque chose.

— Vous vous trompez, seigneur.

— D'après l'intérêt que tu portes à la comtesse de Monteleone, intérêt que tu m'as laissé voir, il est impossible, tu m'entends bien, impossible que tu n'aies point fait effort pour suivre son mystérieux chevalier.

Depuis quelques minutes, la voix du directeur de la police royale se voilait de plus en plus. Il avait dans sa retraite obscure de petites toux sèches et courtes. Depuis une grande heure, cet homme, qu'on n'aurait pas cru capable de réciter un *Ave* jusqu'au bout, agissait et parlait sans relâche.

Malgré la vaillance extraordinaire de sa nature morale, sa faiblesse le domptait.

— Seigneur, lui répondit cependant l'agent, vous avez deviné juste. J'ai essayé de suivre celui qu'on appelait le prince, et, malgré la rapidité de son magnifique attelage, j'avais réussi à ne le point perdre de vue... mais il m'est arrivé quelque chose en chemin, et j'allais tout naturellement raconter cet incident à Votre Excellence.

» J'ai un vieil ami qui est employé au ministère d'État. Au ministère d'État, on s'occupe d'une bien grosse affaire.

— Quelle affaire, mon camarade ? demanda Johann négligemment.

— On s'occupe, seigneur, de rassembler les pièces d'un procès qu'on doit faire à un homme très-puissant qui remplit de très-hautes fonctions... et qu'on soupçonne de trahir la confiance du gouvernement et du roi.

Les parois du confessionnal remuèrent. Johann avait dû violemment tressaillir.

VII

LA FIN DE L'INTERROGATOIRE

Il paraîtrait que le seigneur Johann Spurzheim s'intéressait à ce haut dignitaire qu'on soupçonnait d'avoir trahi la confiance du gouvernement du roi, car il reprit :

— Raconte-moi cela en détail, mon camarade... Les vieux employés sont bavards... Ton ami du ministère d'État doit t'en avoir dit long au sujet de cette grosse affaire.

Malgré l'abri qui le cachait, malgré le ton d'indiffé-

rence qu'il donnait à sa voix, Johann n'aurait pas réussi à dissimuler son émotion, s'il eût été en face d'un observateur ; mais le n° 133 n'était pas un très-subtil observateur. Il avait, en outre, grande hâte d'en finir, car sa présence était nécessaire ailleurs. En troisième lieu, il est certain que l'altération de la voix de Johann Spurzheim avait eu lieu graduellement. Le n° 133 s'en apercevait depuis longtemps déjà, et pouvait confondre ces deux faits : la fatigue croissante du directeur de la police royale et son trouble subit.

— C'est que..., murmura l'agent embarrassé, on m'a confié cela sous le secret, Excellence !

— C'est donc bien grave ? dit le directeur.

— Cela me paraît excessivement grave.

— A-t-on prononcé devant toi le nom de ce fonctionnaire ?

— Non, seigneur.

— T'a-t-on désigné sa charge ?

— Et aucune façon.

Johann respira dans son trou.

— L'ami, reprit-il sans avoir besoin de jouer la comédie cette fois, je suis harassé de fatigue... Notre entretien a déjà trop duré... je ne veux pas d'un agent comme vous, à qui il faut tirer les paroles du corps... Vous refusez par le fait de répondre à mes questions ; en conséquence, vous ne méritez aucun salaire : retirez-vous et que Dieu vous garde !

Le pauvre n° 133 resta tout abasourdi. Ses paupières battirent, brûlées qu'elles étaient par des larmes.

— Seigneur ! seigneur ! s'écria-t-il, ayez pitié de moi ! ne me renvoyez pas !... Il est bien vrai que je ne suis pas un espion ordinaire... je vends ma conscience à cette heure que je regretterai toute ma vie, parce que

je ne trouve pas à vendre ce qui me reste de sang !... J'ai voulu me faire soldat, seigneur ; on a regardé mon front chauve, et l'on s'est moqué de moi... J'ai voulu travailler ; on a regardé mes bras amaigris et mes mains tremblantes, on s'est encore moqué de moi... J'ai voulu demander l'aumône ; je suis mauvais mendiant, personne ne m'a donné l'obole... Seigneur ! je vous dirai tout ce que je sais : au nom du Dieu de miséricorde, ne me renvoyez pas les mains vides !

Il est douteux pour nous que le seigneur Johann Spurzheim se souciât beaucoup du Dieu de miséricorde.

— Parle donc, mon camarade, répondit-il pourtant, et ne me force plus à t'interroger sans cesse... Je te l'ai dit : si je suis content de toi, tu seras payé généreusement.

— Seigneur, reprit le nº 133 après s'être un instant recueilli, je vais vous raconter tout ce qui s'est passé entre moi et mon vieil ami... Je suivais de mon mieux l'équipage en question, lorsque, au bas de la rue de Tolède, j'ai entendu qu'on m'appelait par mon nom... Vous n'exigez pas, je pense, que je vous dise celui du pauvre employé ?...

— Non, mille fois non !... abrége !

— « Toi qui es Calabrais, m'a-t-il dit, ne connaîtrais-tu point Battista Giubetti, l'ancien vêturin de Monteleone ?

» J'ai répondu :

» — Je le connaissais autrefois.

» — Sais-tu où il demeure ?

» — Il y a des mois que je ne l'ai vu, et j'ignorais sa présence à Naples.

» — Le pauvre diable, m'a dit mon ancien camarade, a quitté le pays après avoir perdu sa femme, Giannina

la jolie, qui lui fut enlevée par un de ces sinistres coquins, les *cavalieri ferrai*.

» — Lequel ? demandai-je, car j'ai connu les coquins dont il parlait.

» — Le capitaine Luca Tristani.

» — Et pourquoi cherches-tu Battista Giubetti ?

» — Parce qu'il a été compagnon du silence et qu'il a juré la vendetta contre ses anciens maîtres.... Je ne connais que lui qui puisse nous traduire un chiffre dont nous sommes gravement embarrassés.

— Écris-moi ce nom de Battista Giubetti, ordonna Johann, au-dessous du nom du médecin marseillais; j'ai dû le rencontrer dans mes voyages au travers de l'Italie du Sud... C'était un gai luron, n'est-ce pas ?

— Un beau jeune homme, seigneur, joyeux en effet, comme tous ceux qui ont bonne conscience, avant qu'on lui eût tué son bonheur.

— Écris... Je compte faire quelque chose pour ce pauvre Battista... Après ?

— Votre Excellence a bon cœur !... murmura l'agent tout attendri.

Puis il continua :

— J'ignorais l'adresse de Giubetti ; mais une idée venait de naître en moi... A une époque déjà bien éloignée, alors que les compagnons du silence s'appelaient les frères du charbon et du fer, j'ai été initié à leurs mystères...

— Ah ! ah ! fit Johann comme malgré lui.

— Oui, seigneur... mais c'était alors une association de chrétiens gouvernés par un juste... Il y a encore dans les Calabres des gens qui se souviennent de cela... Le saint Mario Monteleone n'avait qu'un ennemi : la misère, fille de la paresse et du vice...

— Passe! passe! fit Johann.

— Comme je n'avais qu'une pensée, poursuivit l'agent, gagner de l'argent par quelque moyen que ce fût, je dis à mon homme :

» — Si vous voulez, j'essayerai de traduire votre chiffre.

» — Tu le pourrais ? s'écria-t-il.

» — Si c'est l'ancien chiffre des *cavalieri ferraï*, répondis-je, oui, je le pourrais.

» — Et tu nous en donnerais la clef?

» J'hésitai un instant, seigneur; mais, comme, en définitive, les gens qui se servent maintenant de ce chiffre sont d'odieux bandits, je pensai que je le pouvais en conscience.

— L'ami, dit Johann avec onction, tu es un honnête homme, et j'approuve ta conduite sans réserve.

— J'en suis bien heureux, seigneur, et l'approbation d'un homme tel que vous me va jusqu'au fond de l'âme... Mon vieux camarade avait sur lui les pièces pour le cas où il eût réussi à trouver le Battista Giubetti... Nous entrâmes à la *Corona di Ferro* en passant, et il me les montra... C'était bien le chiffre des *cavalieri ferraï*...

— Et les pièces? demanda Johann.

— Les pièces consistaient en quatre notes, deux de Londres, une de Paris, une de Marseille...

— Adressées à qui?

— Au grand dignitaire en question.

— Alors tu sais son nom?

— Seigneur, chacune de ces pièces avait dû parvenir sous pli, et je n'ai pas vu les enveloppes.

— Bien trouvé, l'ami, dit Johann, si ce n'est pas la vérité!

— C'est l'exacte vérité, seigneur, répondit le n° 133.

Johann reprit :

— Comment ces pièces, dont nous allons reparler tout à l'heure, étaient-elles tombées entre les mains de ton vieux camarade ?

— C'est bien simple, seigneur... Le haut dignitaire est absent du ministère d'État, où il a son service... Un voyage ou autre, je ne sais... Les pièces lui ont été adressées au ministère, et la première a été décachetée par erreur...

— Les autres à dessein ?

— Bien entendu, comme toutes celles qui lui parviendront désormais.

— Parfait ! Revenons aux pièces... Tu les as traduites séance tenante ?

— Non, seigneur... Il y a bien du temps, voyez-vous que toutes ces choses étaient sorties de ma mémoire... J'ai prié mon ami de me confier les pièces, afin que je pusse dresser ma clef à tête reposée et faire la traduction.

— Combien as-tu demandé de temps pour cela ?

— Un jour.

— Tu dois les rendre demain matin ?

— Précisément, seigneur.

— Alors, s'écria Johann avec un singulier accent de triomphe, tu les as sur toi... Donne-les !

Le n° 133, pris au piége de ses propres paroles, n'obéit pas cependant.

— Seigneur, répondit-il, cela m'est impossible... Le métier que je fais en ce moment peut n'être pas celui d'un homme d'honneur... Mais j'ai de l'honneur... Les pièces ne m'appartiennent pas... Si on veut les prendre par la force, je les défendrai jusqu'à la mort.

Johann eut dans l'ombre de sa guérite son petit rire sec et cassé.

— Moitié espion, grommela-t-il, moitié chevalier errant! Tu es un drôle de corps, l'ami, et tu m'amuses... On ne te prendra point tes paperasses par la force, sois tranquille... Seulement, tu vas m'en dire le contenu.

— Seigneur...

— Ah!... pas de réplique cette fois, prononça durement le directeur de la police royale.

Il ajouta pendant que le pauvre diable hésitait :

— Fou que tu es! penses-tu que je ne sache pas toutes ces choses mieux que toi?... L'employé qui t'a donné ces pièces est le vieux Benedetto Guerra : il sort d'ici, et c'est à cause de sa présence que je t'ai laissé frapper en vain tout à l'heure.

L'agent n'avait aucun moyen de savoir que le directeur faisait là un effronté mensonge. Son mandant, était en effet, le vieux Benedetto Guerra. En ceci, Johann frappait juste.

— S'il en est ainsi, seigneur, dit l'agent avec un reste de répugnance, je n'ai plus rien à vous cacher... Point n'est besoin de vous conter l'histoire, puisque vous la savez...

— Les pièces, interrompit Johann; montre-moi les pièces, ou donne-m'en lecture, à ton choix.

Le n° 133 ouvrit une case de son portefeuille et y prit cinq carrés de papier dont il déplia le premier.

— Ceci est la clef, dit-il.

— Voyons la clef, fit Johann, qui étouffa un bâillement.

Ce qu'il en disait là, c'était pour soutenir son rôle.

— La clef est formée, reprit l'agent, des lettres composant le premier vers de la chanson de Fioravante, qui sert aussi d'appel et de mot d'ordre aux compa-

gnons du silence : *Amici, alliegre andiamo alla pena !* Si Votre Excellence veut l'alphabet, le voici.

Johann tendit la main hors de la guérite. A l'aspect de cette main grise, ridée, racornie, horriblement décharnée et qui réellement semblait sortir de la tombe, l'agent laissa tomber la feuille et poussa un cri d'étonnement.

— Ramasse cela, dit Johann avec son rire strident : je n'ai pas les doigts potelés, c'est vrai... mais je suis tout nerfs, mon camarade, et je souhaite que tu vives aussi vieux que moi !

Le n° 133 ramassa la feuille et la lui donna. Cette feuille contenait seulement l'alphabet du silence ainsi ordonné : les lettres de l'alphabet ordinaire en regard des lettres cabalistiques, qui toutes étaient des capitales :

a — A	*j* — E	*s* — M^2
b — M	*k* — G	*t* — O
c — I	*l* — R	*u* — A[illegible]
d — C	*m* — E^2	*v* — L^3
e — I^2	*n* — A^3	*x* — L^4
f — A^2	*o* — N	*y* — A^5
g — L	*p* — D	*z* — P
h — L^2	*q* — I^4	
i — I^3	*r* — A^4	

— Curieux ! dit Johann après y avoir jeté un coup d'œil ; très-curieux !... Il me semble que j'ai sur moi plusieurs pièces écrites de cette façon. C'était pour moi du sanscrit... Vous êtes un homme très-précieux, mon camarade !... Désormais, le gouvernement du roi va surprendre aisément tous les secrets de ces misérables.

— On l'espère, répondit l'agent, qui se voyait grandir.

La main cadavéreuse sortit une seconde fois de l'ombre. Elle tenait un papier autre que celui donné par le n° 133.

— C'est le même chiffre ! s'écria celui-ci dès qu'il y eut porté les yeux.

— On m'en apporte comme cela de temps en temps, prononça Johann du bout des lèvres ; veuillez me déchiffrer celui-là, qu'on a saisi à la poste depuis peu.

Le numéro 133 épela les premiers mots et pâlit.

— Eh bien ?... fit le directeur de la police royale. Lisez tout haut : je veux savoir.

Son œil, demi-clos, d'où s'échappait un rayon véritablement satanique, couvait le pauvre agent, qui tremblait.

Il lut cependant :

« On prévient David Heimer que Manuele Giudicelli est à Naples avec les deux enfants de Catano. »

— David Heimer ! s'écria Johann feignant la surprise ; c'était un des chevaliers forgerons !

— Nous le trouverons, seigneur ! s'écria de son côté l'agent avec une singulière passion ; de par Dieu ! s'il est à Naples, il ne nous échappera pas !

— Vous le connaissez ? demanda Johann.

— Si je le connais !... si je connais David Heimer !...

— Vous avez contre lui quelque animosité personnelle ?

Le sang avait monté aux joues de l'agent, qui faisait de visibles efforts pour garder son calme.

— Que Dieu me pardonne ! murmura-t-il ; je ne puis mentir... je le hais jusqu'à la mort !

Johann tournait doucement ses pouces dans son confessional et souriait. C'était un sourire de chat-tigre.

— Voyons la première pièce, seigneur, répondit l'agent, elle est datée de Londres. Elle annonce à ce correspondant inconnu, le haut dignitaire, qu'un diamant d'un prix inestimable, le *Pundjaub*, soustrait par un mineur dans les carrières du Mogol, a été offert au roi d'Angleterre par le conseil de la Compagnie des Indes, et que le diamant est à la taille chez un célèbre lapidaire de Paris. Elle demande si Sa Majesté le roi Ferdinand de Naples achèterait ce diamant, au cas où l'on parviendrait à le détourner. Cette première lettre est signée Brown. Elle a dû nécessiter une réponse.

— J'ai une copie de la réponse, dit Johann.

Il ajouta presque aussitôt après :

— Ces pauvres gens du ministère d'État ont cru faire une bien belle découverte !...

— Je vous fais observer, seigneur, repartit l'agent, que Leurs Seigneuries ne savent pas même de quoi il s'agit... C'est moi qui dois leur porter demain le mot de l'énigme. Leurs soupçons ne se portent que sur le haut fonctionnaire...

Le rire de Johann se fit entendre.

— Alors, dit-il, tu es bien sûr qu'ils n'ont pas la moindre connaissance de l'affaire ?

— Pas la moindre.

Johann prit dans son sein cette petite clef qui pendait à son cou par un cordon de soie. Il l'approcha d'une serrure placée à portée de sa main dans la paroi du confessionnal. Mais il ne l'y introduisit point encore, et, se ravisant :

— Voyons les autres pièces, dit-il.

— La seconde, répondit l'agent, est datée de Paris et signée du même nom de Brown. Elle porte en substance qu'il en a coûté quinze cents louis pour faire

fabriquer et tailler un diamant faux exactement semblable au *Pundjaub ;* que le diamant faux a été substitué au véritable *Pundjaub* dans le laboratoire du lapidaire, et qu'on attend de l'argent pour le diriger sur Naples.

— N'y a-t-il pas une petite croix à l'encre rouge sur l'original ? demanda Johann.

— Elle a passé sous les yeux de Son Excellence ! fit l'agent stupéfait.

— Ah ! que le roi est bien servi par les habiles du ministère d'État ! murmura Spurzheim avec un suprême dédain. A la troisième !

— Datée de Marseille, seigneur, et signée Brown. Le faux diamant est parti pour Londres ; le vrai voyage sur la route de Naples... On le cédera à Sa Majesté, moyennant une somme de quinze cent mille ducats, au change de quatre francs vingt-cinq centimes le ducat, argent de France.

— Ce qui donne six millions trois cent soixante-quinze mille francs, dit Johann. Ce n'est pas cher pour un diamant de cent soixante-seize carats... A présent, voyons la quatrième pièce.

— Elle porte en note, dit l'agent : *Ne doit être communiquée à personne, pas même aux maîtres du silence.*

Johann s'agita sur son fauteuil et laissa échapper ces paroles :

— Je ne la connais pas, moi, cette quatrième pièce !

— Cette quatrième pièce, dit le numéro 133, ne porte ni signature ni suscription. Elle n'a point été saisie avec les autres. On l'a trouvée au logis d'un marin du port, qui n'a pu être arrêté et qui se nomme Sansovina.

— Et que dit-elle? fit Spurzheim avec impatience.

— Quelque chose de très-étrange, seigneur... Elle dit que ce Brown, déjà parti de Marseille et en route pour Naples, croit de bonne foi être porteur du vrai diamant le *Pundjaub*...

— Et qu'il se trompe?...

— Et qu'il se trompe!... le véritable *Pundjaub* étant vendu à l'empereur de Russie pour la somme de quatre millions de roubles...

— A la bonne heure! s'écria Johann; nous en savons assez, mon camarade... Mets tes papiers dans ta poche : je n'en ai que faire... C'est moi maintenant qui vais t'apprendre quelque chose... Mais, auparavant, je veux te payer, car tu t'es montré un serviteur intelligent et soumis... Tiens-tu à me cacher ton nom?

— J'y tiens absolument, seigneur.

La clef de Johann grinça dans la serrure.

— A ton aise, à ton aise, fit-il; cependant il faut que je sache où t'adresser mes messages, en cas que j'aie besoin de toi?

— Je n'ai point de logis, seigneur, répondit l'agent.

— Tu couches à la belle étoile?

— Toutes les nuits... au sotto-portico Saint-Antoine.

— Beau pays que celui de Naples! dit Johann en tournant la clef dans sa serrure, qui permet de semblables habitudes!... Et si on t'écrivait chez tes enfants?

— Cela me parviendrait, seigneur.

— Ils ne couchent donc pas à la belle étoile?

— Oh!... seigneur!... fit le pauvre homme d'un ton blessé.

— Où logent-ils?

— Dans la maison des Folquieri, rue de Mantoue.

— Écris-moi cela, mon camarade, au-dessous du nom de ce Battista Giubetti... Je n'ai pas de mémoire.

Pendant que l'agent écrivait, il entendit un bruit de pièces d'or.

Et il pensa, le cœur content :

— Demain, les enfants auront du pain !

Dans sa guérite , Johann Spurzheim avait ouvert cette armoire intérieure ou caisse dont nous avons parlé déjà. C'est là dedans que l'or avait tinté. Mais, au lieu d'y prendre de l'or, Johann en avait retiré un objet de volume assez considérable et de forme singulière. C'était une sorte de boîte terminée par un bâton de deux pieds de longueur. Johann se mit à manœuvrer une vis qui était au centre de la boîte. Il s'y reprit à plusieurs fois parce que la fatigue l'accablait. En travaillant, il disait :

— Ces bonnes gens du ministère d'État seront bien surpris demain quand tu leur apprendras le contenu de ces pièces.

— Son Excellence avait quelque chose à me dire, interrompit l'agent, qui se relevait après avoir écrit l'adresse de ses enfants.

— C'est juste... Tu pourras faire ton profit de cela si tu veux. C'est à moi, mon camarade, à moi, directeur de la police royale, que les pièces étaient adressées.

— A vous, seigneur ! s'écria le numéro 133 stupéfait ; mais alors...

— Mais alors, mon pauvre garçon, ces manchots du ministère d'État en seront pour leur courte honte... J'ai déjà en mon pouvoir ce Brown et son faux diamant...

Il avait appuyé la boîte contre son épaule ; le bâton se dirigeait vers la poitrine de l'agent. On eût dit, en

vérité, que le directeur de la police royale mettait le pauvre homme en joue avec ce bizarre appareil.

— Ce n'est pas tout, reprit-il, outre l'argent que je vais te compter et que tu mérites si bien, mon camarade, je puis te donner une bonne nouvelle...

De sa main gauche il remua l'or au fond de la caisse.

L'agent s'approcha involontairement à ce bruit. Il était tout ému, ce pauvre homme. Une idée fixe lui emplissait le cœur : ses enfants ! Cet or qu'on remuait, c'était pour ses enfants ! pour ses enfants qui se mouraient dans la misère désolée !...

— Ce David Heimer que tu hais et que tu cherches, poursuivit Johann, il est malade... il n'a plus que le souffle ! Il te suffirait d'un geste pour l'écraser...

— Vous savez où il est, seigneur ?...

— Il est ici, mon camarade... à deux pas de toi... C'est moi !

L'agent fit un mouvement comme pour s'élancer. Johann pesa sur une languette sans cesser de le tenir en joue avec son étrange mécanique. L'agent tomba en portant ses deux mains à sa poitrine et en poussant un faible cri, un seul. La mécanique avait produit un petit sifflement semblable au coup de piston de la machine pneumatique.

Un silence de quelques instants, silence de mort peut-on dire, régna dans le cabinet du directeur de la police royale. Puis on entendit qu'il soupirait ; puis encore son rire de crécelle.

— Je suis plus fort qu'eux, murmura-t-il, je les enterrerai tous !

VIII

LA BÉQUILLE DU SEIGNEUR JOHANN SPURZHEIM

L'agent de police numéro 133 était tombé à l'endroit même où il se trouvait, lorsque ce mystérieux coup de foudre l'avait frappé, c'est-à-dire entre la table de travail de Johann Spurzheim et ce fauteuil monumental servant à la fois de forteresse contre les vents coulis et les regards indiscrets. Au bout de quelques secondes, on aurait pu voir cette tête disséquée du directeur de la police royale sortir peu à peu de l'ombre, à deux pieds tout au plus du sol. Il se traînait sur ses mains et sur ses genoux. La fatigue le faisait râler. La lumière de la lampe, qui tombait maintenant de haut sur son crâne chauve, y mettait des tons livides et parcheminés qui se marbraient de touches mates couleur de cendre. C'était horrible à voir. Il s'arrêtait souvent pour respirer, et son souffle geignait dans sa gorge. Il mit, en passant, sa main sur le cœur de l'agent.

— C'est chaud, dit-il, mais cela ne bat plus!

L'agent était couché sur le côté. Sa tête se renversait parmi les masses de sa chevelure grise. Il avait les yeux grands ouverts et fixes. Johann le regardait de tout près.

— Oui... oui..., grommela-t-il, cet homme-là était bien conservé... Il n'aurait eu qu'à lever le doigt pour me terrasser... Moi, je suis un agonisant... c'est clair... c'est clair...

Et il riait plus fort.

— Mais voilà si longtemps que dure mon agonie! reprit-il, et voici tant d'hommes robustes que je fais

trébucher le long de mon chemin!... J'aime mieux ma maladie que leur santé... J'aime mieux ma mort que leur vie... J'irai comme cela jusqu'à cent ans!

Il fouilla dans la poche de l'agent et en retira le portefeuille qu'il ouvrit. Dans le portefeuille, il prit quelques papiers qu'il parcourut d'un regard rapide.

— Nous verrons tout ceci à tête reposée, pensa-t-il; aujourd'hui, nous n'avons pas le temps... Bon! voici cet écrit saisi chez Sansovina; je prends mon bien où je le trouve... Et sa carte d'agent, où est-elle?

Il ouvrit les divers compartiments du portefeuille. La carte d'agent était dans le dernier. Elle ne portait point de nom, mais seulement le numéro 133 avec le timbre de la police.

Johann se leva sur ses genoux, prit la plume où l'encre n'était pas encore séchée, et inscrivit un nom au-dessus du numéro d'ordre. Puis il remit la carte dans le portefeuille avec l'alphabet du silence, et la traduction des lettres signées Brown. Le portefeuille retourna dans la poche de la pauvre houppelande de l'agent.

Johann, toujours agenouillé, poussa ses pieds sous la table à grand'peine. Il fut obligé de s'y reprendre à quatre ou cinq fois pour soulever le rideau détaché par Pier Falcone, et en recouvrir le cadavre.

Le lecteur avait peut-être pensé que Johann Spurzheim avait fait décrocher ce rideau par pure fantaisie. Nous pouvons affirmer que le directeur de la police royale ne faisait rien au hasard.

Lorsque le corps de l'agent n° 133 eut disparu sous le rideau, Johann reprit haleine. Mais un regard jeté sur la pendule lui rappela sans doute qu'il n'était pas temps de se reposer, car il se reprit à ramper vers sa

guérite avec un courage nouveau. C'était un spectre infatigable.

Il parvint à se remettre dans son fauteuil et s'empara aussitôt de cette bizarre mécanique, foudre muette, qui avait si lestement terrassé un homme. En la remettant sur ses genoux, son geste avait quelque chose de caressant.

— On achète bien cher des objets curieux et rares, murmura-t-il en faisant agir un petit levier placé à la partie postérieure de la machine ; ceci ne brille pas, mais quelle utilité !

La machine craqua sous la pression du levier, à peu près comme fait un moulin à café au premier tour de roue.

— C'est dur ! dit encore Johann, mais je suis encore nerveux !

Il prit dans sa caisse une balle de plomb du calibre ordinaire, et l'introduisit dans cet appendice étroit et long que nous avons comparé à un bâton. La balle y glissa.

Ce bâton était un canon de carabine. Restait à tourner la vis centrale, mais les forces de Johann Spurzheim étaient réellement épuisées. Il essaya. Sa main lâcha prise tandis que sa poitrine rendait un rauque gémissement.

Juste à cet instant des pas nombreux et bruyants se firent entendre dans le corridor par où l'agent n° 133 s'était introduit dans son cabinet.

Johann ressaisit la vis et la tourna. Sa main lâcha encore.

— Je ne peux plus ! murmura-t-il ; c'est un travail de géant que j'ai accompli cette nuit !... Je ne peux plus... il me faudrait une heure de repos !

Il entendit qu'on s'arrêtait dans le corridor de l'autre côté de la porte, puis une voix demanda :

— Auprès de qui me conduisez-vous?

— C'est lui! fit Johann en essayant un effort suprême.

La vis ne put mordre un seul cran.

Et Johann pensa :

— Il faut pourtant que je sois seul avec lui!

On heurta à la porte. Ce devait être une crosse de fusil qui sonnait ainsi contre le bois. Avant de répondre, Johann eut cette consolante idée :

— Celui-ci n'est pas libre comme l'autre... celui-ci a les fers aux mains... il ne peut pas se révolter.

— Entrez! prononça-t-il tout haut.

La porte s'ouvrit au moment où la pendule marquait onze heures trois quarts.

Il y avait plusieurs hommes, parmi lesquels quatre soldats et un officier. Ils conduisaient un malheureux qui avait de fortes menottes aux mains et un anneau de fer au pied droit.

— Ce n'est pas le ministre d'État! prononça le prisonnier d'une voix lamentable ; je ne veux parler qu'au ministre d'État ou au roi!

— On dirait qu'il me sent, ce cher Felice Tavola! se dit Johann en retrouvant sa grimace!... D'ailleurs, le lieutenant est ambitieux, il se souviendra de mes instructions.

— Le ministère d'État a changé de place depuis longtemps, prononça le lieutenant avec moquerie; allons, monsieur le baron, je prie humblement Votre Excellence de vouloir bien se donner la peine d'entrer.

Ce disant, il lui fit passer le seuil brutalement et de force. Le prisonnier résistait de son mieux.

— Je proteste ! s'écria-t-il ; devant tout autre que le ministre d'État, ou le roi je garderai le silence, dût-on me mettre à la torture !

— Il me sent ! il me sent ! grommelait tout doucement Johann ; ce que c'est que la sympathie !

— Sa Seigneurie est-elle là ? demanda en ce moment l'officier.

— Oui, répondit Johann en déguisant sa voix.

— Au nom de Dieu ! apprenez-moi chez qui je suis ! s'écria Felice Tavola, que les soldats poussaient vers la table.

Dès qu'il fut assez avancé dans la chambre pour que Johann Spurzhein pût l'apercevoir tout en restant protégé lui-même par la paroi de sa guérite, une expression de quiétude se répandit sur ses traits.

Le baron d'Altamonte, eût-il été fort comme dix Hercules, n'aurait pu se débarrasser de ces énormes menottes d'acier qui lui serraient les poignets. Rien que pour le choix de ces menottes, le lieutenant intelligent méritait de passer capitaine. Altamonte, de son côté, jeta un regard aigu dans l'ombre du confessionnal ; mais ses yeux, éblouis par l'éclat de la lampe, n'y virent que du noir.

— Monseigneur, demanda le lieutenant, veut-il que nous restions près de lui, ou que nous montions la garde à l'extérieur ?

— A l'extérieur, répondit Johann.

Le baron d'Altamonte, à ce mot, baissa la tête et ne prit plus la peine de protester.

— Il a reconnu ma voix, pensa Johann, il fait son acte de contrition... pauvre ami !

Ce lieutenant était vraiment fait pour être capitaine ! Après avoir poussé son prisonnier jusqu'à la lourde et

massive table qui servait de bureau à Johann, il passa une forte corde à l'anneau rivé autour de la jambe du baron, et le lia de court au pied de la table.

— Monseigneur, dit-il en se relevant, souvenez-vous que nous sommes ici près, derrière la porte, dans le corridor... Au moindre signe, vous nous verrez arriver.

» Cet homme, reprit-il la main appuyée sur l'épaule du prisonnier, cet homme est le Porporato... Comme ses compagnons ne le venaient pas délivrer, il a demandé à faire des révélations pour avoir la vie sauve... Que Dieu garde Votre Excellence.

Il sortit avec les servants de prison et les soldats qui avaient amené le baron d'Altamonte.

Celui-ci était un assez beau bandit de trente-cinq à quarante ans. On avait bien pu le prendre pour un gentilhomme à la cour de Naples. Parmi les *cavalieri ferraï*, avant l'arrivée du chevalier d'Athol qui s'était fait leur souverain maître, Felice Tavola possédait une influence égale à celle de David Heimer lui-même. Ils étaient ennemis.

Quand la porte extérieure se fut refermée sur le lieutenant et ses soldats, Felice Tavola dit sans relever la tête :

— Je sais que tu es là, David. Tu m'as fait tomber dans le piége ; tue-moi sans me faire languir, c'est tout ce que je te demande.

Johann toussa sec et répondit en ricanant :

— N'as-tu point quelque importante révélation à me faire, mon pauvre Felice Tavola?... Ne voulez-vous point, illustre baron d'Altamonte, apprendre un peu au ministre d'État mon patron, ou au roi mon respecté maître, par mon canal indigne, qu'un coquin a usurpé

leur confiance, et que la police napolitaine est aux mains d'un bandit ?

— Tue-moi ! dit le cavalier forgeron.

— Et comment ferais-je, baron mon ami ? répliqua Johann. Je n'ai ni bras ni jambes, moi, tu sais bien cela... Que de fois tu as ri après boire en m'appelant le cadavre !... Hélas ! Tavola, mon pauvre compagnon ! c'est le bourreau qui va prendre ta tête !... à toi, plein de force et de vie !... tandis que, moi, le moribond, le cadavre, je resterai dans cette vallée de larmes, où je te promets de prier bien dévotement pour toi !

— Tue-moi ! prononça pour la troisième fois le prisonnier.

— Ce que c'est que de nous ! fit avec onction le directeur de la police royale ; tes mains ont beau être liées, si tu pouvais seulement faire un pas, tu m'écraserais de ton propre poids... Je suis sans défense, tu le sais bien, comme le malade dans son lit, comme l'enfant dans son berceau... Je n'aurais même pas le temps de crier au secours, car tu es dans toute ta force, toi, Felice... Je ne t'ai jamais vu plus beau qu'aujourd'hui !...

— Tu n'es pas un homme, David, grinça le prisonnier entre ses dents, tu es un tigre !

— Ce que c'est que de nous, Felice, mon cher frère !... Si tu étais resté cinq minutes de plus dans ton cachot, tu étais libre... Beldemonio, ce fou qui a deux ailes quand il veut, a escaladé les murailles de Castel-Vecchio...

— Se peut-il ! s'écria Tavola ; moi qui l'accusais...

— Je veux te donner cette joie, mon cher frère, de lui rendre justice avant de mourir !... Il a fait ce qu'il a pu : la sentinelle de la plate-forme était gagnée... Ce

jeune héros de Beldemonio est parvenu jusqu'à la fenêtre de ton cachot au travers de dangers qui seraient très-attachants dans un livre... Il a scié les barreaux; il s'est introduit dans ta prison...

Felice eut un râle de colère. Mais je ne saurais comment exprimer cela : ce râle était un peu forcé. On eût dit ce hoquet dramatique que tous les comédiens trouvent au fond de leur poitrine, vers le cinquième acte d'un drame ; ce hoquet traditionnel qui fait si doucement frissonner le parterre.

Johann aurait dû faire attention à ce râle. Shakspeare disait : « Bien rugi, lion ! » Il aurait pu dire ici : « Bien râlé ! » Mais Johann triomphait, et rien n'est dangereux comme le triomphe.

— Il n'a rien trouvé dans votre prison, seigneur baron d'Altamonte, poursuivit-il ; vous aviez reçu depuis un quart d'heure ma lettre qui vous promettait la vie sauve.

— C'est donc bien toi qui m'as écrit, David Heimer ?

— Et qui donc aurait su toucher comme moi le défant de votre cuirasse, seigneur baron ?

Les mains de Felice Tavola se crispèrent. C'est pour le coup que Johann riait.

— Mais voilà bien une autre affaire ! continua-t-il; je n'avais pas seulement besoin de ta mort, mon cher frère... il me fallait perdre ce jeune héros de Beldemonio... Or, on me sait envieux et méchant... qui n'a pas ses petits défauts sur cette terre d'imperfection et de misère?... On sait que ce Beldemonio fait plus que me gêner, on sait qu'il m'opprime... Toute dénonciation anonyme doit m'être attribuée, c'est évident... Je me suis arrangé, mon cher frère, pour que la dénonciation eût une signature et que ce fût la vôtre.

— Vous auriez contrefait ma signature ?...

— Fi donc ! les faux se découvrent toujours.., je compte vivre vieux, malgré tout, mon bon frère, et je veux de la tranquillité pour mes dernières années... Non, non, point de faux !... du moins comme vous l'entendez... Lisez ceci, je vous prie.

Il avança la main et mit ainsi en lumière une feuille de papier portant ces signes :

NA^3 E^2A NA^5M RI^3I^2 $EI^2E^2I^2$ $L^3I^2A^3LI^2$.

Felice Tavola lut couramment, habitué qu'il était à ces caractères :

« On m'a oublié ; je me venge. »

Puis il ajouta :

— Que veut dire ceci ?

— Réfléchissez, mon bon frère... Les prisonniers montrent tous les mêmes faiblesses... Comme ils n'ont personne avec qui s'entretenir, ils bavardent sur les murailles de leur prison... cela les soulage.

— Je n'ai rien écrit sur les murs de ma prison, dit Felice Tavola.

— Et cependant notre Beldemonio y a trouvé quelque chose.

Felice Tavola devint pâle, et, cette fois, c'était de la vraie fureur.

— Ah ! que tu voudrais bien avoir les mains libres, mon cher frère, dit Johann.

— Infâme!... infâme scélérat ! gronda le prisonnier.

— Notre Beldemonio y a trouvé cette inscription, continua Johann gaiement ; de sorte que, quand tu vas être mort et qu'on saura ses petits secrets, le plus beau des Grecs se dira : « C'est ce misérable Tavola qui m'a

trahi !... » Comment trouves-tu cette naïve combinaison, mon cher frère ?

Johann achevait cette question d'un ton doucereux et cafard, lorsqu'il éprouva le plus graud étonnement qui l'eût jamais frappé en sa vie. C'était à n'y pas croire.

Le visage du prisonnier, tout à l'heure poussé par la rage impuissante, se détendait peu à peu. Un rire irrésistible avait l'air de le prendre.

La folie vient parfois ainsi. Johann se demandait si son *cher frère* devenait fou. Il n'avait pas encore peur cependant. S'il se fût seulement souvenu de ce râle qui n'avait pas bien sonné tout à l'heure, il aurait eu crainte.

Felice Tavola le regardait fixement. Malgré la certitude que Johann avait touchant l'impossibilité où le prisonnier, placé en pleine lumière, était de le voir au fond de son ombre, ce regard l'irritait et le gênait. Instinctivement, il reprit à la main cette machine qui avait sifflé au moment où l'agent de police n° 133 tomba mort. Felice Tavola le regardait toujours, et un rire muet était autour de ses lèvres.

— David Heimer, dit-il enfin sans bouger de place, mais en redressant tout à coup sa haute taille ; tu es un curieux coquin !... En vérité, je ne t'en veux pas.... pas plus que je n'en veux à la vipère qui tue en mordant, parce que Dieu a mis du venin sous sa gencive... Mais l'article 7 de la règle dit : « Tout chevalier forgeron qui découvrira la trahison tuera le traître. » Tu as trahi ; je vais te tuer.

Ceci avait l'air d'une extravagante fanfaronnade. Le corridor était plein de gardes, et le prisonnier, retenu par la jambe, avait les deux mains garrottées. Mais il y

avait sur son visage une telle expression de sécurité, que Johann rassembla son souffle pour appeler du secours.

— Ne crie pas! reprit Felice Tavola, qui le devina. Tu l'as dit tout à l'heure : si j'avais les mains libres, ou si seulement je pouvais dégager ma jambe, on n'aurait pas le temps de venir à ton secours... Tu es sans défense comme un malade dans son lit, comme un enfant dans son berceau... ce sont tes propres paroles... je t'écraserais de mon seul poids.

Tavola fit un brusque mouvement. Les deux menottes d'acier qui entouraient ses poignets tombèrent à la fois... Elles étaient sciées d'avance. Johann étreignit son cœur, qui défaillait. Il ne cria pas. Tavola prit un riche poignard qui était sur le bureau pour servir de serre-papier, et coupa la corde qui retenait sa jambe.

On eût dit que Johann était mort dans sa guérite. Son souffle ne s'entendait plus, et il ne faisait aucun mouvement. Le prisonnier avança vers lui d'un pas. Alors une voix lamentable sortit de l'ombre.

— Aie pitié de moi, Felice, mon bon frère! suppliait le directeur de la police royale ; j'ai eu tort de jouer avec l'inquiétude d'un ami... Mais tu n'étais pas la dupe de mes folles plaisanteries, n'est-ce pas?... Tu savais bien qu'en mettant le pied ici, tu étais sauvé!

— Tais-toi! ordonna Tavola; tu me fais honte et dégoût!

— Oh! pourtant, mon frère bien-aimé, s'écria Johann, je ne peux pas te laisser dans cette fatale erreur...

— Tais-toi!... tu n'as qu'un moyen de ne pas faire à l'instant même ce saut de puce qui te sépare de l'enfer, où ta place est gardée : c'est de me conduire, au travers

de ta maison, jusqu'à la porte de ton jardin, qui donne sur le vicoletto Ognisanti... Lève-toi et marche!

Johann poussa un gémissement. Cela ressemblait au cri qui échappe à la faiblesse dans un suprême effort.

— Je ne peux ni me lever ni marcher, répondit-il d'une voix essoufflée, mais un peu moins altérée par l'épouvante, tu le sais bien... personne n'ignore mon misérable état... Mais, par le saint nom de Dieu qui nous juge! ce n'est pas pour te refuser, Felice, mon vieux compagnon... Approche, prends-moi dans tes bras... tu marcheras pour moi, et, moi, je te guiderai.

— Avez-vous appelé, seigneur directeur? dit derrière la porte la voix du lieutenant qui voulait devenir capitaine.

— Réponds! ordonna Tavola.

— Non, mon garçon, non, répliqua en effet Johann Spurzheim; demeurez en repos.

Le prisonnier était maintenant devant la guérite.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il en découvrant l'objet que Johann tenait à la main.

— As-tu peur de l'impotent? fit Johann en riant; ne t'inquiète point, Felice, mon ami... c'est ma béquille... Tiens, on met cela sous son bras, de cette façon... comme si on épaulait un fusil... car c'est pour aider la plus misérable créature qui soit au monde à ramper dans l'intérieur de son appartement... Vois-tu, Felice... le bout qui est tout près de ta poitrine touche le carreau... je l'ai fait faire en métal pour que cela morde et ne glisse point...

— Dépêchons! interrompit Tavola, qui ouvrit les deux bras pour le saisir, comme cela était convenu.

Et l'on entendit pour la seconde fois ce sifflement sourd et tronqué. Le prisonnier chancela, porta ses

deux mains à son cœur et tomba, la tête appuyée sur le cadavre de l'agent.

— Qu'as-tu donc, Felice, mon ami?... fit Johann craignant qu'il ne fût point mort.

Il se laissa glisser jusqu'à lui. Et, quand les courtes convulsions du prisonnier eurent cessé, il dit :

— Oui... oui... j'ai fait faire cela en métal pour que cela morde...

IX

L'ALLÉE NOIRE

Johann avait entrepris un grand travail : c'était de soulever la tête du baron d'Altamonte pour relever le rideau qui était engagé dessous et l'en couvrir. Il avait saisi à deux mains l'abondante chevelure du mort, et halait dessus, comme disent les marins, de toute sa force. La sueur découlait de son front; mais il était joyeux !

— C'est vrai, murmura-t-il, je ne suis pas bien robuste... Mais à quoi leur sert leur vigueur?... J'ai raison d'eux tous les uns après les autres... Ils tombent à la file comme des capucins de cartes... Je l'ai abattu, celui-là, en duel, on peut le dire !... et quel coup !... La balle a dû lui percer le centre du cœur !

Le rideau était enfin dégagé. Il mit Felice Tavola, son cher frère, sous le même couvert que le pauvre diable timbré du n° 133 et se releva en ajoutant :

— J'ai manqué pourtant de ne pas pouvoir tourner cette coquine de vis... j'y mettrai de l'huile !

— On ne passe pas ! prononça distinctement au-dessous la voix du soldat qui sans doute faisait sentinelle à l'entrée de la rue.

Johann prêta l'oreille vivement pour saisir la réponse. Il n'y eut point de réponse.

— A l'autre maintenant! fit-il en se traînant vers sa guérite; qu'on dise que je suis un homme de loisir!... Ah! la pauvre Barbe me comprenait... Je suis triste en songeant que je ne lui raconterai point tout ce que j'ai fait cette nuit... Je la regretterai !

Il s'interrompit et ajouta, incapable qu'il était de ne point railler ses victimes :

— Mais comment se fait-il que ma pauvre Barbe, qui était fée, n'ait point prévu ce qui lui arrive cette nuit ?...

Il se caressa le menton en souriant, malgré sa mélancolie.

Nous sommes forcés de quitter pour un instant le cabinet où le seigneur Johann Spurzheim avait si activement employé son temps, pour aller voir ce qui se passait dans la rue entre la sentinelle et ce nouveau venu, dont la présence semblait être encore attendue par ce terrible directeur de la police royale.

Peut-être que la béquille allait siffler et foudroyer pour la troisième fois. C'était une curiosité que cette béquille. On en fabrique de semblables à Rome depuis le temps de Cosme Libranius, qui envoya le premier fusil à vent au prince de Condé, sous Henri IV. Les carabines à vent, de provenance romaine, se chargent d'air par l'effet combiné d'une manivelle à roue et d'une vis de pression produisant l'effet d'une pompe foulante.

L'homme à qui le soldat venait de dire : « On ne passe pas ! » descendait d'un équipage élégant et riche, attelé de deux très-beaux chevaux français. L'équipage était arrêté à quelque cinquante pas de là, devant la

porte principale de l'hôtel du seigneur directeur.

L'allée étroite et longue, où nous avons jeté un coup d'œil et au bout de laquelle brillait un lointain réverbère, n'était point, bien entendu, cette entrée principale. Ce n'était pas même l'abord normal des bureaux et communs. Les anciens propriétaires de l'hôtel l'avaient fait percer, au travers des bâtiments donnant sur la place pour le service d'une salle de bains privés, dont Johann Spurzheim avait fait son cabinet. Plusieurs portes communiquant avec les bureaux s'ouvraient néanmoins sur cette avenue.

Le bruit courait à Naples que bien des grands seigneurs s'engageaient, une fois la nuit venue, dans cette allée toute noire et venaient causer en particulier avec le seigneur Johann. On parlait de hautes et saines volées de coups de canne distribuées à quelques curieux impertinents qui s'étaient glissés là uniquement pour voir ou pour savoir.

Il fallait un mot d'ordre ou un numéro.

L'imagination napolitaine, qui n'y va pas par quatre chemins quand il s'agit d'inventer de bizarres détails, avait pavé ce passage de trappes, de piéges, d'obstacles de toute sorte. Comme il y faisait presque aussi sombre en plein jour qu'à minuit et que jamais, au grand jamais, on n'y avait vu briller aucune lumière, les plus hardis badauds n'avaient point osé braver les périls inconnus d'une pareille excursion. On regardait en passant, on ne voyait absolument rien, à cause de quoi on devinait une multitude de choses.

La voiture était restée à la garde d'un valet devant la porte principale. Le maître s'était dirigé à grands pas vers l'allée sombre. Le cocher et le valet de pied, grand gaillard vêtu d'une façon hétéroclite, étaient

entrés bras-dessus bras-dessous dans les bureaux.

Le maître portait, du reste, un uniforme qu'on n'est point accoutumé à trouver dans de si somptueux équipages. Il avait les calzoni rouges et collants des pêcheurs du port, la ceinture et la chemise, voilà tout. Aucune coiffure ne cachait ses beaux cheveux d'un blond fauve, qu'on semblait avoir voulu coller modestement le long de ses tempes.

Tel était, si nous en avons gardé fidèle mémoire, le costume que Beldemonio portait sous la soutanelle empruntée par lui dans la mansarde de ces deux enfants qu'il avait empêchés de mourir; la soutanelle du jeune saint, de ce bon petit abbé qui avait coutume d'aller veiller les malades, la nuit, à l'hôpital des pauvres. Pour découvrir la supercherie, le bon lieutenant suisse n'aurait eu qu'à écarter les pans de la soutanelle. Mais on ne s'avise jamais de tout. Le maître du riche équipage s'introduisait dans l'allée, sombre et semée d'embûches, qui conduisait au cabinet du seigneur Johann Spurzheim.

Son costume actuel ne prêtait guère à lui donner physionomie de grand seigneur, et pourtant il avait noble mine, malgré ses bras de chemise et ses calzoni de pêcheur.

Soit qu'il ne connût pas ces prétendus périls de l'allée noire, soit qu'il les méprisât, vous l'eussiez vu entrer sans hésiter et d'un pas rapide. Il n'alla pas loin. Un mousquet placé en travers, arrêta presque aussitôt sa marche.

— Qui vive? demanda-t-il.

L'homme qui tenait le fusil se prit à rire.

— C'est moi qui devrais t'adresser cette question, l'ami, répondit-il.

— Je suis attendu par le directeur de la police royale.

— C'est possible, mais nous avons notre consigne.

Beldemonio saisit le fusil et voulut l'écarter. Au bruit de la lutte, quatre ou cinq crosses de fusil sonnèrent brusquement sur les dalles de l'avenue et ce fut alors que le lieutenant cria d'une voix forte :

— On ne passe pas !

Beldemonio lâcha le fusil que déjà il tenait à deux mains et interrogea :

— Qui commande ici ?

Tous ces gens, parqués dans la galerie depuis une demi-heure, avaient leurs yeux habitués à l'obscurité. Ils pouvaient distinguer le costume de ce nouveau venu et le prenaient pour un homme du peuple, entré là par erreur, ou tout au plus pour un agent de bas étage.

— Ah çà ! dit insolemment le lieutenant qui voulait devenir capitaine, ce drôle ne se permet-il pas de nous adresser des questions ?

Beldemonio, au contraire, ne voyait autour de lui que la nuit.

— C'est vous qui êtes le chef, reprit-il d'un ton qui n'allait guère avec son accoutrement ; approchez... j'ai à vous parler.

— Sais-tu qui je suis, manant ? répliqua l'officier avec colère.

— Je crois reconnaître la voix du lieutenant Spinosa, dit Beldemonio ; j'ai à lui parler de choses qui se sont passées la nuit dernière entre le théâtre Saint-Ferdinand et la porte de Capoue... Si le lieutenant Spinosa le désire, je dirai ces choses-là tout haut.

Non-seulement le lieutenant Spinosa voulait être capitaine, mais encore, paraîtrait-il, son intérêt n'était

point que l'on causât trop haut des choses qui pouvaient s'être passées la nuit précédente entre la porte de Capoue et le théâtre Saint-Ferdinand. Il poussa les soldats à droite et à gauche pour se rapprocher du nouveau venu. Les soldats et les gens de la prison se demandaient entre eux à voix basse :

— Que s'est-il donc passé cette nuit ?

— Et pourquoi le lieutenant en veut-il faire un mystère ?

Pendant cela, le lieutenant avait rejoint le nouveau venu. Il lui saisit le bras et le serra fortement.

— Qui que tu sois..., commença-t-il.

Le bras glissa entre ses doigts. Une main pesa sur son épaule. Une voix hautaine prononça dans l'ombre :

— Je vous engage à ne point perdre le respect !

On entendit cela. Toutes les oreilles s'ouvrirent avidement. A moins que ce ne fût une extravagance d'homme ivre, que pouvaient signifier ces étranges paroles ? Un homme qui ressemblait à un pêcheur du port ou à un faquin du môle, qui engageait Spinosa, un lieutenant de la garde royale, à ne point perdre le respect ! Et ceci avec un calme si plein d'autorité, que le lieutenant, jeune soldat de parade d'une proverbiale impertinence, restait désormais muet et coi devant lui.

Il y eut un silence. Le nouveau venu se pencha à l'oreille de Spinosa et prononça un mot. Un seul mot, selon toute apparence, car aussitôt on le vit se redresser. Spinosa porta rapidement la main à son schako.

— Altesse..., murmura-t-il.

— Silence ! interrompit Beldemonio.

Mais l'effet était produit. Les hommes de la prison et les soldats avaient entendu qu'on l'appelait Altesse.

Chacun d'eux se penchait en avant et faisait de vains efforts pour voir son visage.

Quelle était l'Altesse qui venait ainsi se perdre à minuit dans le couloir menaçant du cabinet privé du seigneur Johann Spurzheim ?

— Livrez passage ! ordonna le lieutenant.

On obéit, et on fit silence. Beldemonio passa entre deux haies immobiles qu'il ne pouvait deviner qu'au bruit des respirations contenues. Quand il fut au seuil du cabinet, il se retourna et dit :

— C'est bien, lieutenant Spinosa, vous entendrez parler de moi... Vous pouvez vous retirer.

— Seigneur..., répliqua l'officier avec embarras, mes ordres me défendent...

Beldemonio ouvrit la porte brusquement.

— Johann Spurzheim, prononça-t-il à voix haute, veuillez commander à ces hommes de se retirer.

Aussitôt la voix douceâtre et cassée du directeur de la police royale s'éleva :

— Retirez-vous, mes amis, dit-il, on n'a plus besoin de vous.

— Mais..., fit Spinosa, le prisonnier...

— Le prisonnier est en lieu sûr... et souvenez-vous, lieutenant, que je dois compte de mes actions au roi seulement !

Spinosa s'était avancé jusqu'à la porte et avait jeté un regard rapide à l'intérieur du cabinet. Il avait bien vu que le prisonnier n'était plus là.

— En avant marche ! commanda-t-il.

Les soldats descendirent le couloir en silence. Ils n'étaient pas encore au bout, que le lieutenant, incapable de se contenir, grommelait entre ses dents :

— Porporato doit être loin s'il court toujours !...

— Quoi! s'écria-t-on de toutes parts, vous penseriez... ?

— Mes braves, dit le lieutenant, je n'ai pas envie de finir mes jours dans une forteresse autrichienne... Ne nous mêlons pas de ces choses-là!

On se tut. Mais le lieutenant grommelait de temps à autre :

— Ah! si le roi savait!... si le roi savait!

Beldemonio était entré. Il referma la porte et y mit le verrou en dedans. Il traversa la pièce d'un pas rapide.

D'ordinaire, nous l'avons répété déjà plusieurs fois, ceux qui causaient avec Johann Spurzheim ne le voyaient point. Qu'il fît nuit ou jour, cela était ainsi.

La nuit, la lampe était placée de manière à ne pas enfiler la guérite, tandis que la lumière tombait d'aplomb sur le visage de la personne qui s'entretenait avec le seigneur directeur.

Le jour, on obtenait le même résultat par la façon dont le confessionnal était placé, eu égard aux fenêtres, qui ne laissaient jamais passer beaucoup de clarté.

Il paraît que Beldemonio ne voulait point de cela. En arrivant auprès de la table, il prit la lampe et la plaça juste en face de l'ouverture de la guérite. La lumière alla frapper en plein la figure de Spurzheim, qui cligna de l'œil péniblement comme un hibou surpris dans son trou de muraille par un rayon de soleil. Beldemonio s'assit en face de lui, le dos tourné à la lumière.

Les rôles étaient changés, du reste, tout aussi bien que la mise en scène.

Cette fois, ce ne fut pas le directeur de la police royale qui interrogea.

— Pourquoi n'es-tu pas dans ton lit, David Heimer ? demanda-t-il.

— Maître, repartit Johann avec respect mais avec calme, je savais que vous deviez venir.

— Qui t'avait dit que je dusse venir ?

— Le calcul n'est pas défendu aux membres de l'association, maître, je suppose... ; je suis bien malade, mais j'ai toute ma tête...

— Es-tu véritablement bien malade, David Heimer ? prononça Beldemonio du ton que l'on prend pour s'adresser à soi-même des questions dans la solitude.

— Au temps où vous vous appeliez le chevalier d'Athol, seigneur, repartit Johann, nous nous sommes rencontrés deux fois... M'auriez-vous donné à vivre trois ou quatre mois que j'ai vécu depuis lors ?

— C'est justement..., dit Beldemonio.

Johann Spurzheim eut un sourire triste.

— Ceux qui souhaitent ma mort, murmura-t-il, n'auront pas le temps de perdre patience.

Il s'interrompit et changea de ton.

— Mais je ne puis croire que vous souhaitiez ma mort, vous, seigneur, qui connaissez si bien mon dévouement et ma fidélité.

Il eut une légère quinte de toux. Beldemonio le regardait en face.

On ne pouvait éprouver que pitié pour cette misérable et débile créature dont la lèvre semblait toujours prête à laisser passer le dernier souffle. Et c'était, je vous le dis, un contraste pénible que de voir ce cadavre, animé d'un reste de végétation, en face de ce noble et brillant type de la beauté italienne : le chevalier d'Athol ou Beldemonio, comme vous voudrez l'appeler; le Porporato, puisqu'il avait aussi ce redoutable nom.

Ainsi, vêtu seulement d'une chemise que sa sueur mouillait, d'une paire de caleçons collants et d'une ceinture de laine, Beldemonio n'avait rien à envier aux plus opulents costumes. Ses formes paraissaient dans toute leur virile perfection et aussi les grâces hardies et souples de sa jeunesse. Ainsi éclairée à revers, sa fine taille lui donnait l'air d'avoir à peine vingt ans.

Il fallait pour ramener l'idée de l'homme fait, mesurer de l'œil le fier développement de ses tempes, admirer la carrure virile de ses épaules, entendre surtout le timbre mâle et sonore de sa voix.

— Si je souhaitais ta mort, David Heimer..., commença-t-il.

Il n'acheva pas.

— Vous accompliriez bien aisément votre souhait, n'est-ce pas, maître ? fit Johann à voix basse.

Beldemonio détourna les yeux avec une sorte de dégoût. Il eut tort, car, à ce moment, Johann dardait sur lui un regard de serpent.

— Maître, poursuivit ce dernier, je voulais vous dire ceci, qui est la pure et simple vérité : j'avais calculé que l'association aurait besoin de moi cette nuit.

— Tu croyais donc que mon entreprise ne réussirait point ?

— Votre entreprise, maître, pouvait ne point réussir... l'événement l'a prouvé.

— Et attribues-tu, je te le demande, à toi, Johann Spurzheim, ce mauvais succès au hasard ?

— Il n'y a que le hasard, maître, pour être plus fort que le Porporato.

Malgré lui-même, il y avait une nuance de sarcasme dans son accent. Beldemonio reporta sur lui son regard.

— Savais-tu qu'on avait changé le cachot de Felice ? demanda-t-il.

— Oui, seigneur.

— Est-ce toi qui m'en as fait prévenir ?

— Maître, vous savez bien que c'est moi.

— Savais-tu qu'on lui avait fait porter des propositions de grâce dans sa prison ?

— Sur l'honneur, s'écria Johann, je l'ignorais !

— Sur l'honneur ! répéta Beldemonio amèrement ; mais je veux bien te croire, David... Réfléchis seulement à une chose : si tu peux ignorer de semblables faits, il est dangereux pour l'association de compter sur toi.

— Vous êtes sévère, maître.

— Je suis juste.

— L'état de maladie où je suis...

— Ce n'est pas un malade qu'il nous faut dans la position que tu occupes.

Les joues livides de Johann s'animèrent imperceptiblement. Ses yeux se fermèrent un instant et ses lèvres frémirent. Cependant il répondit avec calme :

— Maître, je fais de mon mieux... Si vous en savez de plus habiles et de plus actifs que moi, je suis prêt à leur céder ma place.

— Nous verrons cela, David, prononça froidement Beldemonio ; il n'y a pas péril en la demeure... je ne te crois pas assez fou pour lutter contre moi... A chaque jour sa besogne ; parlons de celle d'aujourd'hui... Est-ce par la porte de ton jardin que tu as fait évader Felice Tavola ?

— Non, seigneur, repartit Johann, dont la voix baissa malgré lui.

— Lui as-tu dit, interrogea de nouveau Athol, que la barque de Sansovina avait dû changer de place, et

qu'elle stationnait maintenant en dehors de la ville, dans la Chiaïa, en face du tombeau de Virgile ?

— Non, seigneur, répliqua pour la seconde fois Johann, je n'ai pas eu besoin de lui apprendre cela.

— Il le savait ?

— Je l'ignore.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Beldemonio fixant déjà sur lui un regard soupçonneux et inquiet ; serait-il arrivé malheur à Felice Tavola ?

— Maître, prononça Johann Spurzheim lentement et la tête haute, Felice Tavola est mort.

X

LES DEUX CADAVRES

Beldemonio ne s'attendait pas à cela. L'annonce de cette mort le frappa violemment. Il pâlit d'abord puis les veines de son front se gonflèrent.

— Tu l'as fait assassiner ? prononça-t-il si bas, que Johann eut peine à l'entendre.

La colère de cet homme était terrible ; mais Johann, cette frêle créature que la mort tenait à la gorge déjà, Johann pouvait déployer à ses heures un sang-froid de héros et un prodigieux courage.

— Vous vous trompez, maître, dit-il tranquillement.

— Tu savais que je l'aimais... qu'il était mon bras droit et mon meilleur confident...

— Oui, maître, je savais cela... nous le savions tous.

— Tu vas me dire... je te devine, David Heimer... tu vas me dire que les soldats de la garde n'ont apporté ici qu'un cadavre.

Johann eut un sourire dédaigneux.

— Vous devinez mal, maître, fit-il en croisant ses bras sur sa maigre poitrine. Felice Tavola est arrivé vivant dans cette chambre, et, comme je n'ai fait que mon devoir, je n'ai point à chercher de subterfuge... Felice Tavola est mort ici à la place même où vous êtes.

Beldemonio ne put retenir un léger tressaillement.

— Tué par qui ? demanda-t-il.

— Par moi.

C'était là quelque chose de si invraisemblable, qu'Athol resta un instant incrédule. Tavola, l'homme jeune, vigoureux, agile, vaillant, mis à mort par ce vieillard à l'agonie !

Athol considérait ces bras de squelette, et cette pauvre poitrine creuse qui haletait au moindre effort. Mais une idée lui vint et il se ravisa.

— Il était enchaîné, dit-il.

— Nouvelle erreur, maître, repartit Johann Spurzheim ; les limes anglaises envoyées par vous avaient scié ses menottes : il avait les mains libres.

Son doigt étendu désignait la table. Athol y put voir, en effet, les fers coupés du prisonnier.

Pendant qu'il gardait le silence, Johann reprit :

— L'article 7 de la règle ordonne à tout chevalier de faire justice lui-même quand il y a cas de trahison.

Beldemonio avait les yeux baissés et semblait plongé dans la rêverie.

— Je n'ai frappé, ajouta Johann, qu'au moment où Felice Tavola, traître à ses frères, m'a prouvé qu'il voulait aussi dévoiler les secrets du maître.

— Et quelle preuve a-tu de sa trahison ? demanda Beldemonio.

— La conscience du maître sera mon témoignage.

— Explique-toi.

— Le maître a vu la menace... j'ai vu, moi, l'exécution de la menace... Qui oserait mettre en doute les paroles réunies du Porporato et de David Heimer.

Athol n'avait rien à répondre, étant une fois acceptées les mœurs et coutumes de l'association dont il était le chef.

Athol avait en lui une voix qui disait : « Il y a trahison, et le traître n'est pas Felice Tavola. » Mais rien n'appuyait cette croyance.

Johann avait agi dans la rigoureuse mesure de son droit. Bien plus : Johann avait fait son devoir.

Cette menace, si parfaitement appropriée à la situation d'un prisonnier abandonné par ses complices, d'un prisonnier qui, du fond de son cachot, entend les coups de maillet battant les ais de l'échafaud, cette menace écrite avec l'alphabet du silence, c'était Athol lui-même qui l'avait lue sur la muraille de la prison de Tavola :

On m'a oublié, je me venge !

Mais comment Johann Spurzheim pouvait-il savoir que cette menace existait ? et que Beldemonio l'avait lue ? Cette idée traversa comme un trait l'esprit d'Athol.

— C'est bien, David, dit-il ; notre règle condamnait le malheureux Felice Tavola : tu t'es fait son bourreau... à contre-cœur, sans doute...

— Oui, maître, à contre-cœur.

— C'était ton devoir : le conseil te jugera... Moi, j'ai perdu mon temps ; je vais tâcher d'employer mieux le reste de ma nuit.

Il se leva, affectant une contenance tranquille.

— Maître, lui dit Johann, nous n'avons pas fini.

— Que me veux-tu ?

— L'article 9 de la règle attribue au chevalier forgeron qui a pris le traître le droit de choisir et de présenter au conseil celui qui doit porter l'anneau de fer à sa place... Je réclame ce droit.

— Il t'appartient, répondit Athol, qui fit un mouvement pour se retirer.

— Votre Seigneurie ne désire pas savoir le nom du compagnon que j'ai choisi ?

Athol se retourna et répondit :

— S'il est mon ami, que m'importe!... S'il est mon ennemi, ce sera son malheur... Adieu, David Heimer. Je te répète en partant ce que je te disais tout à l'heure : je ne te crois pas assez fou pour oser lutter contre moi !

Il se dirigeait vers la porte, lorsque Spurzheim répéta pour la seconde fois :

— Maître, nous n'avons pas fini.

Athol s'arrêta et jeta sur lui un regard si perçant, que Johann eut froid dans le cœur.

— Celui-là est plus fort que moi, pensa-t-il dans ce premier moment; c'est celui-là qui me tuera !

Mais la force morale de cet homme semblait être en raison directe de son étonnante infirmité physique. Il reprit d'un ton assuré :

— Nous n'avons pas fini, parce que nous n'avons pas encore parlé de vous.

— De moi ? répéta Athol.

— Maître, dit Johann, vous m'aviez chargé de diverses missions : je m'en suis acquitté.

— On m'attend..., murmura Athol, dont le regard glissa vers la pendule.

La pendule marquait plus de minuit.

— On vous attend, seigneur, depuis si longtemps, répliqua Spurzheim avec une sorte de honhomie, qu'un quart d'heure de plus ou de moins ne fait désormais rien à l'affaire.

— Est-ce qu'on est venu ici? demanda Athol.

— Plusieurs fois... et je dois vous dire que d'étranges rumeurs ont couru sur votre compte au palais Doria... Comme il vous est impossible d'avouer la besogne à laquelle vous avez employé votre nuit...

— Peut-être ai-je accompli plus d'une tâche, seigneur David, interrompit Athol avec un orgueilleux sourire.

Johann s'inclina en silence. Après quoi, il reprit :

— Je sais que bien rarement Votre Seigneurie a besoin d'aide... Ce n'est pas à ce sujet que je désirerais entretenir Votre Seigneurie... Je voulais lui dire trois choses : la première regarde les deux enfants de Catane.

Athol se rapprocha aussitôt.

— Ils sont à Naples, poursuivit Johann; avant que la journée de demain se soit achevée, je les aurai remis entre vos mains.

— Si tu fais cela, David, s'écria vivement Athol, bien des péchés pourront t'être pardonnés!

— J'ignorais, maître, repartit celui-ci froidement, que j'eusse besoin de votre haute clémence.

— J'ai la certitude d'être compris quand je parle, dit Athol avec sécheresse. Après?

— La seconde communication que je voulais vous faire, seigneur, reprit le directeur de la police royale, regarde la veuve de mon ancien et bien-aimé maître Mario, comte de Monteleone.

— Ah!... fit Athol, qui ne put s'empêcher de sou-

rire ; et que vas-tu m'apprendre touchant la veuve de Mario Monteleone ?

— La même chose qu'à l'égard des deux enfants de Catane. Elle est à Naples.

— Es-tu bien sûr de cela ?

Athol détourna la tête en faisant cette question.

Johann Spurzheim répondit avec un grand sérieux :

— J'en suis sûr, seigneur... A telles enseignes qu'un des chevaliers du silence a été la recevoir ce matin à bord du *Pausilippe*... que ce chevalier n'a fait aucun rapport au conseil... et qu'il se trouve ainsi dans le cas prévu par l'article 3 de la règle...

— Passe ! dit Athol : le chevalier du silence à qui tu fais allusion est au-dessus de la règle...

— La règle est au-dessus de tout ! prononça gravement Johann.

— Je te dis de passer ! fit Athol, qui frappa du pied avec impatience.

— Je suis pour vous obéir, maître, murmura Johann en baissant les yeux.

Il reprit aussitôt :

— La troisième communication a rapport à un homme que vous m'avez souvent ordonné de chercher... Je n'ai pas besoin de rappeler à Votre Seigneurie quel infatigable zèle j'ai toujours mis à exécuter ses commandements...

— De quel homme parlez-vous ? interrompit Athol.

— Je parle du Calabrais Manuele Giudicelli.

D'un bond, Athol, fut auprès de lui.

— Vous l'avez trouvé ? s'écria-t-il.

— Seigneur, répondit Spurzheim, je comprends maintenant quel intérêt vous aviez à vous emparer de ce Manuele... Je ne veux point me faire un mérite de

l'avoir découvert : c'est purement le hasard qui l'a jeté entre mes mains...

— J'espère que vous ne l'avez pas laissé échapper !...

— Je n'ai eu garde, seigneur.

— Il est dans votre maison ?

— Il est ici... dans cette chambre.

Le regard d'Athol fit involontairement le tour du cabinet.

— Soulevez ce rideau, seigneur, dit Johann en lui montrant la draperie étendue au-devant de la table.

Athol obéit et recula de plusieurs pas en voyant les deux cadavres. Celui du pauvre agent n° 133 était couché dans l'ombre de la table. On ne voyait que sa figure pâle, encadrée dans de longs cheveux gris. Celui de Felice Tavola, placé plus en avant, avait la tête appuyée sur la hanche de l'agent comme sur un oreiller.

— Manuele ! Manuele ! s'écria le chevalier d'Athol avec une émotion profonde ; oui... ce doit être lui !... C'est bien ainsi que je me figurais le dernier serviteur de Mario Monteleone !

— Maître, interrompit Johann Spurzheim feignant de se méprendre, n'ayez aucune crainte ; j'avais connu personnellement Manuele Giudicelli au Martorello... C'est lui, je vous l'affirme !

Athol se retourna vers lui. Ses regards lançaient du feu.

— David Heimer, dit-il, pâle des efforts qu'il faisait pour contenir sa colère, tu me répondras de ce meurtre.

Johann resta immobile et ne répliqua point. Seulement, après un long silence et pendant qu'Athol agenouillé tâtait la poitrine du malheureux Manuele, Johann reprit :

— Vous m'aviez signalé cet homme, seigneur, mais

80753

vous ne m'aviez point dit vos secrets... J'ai dû voir dès l'abord que cet homme était votre ennemi, et, par conséquent, l'ennemi de notre association...

— Tu l'as assassiné pour mon plus grand bien, n'est-ce pas, David ? fit Athol avec amertume.

— Je l'ai tué, repartit Johann, parce que mes prévisions ont été de beaucoup dépassées... Non-seulement cet homme était votre ennemi et le nôtre, mais je puis dire que nous n'avions pas à Naples un plus dangereux ennemi que lui !

— Mais comment l'as-tu tué ? s'écria Beldemonio, qui se releva brusquement. Comment les as-tu tués ? Tavola, jeune, vigoureux, terrible dans la lutte, Manuele, plus faible et amoindri déjà par l'âge, mais qui t'eût renversé en soufflant seulement sur toi ?...

— Quand il s'agit de votre intérêt, maître, et de celui de mes frères, répondit Johann, je suis fort.

Et, comme Athol lui jetait ce regard qu'on donne aux reptiles à la fois méprisables et terribles, il continua en souriant :

— Il y a un homme plus fort que Tavola, plus fort que Tavola et Manuele réunis... plus fort que dix hommes, que cent hommes !... Celui-là n'a point encore trouvé son pareil ; les plus braves le connaissent et le craignent ; les plus fanfarons ont la pâleur à la joue et le froid dans les veines quand on prononce son nom, le nom du Porporato, maître ! ce nom qui est notre honneur et notre drapeau... Eh bien, cet homme-là, ce géant m'a menacé tout à l'heure, moi, pauvre ver de terre... Et n'est-ce pas comme si j'étais d'avance écrasé ?... J'avais donc, puisqu'il me menaçait et que sa force égale presque ma faiblesse, le droit de me défendre... Seigneur, je vous le dis : il m'eût été aussi facile de

prendre la vie du géant qu'il est facile au géant, à cette heure, pour employer vos propres expressions, de me terrasser rien qu'en soufflant sur moi... Vous m'avez appartenu au même titre que Manuele, au même titre que Felice Tavola : vous me devez la vie.

Ce disant, il se dressa sur ses jambes tremblantes, et tendit à Beldemonio cette béquille à vent qui avait si rudement prouvé sa vertu cette nuit.

— Ceci est la foudre, ajouta-t-il, la foudre silencieuse, qui frappe sans accuser le coup... Vous m'avez tourné le dos pendant plus d'une minute : il ne faut qu'une seconde pour viser... Je vous le répète, maître, vous m'avez appartenu... et, s'il n'y a pas là maintenant trois cadavres au lieu de deux, c'est qu'il m'a plu d'épargner votre brillante jeunesse au risque même des quelques jours malheureux et chancelants que j'ai encore à passer sur la terre.

Athol prit la béquille et l'examina.

— Maître, continua Johann Spurzheim profitant de ce moment pour plaider sa cause, on juge un homme par ses actes, sans doute, mais aussi et surtout par le mobile qui a pu déterminer ces actes... Je vous livre également et mes actes et le mobile qui les a pu déterminer... Plût à Dieu que je fusse irréprochable et pur aux yeux de Dieu, qui va bientôt m'appeler à son tribunal, comme je le suis devant vous et nos frères !... J'ai tué, moi qui vais mourir, pensez-vous que mon cœur n'en ait point frémi ?... J'ai tué un homme qui a été mon compagnon, j'ai tué un pauvre vieillard qui jamais ne m'avait fait de mal... Pourquoi ?... Pour moi ?... Hélas ! à quoi bon ? et que me sont désormais les choses de cette terre ?... J'ai tué malgré moi, j'ai tué pour vous... J'ai tué parce que la trahison du premier et les

révélations du second allaient vous porter un coup également funeste... Felice Tavola, par vengeance, Manuele, pour gagner un peu d'or, avaient juré la perte de l'association... Tavola ne savait pas à qui il parlait quand il est entré ici ; votre nom est sorti le premier de sa bouche ; c'est comme délateur que je l'ai puni... Manuele était espion de police ; fouillez-le, vous trouverez sur lui sa carte, son numéro et les secrets qu'il avait déjà surpris... L'article 8 de la règle condamne l'espion quel qu'il soit... Ce n'étaient pas des reproches ou des menaces que j'attendais de vous, maître ; j'aurais droit à des éloges !

Pendant qu'il parlait ainsi, Beldemonio avait ouvert la pauvre casaque de Manuele et fouillé dans sa poche. Il en retira ces papiers que Johann avait feuilletés avant lui...

Johann se défendait. Le soin de son plaidoyer lui ôtait un peu de sa vigilance habituelle. Sans cela, il aurait vu qu'Athol, en prenant les papiers de l'agent, avait tout à coup tressailli ; bien peu, puisque cela avait échappé à Johann ; mais enfin il avait tressailli. Et le revers de sa main était resté appliqué contre la poitrine de Manuele un instant de plus qu'il n'aurait fallu rigoureusement pour s'emparer de son portefeuille.

Johann ne voyait point le visage d'Athol. Les traits de celui-ci avaient subi un vif et remarquable changement. L'émotion qu'ils marquaient maintenant était nouvelle et d'une toute autre espèce. Il y avait dans ses yeux un espoir inopiné. Son cœur se prit à battre. Il avait senti un mouvement sous la chemise moite de Manuele. Felice Tavola, frappé le dernier, avait déjà le froid de la mort. Manuele restait chaud. Il n'y avait là qu'un seul cadavre.

Athol se retourna tenant en main le portefeuille.

— Lisez, reprit Johann, et jugez s'il m'était permis de laisser vivre celui qui apportait au directeur de la police royale, pour premier butin, la clef de l'alphabet du silence.

Beldemonio ouvrit le portefeuille et lut quelques pièces au hasard.

Sa pensée était désormais ailleurs.

Parmi ces pièces que Johann n'avait pas eu le temps de feuilleter, il y en avait une dont la vue seule fit bondir le cœur d'Athol dans sa poitrine. Il l'avait reconnue d'un coup d'œil. C'était une lettre dont le papier ramolli et usé parlait d'un long temps écoulé. C'était la lettre qu'Athol lui-même avait remise à l'adresse du bon Manuele dans un hôtel de Salerne, exécutant bien tard la mission dont il s'était chargé au château du Pizzo. C'était la lettre écrite par Mario Monteleone dans son cachot, durant les heures solitaires et tristes de sa dernière nuit.

— David Heimer, dit Athol, vous avez agi selon le devoir, je le reconnais... Ce que vous avez fait dérange mes projets ; mais vous ne connaissiez pas mes projets... J'ai dit un jour, souvenez-vous de cela : « Je ne veux plus de sang... » J'ajoute aujourd'hui : l'association n'a pas besoin de sang... Votre conduite sera soumise au conseil.

— J'ai ma conscience, maître, répliqua Johann effrontément. Mais ne vous en allez pas, je vous prie, s'interrompit-il voyant qu'Athol serrait les papiers de Manuele et se préparait à se retirer; pour la troisième fois, je vous dis : nous n'avons pas fini.

— Qu'y a-t-il encore?

— Votre Seigneurie, dans les circonstances où nous

sommes me doit expressément aide et protection... Je suis trop faible pour faire disparaître ces corps morts.

Il s'attendait peut-être à un refus. L'empressement avec lequel Athol accéda à sa proposition le troubla. Athol, en effet, saisit le corps de Manuele et le chargea sur ses épaules. Avant cela, il avait pris au doigt de Felice Tavola son anneau de fer.

— Voici ce que vous avez gagné, David, dit-il en le lui remettant.

Il se dirigea vers la porte, chargé de son fardeau. Le sang de Manuele coulait sur sa chemise.

— Pour l'autre, dit-il en passant le seuil, je vais vous envoyer Cucuzone.

Johann ne répondit point. Il regardait couler le sang de Manuele. Ses deux mains se crispèrent sur sa poitrine et il murmura, en se laissant aller épuisé, au fond de sa guérite :

— Je n'ai rien fait ; cet homme n'est pas mort!

XI

LA LÉGENDE DE SAN GENNARO

Peter-Paulus voulut consulter sa montre en s'éveillant sur son banc du bureau de police ; mais la girella n'avait eu garde de la lui laisser. Il regarda la pendule du bureau d'attente. Elle marquait plus de minuit. C'était l'heure où, depuis douze ans, il sortait chaque jour du *Cotton's and international club* pour rentrer au bercail de la maison Marjoram, Watergruel et Compagnie. Une clause de son contrat portait qu'il ne devait jamais rentrer à heure indue.

Mais combien le retour était facile en sortant du *Cotton's and international club!* Ici, au contraire, la solitude, les ténèbres, l'inconnu !

Quelle route prendre pour regagner l'hôtel de la Grande-Bretagne? Quels périls ne devait point cacher l'obscurité, dans cette ville maudite où Peter-Paulus avait essuyé déjà tant de mésaventures !

Certes, il y avait un moyen de ne point braver les périls de Naples nocturne : c'était de coucher au bureau de police. Peter-Paulus préférait la rue.

— Suis-je prisonnier ici ? dit-il entre haut et bas à Privato, seul compagnon qu'il eût dans le bureau.

Privato haussa les épaules et continua d'écrire. Peter-Paulus n'eut garde de renouveler sa question ; il se glissa jusqu'à la porte.

Il n'y avait plus un seul réverbère allumé sur la piazza del Mercato, qui était noire comme un four. Aucune lueur ne brillait derrière les fenêtres. Cependant, Peter-Paulus put voir distinctement ce qui se passait à quelques pas de lui, à cause des lanternes de l'équipage stationnant devant la maison de Johann Spurzheim.

Auprès de la portière, ce bizarre individu qui portait un costume de fantaisie, le clown de la fontaine aux Trois-Vierges, aidait un autre personnage à charger dans la voiture un objet pesant et de considérable volume, dont Peter-Paulus chercha en vain d'abord à reconnaître la nature. Le compagnon de Cucuzone était en manches de chemise et se tenait dans l'ombre. Peter-Paulus l'entendit qui disait :

— Prends garde, tu vas lui frapper la tête contre la roue !...

Et Cucuzone répondait :

— Puisqu'il est mort.

Ce mot suffit à dessiller les yeux de notre Anglais. Cette masse confuse prit pour lui une forme : c'était le corps d'un homme. Et des choses pareilles se passaient à la porte même du directeur de la police ! Peter-Paulus voulait douter encore, tant le fait lui semblait impossible ! Mais le doute ne fut bientôt plus permis.

— Comme il saigne ! dit Cucuzone ; les coussins de la voiture vont être tachés !

— Pousse ! ordonna l'autre personnage ; voyons, ferme ; nous y sommes !

A cet effort, les vêtements usés du pauvre défunt cédèrent dans la main de Cucuzone. Son compagnon laissa échapper un cri de terreur. La tête du cadavre pendit tout à coup, soutenue seulement à quelques pouces du sol.

— Parbleu ! murmura le saltarello, soyez tranquille, le pauvre diable ne mourra pas deux fois !

Dans cette position nouvelle, la lumière de l'une des lanternes frappait obliquement la tête du mort. Peter-Paulus distingua avec horreur les traits d'un vieillard, dont les longs cheveux gris balayèrent un instant le pavé. Il eût voulu fuir, mais ses jambes chancelantes étaient comme paralysées. Enfin, le corps entra dans l'équipage.

L'homme en bras de chemise vint parler bas au cocher, et son visage, à son tour, s'éclaira vivement, placé qu'il était tout près de la lanterne. Peter-Paulus tressaillit d'étonnement parmi ses terreurs. Il reconnut cet homme, et ce fut comme une lueur qui entra brusquement dans sa mémoire. Le groupe tout entier de la fontaine des Trois-Vierges, à l'entrée de la strada di Porto, était là.

L'homme en bras de chemise était le beau pêcheur adossé naguère contre la muraille, au-dessous de la madone, et, par conséquent, ce dandy gracieux, élégant, brillant qui avait monté, dans la matinée, à bord du *Pausilippe*. Celui qu'on avait appelé « le prince. »

Le cocher n'était autre que le marin à la pipe d'écume assis sur la margelle de la fontaine. L'homme en costume de fantaisie était, nous l'avons dit, ce clown roulé comme une chenille aux pieds des deux autres. Il ne manquait là, en vérité, que la marchesa marchande d'oranges.

Peter-Paulus ne chercha pas même à donner un sens à cette bizarre réunion. *Il renonçait*, comme disent les enfants jouant aux charades. Tout ce qui lui arrivait cette nuit dépassait tellement à son gré les bornes du possible, qu'il se laissait aller, comme un spectateur qui se berce, aux changements à vue d'une fantasmagorie. Eût-il voulu chercher, le temps lui aurait manqué.

Le beau pêcheur de la fontaine des Trois-Vierges ne dit, en effet, que quelques mots au cocher. Il monta tout de suite après dans l'équipage où était déjà le corps mort. Le saltarello vint à la portière ; le beau pêcheur lui dit :

— Maintenant, va chercher l'autre !

L'autre quoi ?

L'équipage s'ébranla et partit au galop. Cucuzone resta seul sur la place.

Cucuzone ne soupçonnait pas la présence de l'Anglais. L'équipage, emportant ses lanternes, laissait la place dans une complète obscurité. Peter-Paulus entendit le clown qui grommelait :

— Ce scélérat de Privato qui a fermé la boutique !

C'était vrai. Pendant la courte scène que nous venons de rapporter, Privato avait fermé sans bruit les volets du bureau de police. Tout était noir comme de l'encre aux alentours.

Cucuzone était peut-être brave, mais il y a divers genres de bravoure. La commission dont on l'avait chargé n'était évidemment point de son goût. Peter-Paulus l'entendait soupirer comme si le thermomètre eût été à dix degrés au-dessous de zéro.

La frayeur, on le sait, est contagieuse. Notre Anglais, très-brave aussi, avait un commencement de colique.

Cucuzone voulut chanter pour se donner du cœur. Mais sa voix rauque et tremblante mit du froid dans les veines de Peter-Paulus.

N'ayant point trouvé de soulagement dans la musique, Cucuzone prit son parti et se dirigea avec une évidente répugnance vers l'allée étroite et sombre qui conduisait au cabinet privé de Johann Spurzheim. C'était là, en effet, qu'il lui fallait aller chercher *l'autre*. Il grondait en marchant et disait :

— Damnée besogne !... j'ai la chance... il faut justement que ça se trouve par une coquine de nuit où il n'y a point de lune !

Il passa à quelques pieds de Peter-Paulus sans le voir. Dieu sait qu'il ne songeait plus à Peter-Paulus ! Au seuil de l'allée, il hésita un instant. Mais enfin il s'y engagea, après avoir fait un grand signe de croix.

L'allée était longue. Les dents de Cucuzone claquèrent plus d'une fois en chemin, et, ce bruit ajoutant à son effroi, il croyait entendre dans l'ombre ce lugubre craquement que font en se choquant les ossements desséchés La nuit s'emplissait pour lui de fantômes. Dieu,

la Vierge et saint Janvier, qu'il invoquait avec ferveur, semblaient ne point écouter sa prière.

A un moment, il entendit le pas lointain de Peter-Paulus qui passait devant l'ouverture de l'allée. Une sueur froide lui perça la peau.

L'instant d'auparavant, il souhaitait passionnément d'entendre un bruit humain. A présent, le bruit entendu l'épouvantait. Il avait demandé à tous les saintsdu paradis une lueur, pour réjouir ses yeux, noyés par les ténèbres. Quand il aperçut la lumière qui filtrait sous la porte de Johann, il faillit tomber à la renverse. Il arriva cependant plus mort que vif et frappa tout doucement.

— Entrez ! fit la voix cassée de Spurzheim.

Cucuzone se retourna, croyant qu'on avait parlé derrière lui.

Tous les spectres qui peuplent les nuits des grands souterrains, des cloîtres abandonnés, des vieilles églises et des cimetières, tous, tous étaient là, rangés en ligne interminable le long. du corridor. Cucuzone les vit, maigres et blancs, cachant leurs têtes de morts sous des cagoules profondes. Ils étaient immobiles. Mais, quand Cucuzone bougea, il les vit osciller lentement, et tous ensemble, comme les épis mûrs que couche le vent. Il y en avait! il y en avait!

— Jésus Dieu ! Vierge mère ! saint Janvier ! saint Janvier !

Toutes ces têtes voilées de blanc s'inclinèrent. Le vent qui venait au travers des fantômes était humide, était glacé.

— Entrez ! répéta la voie cassée avec impatience.

Cucuzone ne se fût pas retourné pour tout l'or du monde. Il aborda la porte à reculons et chercha le bouton en tâtonnant derrière lui.

Savez-vous ce que faisaient les spectres ? Ils riaient au fond de leurs capuces, montrant, d'un bout à l'autre de l'allée, ces grandes dents éclatantes que ne recouvrent plus les gencives. Oh ! le rire des morts !...

La porte s'ouvrit. Un grand soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de Cucuzone. La voix cassée dit :

— L'ami, que me veux-tu si tard ?

Cucuzone étanchait la sueur froide de son front. La voix cassée reprit avec une expression d'inquiétude :

— Qui es-tu, l'ami ?... N'as-tu rien à me dire ?

— *Le fer est fort et le charbon est noir,* répondit Cucuzone d'un ton dolent.

Puis il ajouta :

— Pas si noir que dans cette infernale allée !

— Approche ! ordonna la voix cassée ; tu as bien tardé à répondre !

Cucuzone vint se mettre auprès de la table. La lampe avait été de nouveau éloignée. On ne voyait qu'ombre dans le confessionnal du directeur. Mais la clarté qui régnait dans le cabinet avait suffi pour rendre à Cucuzone toute son effronterie. Il aurait ri de ses frayeurs sans l'idée de traverser de nouveau ce terrible corridor.

— Ce n'est donc pas encore vous qu'on va emporter, maître ? dit-il. Si j'ai beaucoup tardé, c'est que je n'étais pas pressé. Voulez-vous que je vous apprenne une nouvelle ? J'aimerais mieux être dans mon lit, à cette heure, qu'en votre respectable compagnie.

— Pourquoi m'a-t-on envoyé ce drôle ? grommela Johann.

— Parce qu'on n'avait pas le choix, Excellence... Si vous pouviez faire un tour de promenade, vous ver-

riez qu'il n'y a pas beaucoup de monde dans la rue.

Il frissonna par souvenir et fit deux ou trois cabrioles pour remettre son sang en circulation convenable. Mais cela manquait un peu d'entrain et de gaieté. Il y avait l'idée du corridor à traverser, et, cette fois, avec un cadavre sur les épaules.

— Trève de folies, dit Johann; va ôter le verrou de cette porte.

Il montrait celle par où Pier Falcone était sorti deux heures auparavant, pour se rendre au chevet de Barbe. Cucuzone exécuta cet ordre au moyen d'une série de sauts indiens par le flanc, ce qui acheva de le soulager complétement. Le verrou fut enlevé les mains à terre, avec la pointe du pied.

Johann pensait :

— Si une intelligence comme la mienne avait à son service la force et l'agilité de cet homme!

Cucuzone prit son élan, atteignit le sommet de la guérite d'un bond, la franchit à la vigueur du poignet et vint retomber au-devant du directeur, tremblant d'avoir vu passer ce corps au-dessus de sa tête.

— L'ami, dit-il sèchement, j'ai vu des singes qui grimpaient et sautaient encore mieux que toi.

— Excellence, répondit Cucuzone, vous voulez me rendre jaloux; mais je vous préviens que, cela, sent, son fruit, ici... Où est mon paquet?

— Ici, répondit Johann en montrant le rideau.

— Où faut-il le porter?

— A la plage.

Cucuzone releva le rideau.

— Oh! oh! fit-il; c'est ce pauvre seigneur Felice... Il buvait bien un verre de vin de Grèce... Cela doit être lourd!

— Tu es robuste.

— Quand on me paye... Qu'y a-t-il pour la commission, seigneur?

Johann lui tendit une once d'or, et Cucuzone murmura :

— Il n'y a que les gens bien portants pour être généreux.

Il chargea cependant le corps sur ses épaules.

— Souviens-toi de ceci, lui dit Johann; si tu rencontres en chemin quelque patrouille et qu'on sache d'où vient ton fardeau, tu ne t'éveilleras pas demain matin.

— Excellence, répliqua Cucuzone, je connais les mœurs de notre chère petite communauté... Que Dieu vous garde !

Il prit le chemin de la porte et passa le seuil d'un pas ferme, malgré le poids de sa charge.

Johann put l'entendre qui comptait en marchant :

— Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit...

Puis la porte se referma. Cucuzone était au neuvième pas.

Or, il y a une légende à Naples — la fameuse légende de saint Janvier, — qui dit qu'un homme qui porte un cadavre est perdu, s'il fait cent pas avec son fardeau.

Et le pauvre Cucuzone, tremblant, suant à grosses gouttes, reprit sa route en tâchant de gagner un pas à chaque enjambée. S'il avait eu une pioche, il aurait creusé la fosse de Felice Tavola au beau milieu de l'allée.

Mourir avant le bout de l'an! lui, Cucuzone, qui faisait si bien la tête en bas, le saut chinois et le bras de fer! Malgré tous ses efforts, il avait quatre-vingts pas

de faits lorsqu'il arriva au bout de ce long couloir. Il lui restait un capital de vingt pas. Et nul moyen d'éluder la besogne qu'on lui avait imposée ! La confrérie du silence ne plaisantait pas. Cucuzone était payé pour le savoir.

En débouchant sur la piazza del Mercato, il dressa contre la muraille le corps de Felice Tavola, qui commençait à se roidir, et tamponna des deux mains son front ruisselant de sueur. Il se coucha en rond sur le pavé, dans sa posture favorite et se mit à réfléchir.

Il y avait à peu près une minute qu'il était ainsi lorsqu'il entendit un pas précipité traverser la place. C'était un homme qui courait à toutes jambes, tête nue, et qui gémissait en courant.

Cet homme se lança à pleine course dans le vico Albanese, petite rue tournante qui faisait un circuit autour de la place, comme certains corridors destinés à desservir l'intérieur des maisons. Tous les hôtels et habitations de la partie orientale de la place du marché avaient une sortie sur cette ruelle.

Cucuzone ne prêta d'abord à cet incident qu'une attention médiocre. Il était trop sérieusement embarrassé pour s'arrêter à ces bagatelles. Vingt pas ! Un de plus, il tombait dans le cas de la légende de saint Janvier. Et s'il fuyait laissant là le cadavre, comme il en avait si bonne envie, on n'attendrait pas le bout de l'an pour l'envoyer en terre !

Une seconde fois, ce pas précipité se fit entendre sur la place. L'homme qui courait ainsi semblait très-fatigué. La lune, à son dernier quartier, se levait derrière les maisons du côté de la vieille ville. La nuit était déjà beaucoup moins noire que naguère. A ces lueurs vagues, Cucuzone put voir passer rapidement ce personnage qui

courait avec une sorte de rage. Ses plaintes se faisaient plus distinctes. Il disparut comme la première fois dans le vico Albanese.

Cucuzone ne songea plus à lui. Mais, chose véritablement étrange, au bout d'une autre minute, la même course recommença. Cela devenait fantastique. A Naples, on fait peu de gageures. C'était bien le même homme, mais plus fatigué.

Cucuzone se leva d'un bond et reprit son fardeau. Il avait reconnu Peter-Paulus Brown de Cheapside.

Le reste se devinait facilement. L'époux de Pénélope, un peu étourdi par ses mésaventures et ses frayeurs, avait voulu prendre le chemin de l'hôtel de la Grande-Bretagne. Il s'était engagé au hasard dans ce perfide vico Albanese, qui l'avait fidèlement ramené au point de départ en tournant autour de la place.

On sait comme l'obscurité trompe. Dans les ténèbres, la courbe de la ruelle lui échappait en partie; d'ailleurs, il était comme ivre, ce pauvre *sudjet* anglais.

Quand il eut fait deux ou trois courses, la fringale le prit. La peur, la fatigue, la colère lui montèrent bientôt au cerveau. Il eut confusément l'idée qu'il était victime d'une sorte d'enchantement malfaisant. Naples, cette ville ennemie, pleine de prestiges et d'embûches, se personnifia pour lui. Il vit positivement les maisons s'avancer pour lui barrer le passage. Et il allait s'acharnant à trouver un passage dans cette voie qui le ramenait toujours à la piazza del Mercato.

Il souffrait, il suait, il geignait et il allait ! Ses idées se brouillaient de plus en plus : il devenait fou.

Le plan de Cucuzone fut tracé en un clin d'œil. Il fit une cabriole sur place, et se sentit le cœur plus léger qu'une plume. Il rechargea Felice Tavola sur ses épau-

les, et gagna le centre de la place en quinze pas vigoureusement espacés. Il gardait ainsi une marge de cinq pas pour ses besoins imprévus.

La ligne qu'il occupait barrait le passage au fanatique coureur. Celui-ci parut bientôt à l'autre bout de la place. Sa course était désormais convulsive et dégingandée.

Il haletait positivement. Il ne voyait rien, tout débraillé qu'il était, et, ses cheveux jaunes en désordre, il allait se précipiter tête baissée sur Cucuzone, lorsque celui-ci cria d'une voix tonnante :

— Arrêtez !

Peter-Paulus ne demandait pas mieux ; mais le choc qu'il éprouva au son de cette voix, qui sonnait à son oreille comme un éclat de foudre, loin de réprimer son élan, lui fit perdre l'équilibre. Il vint donner de la poitrine contre le pauvre Tavola, que Cucuzone lui opposait en guise de bouclier,

— Vous l'avez tué ! dit celui-ci, qui laissa tomber le corps.

— Je démandé bienne pâdonne..., murmura Peter-Paulus.

— Vous l'avez tué ! répéta le clown; m'entendez-vous ?

Peter-Paulus poussa un grand gémissement.

— C'été le combel de l'infôrtioune ! sanglota-t-il ; j'été iune meurtriair... fômellement !

Il resta les bras pendants, immobile, comme un dieu Terme. Cucuzone, profitant lâchement de son avantage, releva le cadavre et le chargea sur les épaules de Peter-Paulus en disant :

— Que Dieu vous pardonne ! Il ne vous reste qu'à le jeter à l'eau !...

Puis il s'enfuit à toutes jambes, heureux et fier, car il avait économisé cinq pas.

Peter-Paulus resta tout seul, ivre, fou, éperdu, atterré, n'ayant plus ni jambes, ni bras, ni tête, au milieu de cette place déserte avec un corps mort sur le dos.

. . . . . .

Johann Spurzheim était resté seul dans son cabinet. Il écouta un instant le pas chancelant de Cucuzone qui s'éloignait descendant l'allée noire.

Au moment où, du côté de la rue, tout rentrait dans le silence, on frappa à la porte intérieure.

— Entrez ! cria Johann.

Et, quand le médecin eut franchi le seuil :

— Entrez ! entrez ! entrez !... nous avons travaillé pour vous, mon brave ! et bien travaillé, je peux le dire sans vanterie ! Zora n'a manqué de rien ?

Zora, c'était le petit king's-charles qui partageait la couche du seigneur Johann Spurzheim.

— Zora n'a manqué de rien, répondit Pier Falcone.

Il était pâle et très-défait. Johann le remarqua.

— Qu'avez-vous donc, ami ? demanda-t-il.

— C'est une terrible nuit ! murmura le docteur.

— Une belle nuit, fit Johann en se frottant les mains. Une belle nuit !... Prenez le rideau que voilà et voyez à l'accrocher au-dessus de la porte... j'aime que tout soit en ordre... Ah ! Falcone, mon compagnon, il a bien servi ce soir, le rideau !

Il eut un rire affaissé.

— Quand vous aurez rattaché le rideau, reprit-il, vous pousserez le verrou... Nous allons remonter... nous allons nous coucher et dormir comme un beau petit saint.

Pendant que le docteur obéissait d'un air morne :

— Pas vous, ami, pas vous! Votre besogne de cette nuit n'est pas encore finie... Tudieu! vous êtes né coiffé... je vous invite au bal, vous allez danser tout à l'heure au palais Doria-Doria, mon camarade.

— Je suis las, dit Pier Falcone en manière de refus.

Le directeur de la police royale éclata de rire.

— Les voilà bien! s'écria-t-il; moi seul, je suis infatigable! Si vous aviez accompli seulement la moitié de ma tâche, vous seriez mort, mon pauvre compagnon!

Pier Falcone revenait après avoir accroché le rideau et mis le verrou.

— Voilà deux heures, murmura-t-il, que j'entends le râle d'une mourante!...

La physionomie de Johann changea tout à coup. Il prit un air dolent et murmura entre ses dents :

— Pauvre Barbe! je la regretterai!...

Il y eut un silence. Pier Falcone était debout au-devant du bureau, les bras croisés sur sa poitrine.

— A-t-elle beaucoup souffert? demanda Johann les yeux baissés et en parlant très-bas.

— Elle souffre encore, répondit Pier Falcone.

Un tic nerveux agita la face de Spurzheim.

— Et on l'entend crier de ma chambre à coucher; dit-il encore.

— Distinctement, seigneur.

Johann réfléchit durant une seconde, puis il dit :

— Personne ne couche dans cette partie de la maison. Il n'y a pas de danger.

Pier Falcone eut froid dans les veines.

— Laissons cela, reprit Johann; il le fallait... Nécessité n'a point de loi... Je la regretterai.

Puis, changeant de ton tout à coup :

— Passe cet anneau à ton doigt medius, dit-il; sa possession te fait chevalier maître, et tu as dans Naples, à l'heure qu'il est, une armée de vingt mille soldats... Demain, tu seras le médecin du roi si tu veux... Le secret des maîtres du silence est triple... Le maître du silence sait où est le trésor ; il possède la clef des caractères ; il connaît le nom de ses pairs... Approche !

Falcone s'avança.

Johann poursuivit en baissant la voix :

— Le trésor est dans l'Abbruzze Citérieure, au pied du mont Laurea, dans les souterrains du château de Pourpre bâti par les Borgia de Rome, et qui faisait partie du domaine de Monteleone. La clef des caractères est sur ce papier; prends-le : tu seras aussi savant que moi... Tes pairs sont au nombre de six, dont un grand maître qui a ta vie et la nôtre dans ses mains : celui-là est le Porporato... il a encore d'autres noms. Restent cinq maîtres. Moi d'abord : remercie ton patron de m'avoir pour ami. Après moi, vient mon lieutenant, Andrea Visconti-Armellino, intendant supérieur de la police royale. Son vrai nom est Policeni Corner. Le troisième en importance est le colonel San-Severo; un hercule, un géant : nous en verrons la fin. Son vrai nom est Luca Tristany; son sobriquet de bandit : *il Capitano*. Le quatrième est le vieux Massimo Dolci, le banquier de la cour. Il nous gêne peu. De son vrai nom, il se nomme Amato Lorenzo. Le cinquième, le cavalier Ercole Pisani, est dévoué au Porporato. C'était l'ami du baron d'Altamonte, dont tu as l'anneau. Nous l'abattrons dès qu'il embarrassera notre voie. Il se nomme Marino Marchese. Armellino veut ma place :

cela lui portera malheur; San-Severo est trop fort : cela me blesse la vue. Les trois autres ont deviné quel est mon but; ils sont de trop. Ami Falcone, si tu le veux, nous resterons seuls : riches tous deux et puissants comme des rois !

— Que faut-il faire pour cela? demanda le docteur.

Johann le regarda en face. Il eut ce rire sarcastique dont l'effet était si bizarre sur cette figure ravagée.

— Il faut d'abord, repartit Johann, me prendre dans tes bras et me porter bien doucement dans mon lit; j'ai sommeil.

— Seigneur, dit Falcone, si vous rentrez dans votre chambre, vous entendrez les gémissements...

—Pas longtemps, interrompit Spurzheim avec calme; les pastilles sont bien faites.

Il lui tendit les deux mains comme font les enfants trop las qui réclament le secours de leur bonne. Pier Falcone le souleva. Il remonta l'escalier avec la même facilité qu'il avait mise à le descendre. Johann espéra jusqu'à la dernière marche que la respiration de son porteur deviendrait essoufflée. Il n'en fut rien.

Johann dit :

— Ces longues haleines ne sont pas les meilleures...

En entrant dans sa chambre à coucher, il prêta l'oreille. Ce fut comme un lointain gémissement, mais si faible!...

— Tout à l'heure, dit Falcone, c'était beaucoup plus fort.

Johann poussa un gros soupir et se fourra dans ses draps, où le king's-charles l'accueillit fraternellement.

— Ouvre le tiroir de ma commode, ordonna-t-il à Falcone; il y a un papier à droite... Prends-le.

Le docteur allait le lui apporter, lorsque Johann l'arrêta en disant :

— C'est pour toi... Regarde.

Pier Falcone déplia le papier, qui était une lettre d'invitation chargée de délicieuses vignettes à la main, comme c'est encore la coutume en Italie.

Lorédan Doria et la comtesse Angélie, sa sœur, priaient M... (le nom était en blanc) de leur faire l'honneur d'assister à la fête de ce soir.

— Tu écriras ton nom, dit Johann.

— Et que ferai-je au palais Doria?

— Tu observeras.

— La nuit est bien avancée.

— Celui pour qui je t'envoie n'arrivera qu'après toi.

Comme le docteur allait répondre, Johann lui fit signe d'écouter. On entendit une toux profonde suivie d'un faible cri. Puis le silence régna dans la maison.

— Pauvre Barbe! dit Spurzheim ; ceci doit être son dernier soupir...

— Seigneur... balbutia le médecin.

— Bien, bien, ami... les opinions sont libres... si je croyais en Dieu, je ferais dire des messes pour la pauvre Barbe. Baissez la lampe et allez-vous-en, Falcone: j'ai sommeil.

Le docteur tourna le bouton. La lampe ne s'éteignit point, mais ne jeta plus qu'une clarté faible. Johann la voulut auprès de lui.

Avant de se retourner, il appela Falcone.

— Ami, dit-il, vous ne m'aviez pas dit que vous connaissiez le prince Fulvio Coriolani ?

— Au contraire, seigneur, je ne l'ai jamais rencontré.

— Non ?... C'est surprenant cela : tout le monde le

connaît... Écoutez-moi bien, Falcone... quand on annoncera cette nuit au palais Doria-Doria le prince Fulvio Coriolani, regardez attentivement ce jeune et brillant seigneur... Quand vous l'aurez regardé, Falcone, vous ne demanderez plus pourquoi je vous ai envoyé à cette fête... Allez.

. . . . . .

C'était une demi-heure après. Johann dormait. Le king's-charles sortit tout à coup des couvertures et se dressa sur ses courtes jambes. Un bruit vint de la porte. Le king's-charles se mit à japper d'un ton courroucé.

Johann entendait, car il avait le sommeil fort léger, mais il était toujours plusieurs minutes avant de vaincre l'engourdissement qui paralysait ses membres au réveil. Beaucoup de gens affligés de maladies nerveuses ont quotidiennement ce symptôme cataleptique.

Johann entendait, et faisait, pour secouer son engourdissement, des efforts impuissants.

Il avait le visage tourné vers sa ruelle. On venait d'ouvrir la porte. La terreur couvrit tout le corps de Johann d'une sueur glacée. Le petit chien se mit à hurler et s'élança à bas du lit. Ce fut comme le bruit d'une lutte, terminée par deux râles. Le silence revint. Deux ou trois minutes d'angoisse terrible suivirent. Johann recouvra l'usage de ses mouvements. Il se retourna. Tout était immobile dans la chambre.

Mais, aux lueurs faibles qui s'échappaient de la lampe baissée, Johann crut voir la porte ouverte et une masse sombre au-devant du seuil. Il tourna le bouton de la lampe. La chambre s'emplit de clarté.

La porte était ouverte en effet; et le corps de Barbe

Spurzheim, sa femme, gisait là-bas auprès du king's-charles étranglé.

Johann frissonna de tous ses membres.

Il se leva comme il put. Il se traîna poussant la lampe devant lui sur le parquet. Il arriva. La main gauche de Barbe tenait encore serrée la gorge du petit chien qui l'avait mordue avec rage. Devant sa bouche crispée qui embrassait le sol, il y avait du sang, le sang de la quinte suprême qui l'avait étouffée. Avec ce sang, sa main droite avait tracé quelques mots sur le parquet. Johann lut :

« Dans huit jours, à pareille heure, je t'attends en enfer, assassin ! »

Johann regarda la pendule, qui marquait minuit et demi.

— Elle connaissait l'avenir ! dit-il en se laissant choir épuisé auprès du cadavre.

Mais bientôt il se redressa.

— Pauvre Barbe ! murmura-t-il, elle a voulu se venger... C'est pour m'effrayer... je vivrai cent ans !

. . . . . .

L'équipage où nous avons laissé le chevalier d'Athol, Beldemonio, traversa au galop les rues, puis entra dans la cour d'un élégant et magnifique palais, situé dans la haute ville, vers le milieu de la strada nuova di Capodimonti. Beldemonio sauta lestement hors de l'équipage. Aussitôt qu'il eut monté le perron de marbre, tout fut mouvement et bruit dans la cour. Les écuries s'ouvrirent ; et un splendide carrosse de cour sortit de la remise. Ruggieri, dirigeant une armée de valets, y fit atteler quatre chevaux français de toute beauté.

Vers l'heure où Barbe et le king's-charles, tout ce

que Johann Spurzheim aimait dans ce bas monde, mouraient ensemble, on vit paraître des torches au haut du perron de marbre. Le chevalier d'Athol, en costume de cour, portant le cordon de l'Annonciade et celui d'Isabelle la Catholique, se montra donnant la main à une jeune femme voilée. Tous deux montèrent dans le carrosse, et le chevalier d'Athol dit à Ruggieri, qui prit place sur le siége, en grande livrée :

— Au palais Doria-Doria !

TROISIÈME PARTIE

LE PRINCE CORIOLANI

I

LE COLONEL SAN-SEVERO

Il y avait du monde partout, cette nuit : dans les salons et dans les galeries, sur les terrasses embaumées de fleurs, dans les parterres, sous les bosquets, le long des rampes illuminées qui montaient à ce chapeau chinois, léger et hardi, nommé le belvéder ; au fond des grottes où régnait un suave demi-jour. La cour était là, brillants seigneur et belles dames.

Quand Doria donnait fête, on venait de loin. Vous eussiez entendu parler sous les orangers tous les dialectes de l'Italie : la grave langue de Rome, le pur florentin, le piémontais déjà tudesque, et le vénitien, qui a pris des mots à tous les idiomes de la terre.

Il n'y a guère de grande famille dans la péninsule italique qui ne se vante d'être alliée à Doria. Rien qu'avec ses nobles parents, Doria pouvait emplir ses galeries, ses salons et ses jardins.

C'était février, c'était le plein carnaval. Pendant le carnaval, à Naples, le masque est de mise partout. On ne donne pas de bals masqués : on donne des bals. Chacun s'y costume selon sa fantaisie, pourvu que le costume soit beau.

Elles passaient donc, ces reines, fatiguées déjà de

plaisirs, car la nuit s'avançait. Elles allaient, par groupes gracieux et rieurs, de la salle de spectacle où la compagnie du théâtre Saint-Charles avait chanté toute la soirée, aux salles de danse couvertes et en plein air, d'où sans cesse partait l'appel des orchestres. D'autres descendaient, au bras de leurs cavaliers, les sentiers mystérieux conduisant aux grottes et aux cabinets de verdure.

Parmi celles-ci, nous eussions reconnu Pénélope Brown, l'épouse imprudente de Peter-Paulus. Elle était toujours accompagnée de son colossal sigisbé, le colonel San-Severo, de la garde romaine.

Cet officier supérieur, haut de six pieds, ne l'avait point quittée et lui faisait une cour assidue. Mais gardons-nous de laisser croire un seul instant au lecteur que la fille de Marjoram et Watergruel eût le moindre tort à se reprocher.

Pénélope avait appris le départ de son mari par Jack. Ses soupçons étaient d'avance éveillés par la conduite inconsidérée de Peter-Paulus à bord du *Pausilippe*. Pénélope connut tout d'un coup l'étendue de son malheur.

— Je suis trahie, dit-elle à Mélicerte, sa confidente fidèle.

— Tous les hommes sont les mêmes, repartit Mel en haussant les épaules.

— Croyez-vous véritablement que je sois trahie? demanda Pénélope, qui avait espéré une contradiction.

— On demande milord Brown, dit en ce moment un domestique de l'hôtel montrant sa tête à la porte.

— Est-ce une femme? s'écria Pénélope jalouse.

— Non, milady... c'est un homme qui vient pour l'affaire que vous savez.

— Dissimulez!... lui glissa Mel à l'oreille.

— Faites entrer, dit Pénélope.

Un homme de six pieds de haut, portant le riche costume de la garde romaine fut introduit. Pénélope prit cet air effarouché de l'Anglaise qui connaît ses *caouvenences*. Pendant que l'étranger saluait, elle lui dit :

— Vos été le premeur homme qui entré dans le chamber de moâ... Je disé à vos lé raisonne... je vôlé me vendger de milord !

Le colonel ne comprenait pas un mot de français. Il salua milady, et, prenant sa main pour la baiser, il lui fit une double croix sous la paume. Pénélope, chatouillée, se réfugia jusqu'auprès de son lit en criant comme une aigle :

— *Shocking! very schocking indeed!*

— Ce sont les habitudes du pays, lui dit Mel. Un beau brin d'homme !

— Ah! dit le colonel en italien, est-ce qu'il y a quiproquo? Je croyais que vous connaissiez l'affaire... mais, du moment que je vous gêne...

Il fit mine de se retirer. Un signe de Mel le retint.

— Je veux bien rester, moi, grommela le colonel de la garde romaine; mais du diable si je sais comment leur faire comprendre la chose.

Pénélope et Mel le regardaient. Il chercha des yeux autour de la chambre et vit un écrin sur la table de nuit. Il le montra du doigt.

— Diamants?... dit-il.

— Jé compréné bienne, répliqua Pénélope.

— L'avez-vous? demanda le colonel.

— *Yes, yes*, fit milady, pôr aller lé soar au bal.

— Justement! s'écria le beau brin d'homme; au bal!

— Et mylord y est? interrogea Pénélope.

— Le *pendjaub !...* fit le colonel San-Severo ; diamants... bal... ce soir !

— Jé compréné bienne.. Je vôlé siurprendre M. Brown et venger moâ... *positively !*

— M. Brown ! s'écria San-Severo ; c'est cela ! nous nous entendrons !

Ils ne savaient absolument pas ce qu'ils avaient dit l'un l'autre ; mais chacun d'eux avait son idée fixe.

San-Severo, qui était, comme le lecteur le sait déjà, le terrible capitaine Luca Tristany, ayant appris qu'un Anglais nommé Brown était arrivé par le *Pausilippe*, venait s'aboucher pour la fameuse affaire du *pendjaub*. Pénélope comprenait vaguement qu'un beau militaire voulait la conduire à un bal où Peter-Paulus était déjà, en fraude de ses droits conjugaux.

— Milord, dit-elle, jé vôlé caounfier moâ à voter honour, pôr siurprender M. Brown et vendger moâ.

— C'est cela ! s'écria Luca Tristany, M. Brown... juste !

Elle lui tendit la main. Il la prit sans façon par la taille, et fit un tour de bal en répétant le mot *bal*. Je crois que ses moustaches effleurèrent même le front chaste et immaculé de Pénélope.

— Ce sont, dit Mel en ouvrant les malles, les habitudes du pays.

Le beau colonel, voyant qu'on retirait des malles cette prestigieuse toilette que nous avons déjà décrite, et dont les diverses pièces avaient été achetées par Peter-Paulus lui-même dans les plus élégants magasins de Fleet street, approuva chaudement et dit :

— Parfait !... Vous le montrerez au prince royal et à Sa Majesté elle-même.

Il parlait du diamant.

Mel prit le colonel par la main et le conduisit dans la chambre de Peter-Paulus où il n'y avait plus personne. Le colonel l'embrassa sur les deux joues. Quand elle fut partie, il fourra dans sa poche divers petits objets qui se trouvaient sur les meubles. Ce n'était pas pourtant un homme minutieux ; mais il y a de vieilles habitudes.

La toilette de Pénélope fut faite vivement et gaiement. Le mariage de ces vives couleurs rose, bleu, orange, amarante, eut lieu selon les règles les plus sévères du goût de Cheapside. Quand on alla chercher le colonel et qu'il vit cette longue femme vêtue en arc-en-ciel, il offrit vivement son bras. Un équipage stationnait à la porte. Pendant la route, le colonel tâta un peu les poches de sa compagne, pour voir s'il sentirait l'écrin du *pendjaub*.

— L'honour de moâ été enter vos mains ! lui dit Pénélope ; j'été iune faibel gentlewoman ! Je vôlé bien sévôrer le vendgeance... mais jé vôlé gâder *préciously* le vertiou !

San-Severo, le brave géant, n'en voulait qu'au *pendjaub*.

Pénélope eut deux occupations principales à la fête du palais Doria : chercher Peter-Paulus, son infidèle conjoint, et se venger de lui. A vrai dire, elle ne réussit ni à l'un ni à l'autre. Nous savons si le pauvre sujet anglais était sur un lit de roses ! Quant au colonel, qui naturellement était chargé d'aider Pénélope dans sa vengeance, il s'acquitta fort mal de son emploi. Il était là pour le diamant. Le baragouin de Pénélope commençait à l'exaspérer. Il l'avait traînée de salon en salon, disant à tout le monde qu'elle était la femme du plus

riche joaillier de Londres, mais tous ses efforts pour obtenir le moindre renseignement sur le fameux *pend-jaub* étaient restés absolument infructueux.

Ceux qui passaient près de lui le félicitaient sur sa conquête. Pénélope, au bout d'une heure, pesait cent livres à son bras.

Vers minuit, elle put voir un certain mouvement insolite dans les salons et dans les jardins. Son colonel fut accosté successivement par plusieurs personnes qui lui glissèrent quelques mots à l'oreille. A dater de ce moment, le colonel devint encore, s'il est possible, plus taciturne et plus froid avec sa belle compagne. Il aborda brusquement un cavalier dont Pénélope admira les cheveux châtains avec mélancolie, et lui fit tout bas une question.

Le cavalier dit en anglais à Pénélope :

— Le seigneur colonel désire savoir si vous avez le diamant sur vous.

— Oh ! s'écria en français la fille de Marjoram, il été bienne doux dé entender, si loin de le Angueltérre la languadge de le pays natal !

— Qu'a-t-elle répondu ? demanda San-Severo.

— Rien, fit le cavalier inconnu.

Le colonel fronça ses gros sourcils et prononça durement :

— Dites-lui de répondre, sang du Christ !... nous n'avons plus de temps à perdre !

— Le seigneur colonel prie milady de répondre, dit le cavalier ; est-ce milady qui a le diamant ?

— Quel diamant ? fit Pénélope.

Le cavalier ayant traduit ceci au colonel San-Severo, celui-ci lâcha le bras de milady, la fit asseoir sous une tonnelle, se leva et dit :

— Je vais revenir.

Après quoi, il disparut avec son compagnon.

A peine avait-il tourné l'angle de la charmille, laissant Pénélope aussi désolée et embarrassée qu'Ariane, qu'elle vit revenir à elle le cavalier inconnu. Celui-ci s'assit auprès d'elle.

— Ne me répondez pas, lui dit-il en anglais, et prêtez bien attention à mes paroles ; si c'est votre mari qui a le diamant, qu'il se garde de le montrer... Repartez pour Marseille cette nuit même, si cela vous est possible... Il y va de la vie !

Le cavalier se leva et s'esquiva. Pénélope était pétrifiée. Une voix se fit entendre derrière elle dans l'intérieur du massif.

— Parlons italien le moins possible, disait cette voix en français, on nous surveille... Le prince royal et le roi sont ensorcelés.

Pénélope était fille d'Ève, malgré son apparence un peu masculine. Sa curiosité l'emporta sur sa crainte. Elle écarta doucement quelques branches de jasmin qui fermaient le fond du berceau, et glissa un regard à l'intérieur du massif. Il y avait là six dominos noirs, six masques à barbe. Impossible de voir leurs visages ! A leur voix, seulement, Pénélope devina que c'étaient des jeunes gens.

— S'il ne vient pas..., disait l'un d'eux exprimant un doute et une crainte.

— Il viendra ! l'interrompit-on.

— Alors, s'écria l'un de ceux qui n'avait pas encore parlé, il est à nous.

— Si tu as du courage, marquis ! lui fut-il répondu.

Le marquis étendit la main.

— Je jure, s'écria-t-il avec toute l'énergie de la

haine italienne, que, si cela dépend de moi, cet homme ne sortira d'ici que déshonoré ou mort!

— Quand même il faudrait donner ton honneur ou ta vie? dit-on encore.

Celui qu'on avait appelé marquis se dressa de son haut d'abord, puis il baissa la tête en prononçant d'une voix sourde :

— Quand même!

II

A TRAVERS LA FÊTE

Pénelope était plus morte que vive. Elle tremblait de tous ses membres; mais ses terreurs la consolaient un peu de son abandon. Comment ne pas espérer quelque petit roman pour soi-même, au milieu de toutes ces choses romanesques?

Pénélope ne demandait que cela, un petit roman : un pirate pour la poignarder en poussant des cris d'Othello, un Albanais même, un simple Albanais pour l'enlever dans une tartane. Mais le temps s'écoulait, hélas! Autour de Pénélope, l'allure du bal devenait de plus en plus mystérieuse et dramatique, et aucun de ces mystères n'était pour elle! On eût dit que tous ces drames se donnaient le mot pour la laisser en dehors.

Les dominos du massif s'éloignèrent, portant ailleurs leur sombre conjuration. Des groupes affairés se montrèrent. On parlait italien. Pénélope endurait le supplice de Tantale. Pour tromper sa fièvre, elle atteignit son carnet et inscrivit quelques remarques judicieuses, fruit de ses récentes observations :

« *Naples* (suite) : grande taille des colonels. — Ils

viennent chercher les dames étrangères dans les hôtels pour les conduire au bal. — Un peu fous, parlant sans cesse de diamants. — Toilettes des femmes, choquantes. — Femmes laides. — Pas assez de rhum dans les sorbets. »

La danse faisait trève dans les salons : les couples, fatigués de plaisir, s'éparpillaient le long des allées d'orangers et de myrtes, parmi lesquels d'énormes camellias en pleine terre étalaient le splendide bouquet de leurs fleurs sans parfums. C'était l'hiver, mais l'hiver de Naples, plus beau que le printemps de nos durs climats.

Pénélope avait dans le cristallin je ne sais quelle maladie anglaise qui l'empêchait de voir les femmes jolies ; et pourtant elle resta tout à coup bouche béante à contempler une jeune fille qui passait.

Elle n'avait, celle-là, ni domino ni masque. Sa robe de mousseline blanche, simple et dessinant les adorables contours d'une taille de dix-huit ans, ne portait d'autre ornement qu'une guirlande légère et sobre de liserons bleus. Elle avait aussi dans les cheveux quelques-unes de ces douces fleurs des nuits. Et c'était toute sa parure. Elle était si belle ainsi, cette jeune fille, que Pénélope laissa échapper ses tablettes.

La main de la jeune fille s'appuyait sur le bras d'un cavalier de grande mine, qui était beau comme elle était belle. Il y avait un air de famille entre eux.

Tandis que Pénélope les contemplait, jalouse de cette perle de beauté, et lui enviant son superbe cavalier, tant pour la couleur de ses cheveux que pour le calme et profond regard de ses grands yeux noirs, le couple tourna le berceau et s'enfonça dans ce même massif où naguère les dominos causaient tout bas.

— Angélie, dit le cavalier, qui porta doucement la

main de la jeune fille à ses lèvres, je suis ton frère, mais je suis aussi ton père et ton protecteur... Je suis le chef de la famille Doria-Doria... Laisse-moi te parler comme te parlerait notre noble père, si Dieu ne lui avait pas donné place au paradis.

— Loredano, mon bon frère bien-aimé, répondit Angélie, je t'écoute comme si tu étais Giacomo Doria, mon vénéré père.

Ils s'assirent sur un banc de gazon. Lorédan se recueillit avant de reprendre la parole.

— Ma sœur, dit-il en serrant la belle petite main d'Angélie dans les siennes, tu es la plus belle, tu es la plus riche, tu es la plus noble parmi les jeunes filles de la cour... Tu es aussi la meilleure et la mieux digne d'être adorée... J'ai longtemps cherché autour de moi l'homme qui pourrait être ton égal. Je ne l'ai pas trouvé. Il n'est pas...

— Ceci est de l'orgueil, frère chéri, interrompit Angélie rougissant et souriant à la fois.

— Ceci est la vérité, ma sœur... et il y a une chose singulière... Te souvient-il de ces belles comédies espagnoles que nous lisions ensemble? Les journées héroïques de Lope et de Michel Cervantes?... Notre grand'mère était une Medina-Celi, ma sœur... et il y a du sang de Castille dans nos veines.

— Pourquoi me dis-tu cela, frère? murmura Angélie.

— Parce que... Mais tu étais émue et passionnée comme moi au contact de cette fière poésie... T'en souviens-tu?

— Je m'en souviens.

— L'âme de tout cela, c'est l'honneur... l'honneur ombrageux et armé... l'honneur qui se garde par le poignard et par l'épée.

Angélie était pâle.

— Mais pourquoi me parles-tu de cela, frère? répéta-t-elle en baissant involontairement la voix.

Lorédan poursuivit, comme s'il eût rêvé tout haut :

— Cette épée qui veille sur le miroir de famille, afin qu'aucun souffle étranger ne le ternisse, as-tu remarqué cela, Angélie, dans les comédies de Vega et de Cervantes, cette épée est toujours dans la main du frère ?

La belle jeune fille ne répondit point. Ses yeux se baissèrent, et son doux sourire s'envola.

— Angélie, reprit Lorédan, dont la voix se fit plus lente et plus grave, ne m'interroge pas, car je ne saurais point encore m'expliquer... mais crois-moi, mon cœur me le dit, il y a une menace suspendue au-dessus de la maison Doria !... Et je n'ai jamais mesuré si bien qu'aujourd'hui la responsabilité que mon titre de chef de famille fait peser sur moi...

Dans les jardins, des voix se firent entendre.

— La comtesse ! disaient-elles ; Son Altesse royale cherche la comtesse Doria !

Angélie fit un mouvement pour répondre à cet appel. Lorédan la retint.

— Tu l'aimes donc bien !... murmura-t-il si bas, que sa sœur eut peine à l'entendre.

Une nuance d'incarnat vint aux joues d'Angélie, tandis qu'elle répondait :

— Je l'aime autant qu'on peut aimer.

Lorédan abandonna sa main, et ses sourcils se froncèrent.

En ce moment, il eût été curieux d'observer ces deux visages si parfaits dans leur diverse beauté. Le courroux de Lorédan était triste et comme paternel.

Les yeux d'Angélie venaient de se relever, exprimant une fierté inattendue et toute prête à la révolte.

C'était une douce jeune fille ; chacun disait que son nom peignait son âme. Jusqu'alors, elle n'avait jamais résisté à l'autorité de son frère. Ceux qui la connaissaient comparaient l'égalité suave et gaie de son caractère à l'azur sans nuage d'un ciel de mai.

— Je l'aime tant, continua Angélie, dont la douce voix ne tremblait pas, que, si vous aviez quelque chose à me dire contre lui, mon frère, je refuserais de l'entendre !

— Est-ce toi qui parles ainsi, ma sœur ? balbutia le Doria.

— C'est moi, mon frère... C'est la princesse Coriolani !

Lorédan baissa vivement ses paupières pour cacher la flamme sombre qu'il sentait s'allumer dans ses prunelles.

— Vous n'êtes pas encore princesse Coriolani, Angélie ! prononça-t-il en contenant sa voix.

— Celui qui m'empêcherait de l'être, prononça distinctement la jeune fille, se déclarerait mon plus mortel ennemi !

Doria tressaillit et la regarda.

— Vous a-t-il donc jeté un sort comme aux autres ? dit-il d'un ton où la colère mettait quelque chose de provoquant.

— Mon frère, répondit Angélie essayant de reprendre sa main qu'il retirait, ne prononcez pas des paroles que vous regretteriez bien vite... Vous êtes bon, vous êtes noble, vous m'aimez... ce qui est en moi, vous ne le comprenez pas, et je n'ai pas le pouvoir de vous le faire comprendre... Je n'ai pas besoin qu'on me plaigne... je ne veux pas qu'on m'outrage !

Dans les sentiers voisins, on riait et l'on causait. De tous côtés venait le joyeux bruit de la fête. Vis-à-vis du banc de gazon qui restait caché derrière les lauriers et les camellias arbres, deux allées se croisaient, formant un rond-point au centre duquel était la Vénus de Médicis.

Un domino, dont la marche pesante annonçait un grand âge, s'arrêta au pied de la statue. Il resta un instant seul dans le rond-point. Angélie et Lorédan purent le voir déchirer une page de ses tablettes, sur lesquelles il avait tracé quelques mots à la hâte.

Il frappa dans ses mains trois fois, puis deux fois, puis une fois. Un homme masqué parut au détour de l'allée, et reçut de ses mains le papier.

— Je ne connais pas celui-là ! murmura le Doria.

— Ce vieillard !... commença Angelia.

— Ce vieillard est Massimo Dolci, le banquier de la cour ; mais l'autre...

En ce moment, celui qu'on venait d'appeler Massimo Dolci, dit à son compagnon masqué :

— Il faut qu'ils sachent cela... et tout de suite... Allez, je les attends ici ?

Presque aussitôt après, Massimo Dolci fut entouré de trois autres personnages, parmi lesquels était le colonel San-Severo. Lorédan nomma les deux autres : Andrea Visconti-Armellino, intendant de la police royale, et le cavalier Ercole Pisani.

— Il ne manque là que Johann Spurzheim, le directeur de la police royale, dit-il ; nous verrions réunis tous les amis du prince Fulvio !

Ceci était une provocation. La comtesse Doria n'y répondit point.

Massimo Dolci et ses trois compagnons s'entretinrent

un instant à voix basse. Ce qu'ils disaient, on ne pouvait l'entendre.

— Tout a été prévu, fit cependant Visconti-Armellino, en réponse à une question du vieux banquier ; c'est Johann Spurzheim lui-même qui interrogera Felice.

Lorédan sourit avec amertume en entendant prononcer le nom du directeur de la police royale.

Massimo Dolci s'éloigna en s'appuyant au bras du cavalier Ercole Pisani.

C'était une belle tête de financier, ce vieux Dolci. Son front large et ferme se couronnait de grands cheveux blancs. Il avait dans Naples, et surtout à la cour, cette haute renommée commerciale qui est presque de la gloire. Sa fortune immense s'était faite, selon la croyance commune, en Angleterre. Sur ses vieux jours, par un louable sentiment patriotique, il en avait voulu faire profiter son pays natal. Depuis trois mois, chaque fois qu'il y avait une crise, on parlait volontiers de lui pour diriger les finances de l'État. La question de savoir s'il en était digne se trouvait résolue d'avance par son crédit sans bornes et son habileté. Mais on craignait qu'il ne daignât point accepter.

Ercole Pisani, son compagnon, homme de grandes relations et de belle compagnie, était un Vénitien. Il y a longtemps, hélas ! que les Vénitiens n'ont plus besoin d'excuse pour abandonner leur patrie. Ercole Pisani occupait une position considérable à la cour, soutenu qu'il était par le prince Fulvio, par Massimo Dolci et par Johann Spurzheim. On avait parlé de lui récemment pour être secrétaire d'État aux relations extérieures.

Armellino-Visconti, l'intendant, jeune encore, plus

élégant s'il est possible, et plus insinuant surtout que le cavalier Pisani, occupait une position d'autant plus importante, que son supérieur immédiat, le seigneur Spurzheim, chancelait entre la vie et la mort.

Quant au colonel San-Severo, son chemin, à la cour, ne se faisait pas tout seul. L'intelligence ne brillait pas par excès dans cette tête d'Alcide. Ses amis ne le méprisaient point, parce qu'il pouvait beaucoup dans un coup de main ; mais il n'était pas bon pour l'intrigue politique où l'association se trouvait inopinément mêlée, par le souverain vouloir du grand maître.

Lorédan Doria garda un instant ce sourire amer et triste qui était autour de ses lèvres.

— Il faut que le prince royal et Sa Majesté elle-même soient ensorcelés! murmura-t-il encore; voilà quatre aventuriers qui sont, à l'heure où nous sommes, les premiers de Naples!

— Je ne les connais pas et je ne les défends pas, répliqua Angélie; je connais Fulvio et le défends.

— Vous le connaissez!... répéta Lorédan.

Mais il retint la parole irritée qui était sur ses lèvres, et reprit d'un ton mélancolique et plus tendre :

— Pauvre enfant chérie! tu étais notre joie et notre orgueil. Je n'ai point de rancune contre toi. Cet homme t'a dominée comme tant d'autres... Et moi-même, n'ai-je pas été son ami?

— Pourquoi ne l'êtes-vous plus, mon frère? demanda Angélie.

— Parce que tu l'aimes, répondit le Doria sans hésiter.

Puis il poursuivit, expliquant sa pensée d'un ton affectueux et noble :

— Nous étions seuls tous deux sur cette terre, ma

sœur... Nous avions la richesse, nous avions la puissance ; mais Dieu qui ne donne jamais tout à la fois, avait fait le vide autour de nous... Notre père était mort, notre sainte mère l'avait précédé dans la tombe... Sais-tu combien de fois, jeune homme que j'étais déjà, je me suis assis pensif et découragé auprès de ton berceau d'enfant?... Sais-tu combien de fois j'ai contemplé, les larmes aux yeux, ton souriant sommeil?... Je te le dis, Angélie, je t'ai aimée au-dessus de tout ici-bas ; au-dessus même de la jeune fille tendre, belle et si malheureuse que je nommai un jour ma fiancée...

Une larme furtive vint aux yeux d'Angélie. Elle attira jusqu'à ses lèvres la main de son frère et la baisa silencieusement. Lorédan se pencha au-dessus de son front, qu'il effleura.

— Non, s'écria-t-il, sur mon honneur de gentilhomme et sur ma foi de chrétien, ce ne fut point jalousie... Les pères sont jaloux parfois de leurs filles à l'âge d'aimer, et je suis ton père, enfant chérie, ma petite sœur !... Je t'aimais assez pour être jaloux ; mais ce n'est pas cela, je l'ai juré ; tu sais si je puis mentir !... Seulement, j'ai eu pour toi la clairvoyance qui m'aurait manquée pour moi-même... J'ai regardé en face cet homme à qui j'avais donné mon amitié les yeux bandés... J'ai vu je ne sais quel nuage sur son présent : j'ai frémi ; j'ai porté mes investigations sur son passé... Ici, de tous côtés, la nuit !

— Je réponds de son passé, mon frère, prononça tout bas Angélie.

— Tu es femme... Les femmes s'abusent aisément quand elles aiment... Tu es jeune ; la jeunesse est facile à tromper.

— Le roi est un vieillard... Le prince royal est un homme !

Lorédan passa les revers de sa main sur son front.

— T'appuierais-tu donc sur l'autorité de nos princes pour me résister, ma sœur ? murmura-t-il.

— Je m'appuierai sur vous, mon frère. Je m'adresserai à votre cœur...

— Et si je te disais : Je ne veux pas !

— Je vous répondrais : J'aime !

La tête de Lorédan tomba sur sa poitrine.

— C'est donc bien fort, l'amour ? prononça-t-il sans savoir qu'il parlait.

Et, comme si tout au fond de son cœur un sentiment nouveau et avoué à peine, faisait à cette question une mystique réponse, ses lèvres s'agitèrent, et il ajouta :

— Oui, c'est bien fort !

Mais Angélie n'entendit point cela. Angélie était en proie à une agitation extrordinaire. Elle pâlissait et rougissait tour à tour. Lorédan sentit qu'elle se serrait contre lui, comme si une sensation d'effroi ou d'angoisse lui eût traversé le cœur. Il vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes. Elle dit :

— Je souffre et je voudrais mourir !

Elle dit cela comme avait dit cette autre pauvre enfant aussi bas descendue sur les degrés de l'échelle sociale qu'elle y était haut montée, elle, cette radieuse et adorable Angélie. Elle dit cela comme avait fait la fillette de Sicile, la petite Céleste, la sœur du séminariste Julien.

Et, comme Lorédan la regardait avec épouvante, car les hommes n'ont qu'une manière de comprendre une semblable plainte, un incarnat plus vif vint à ses joues charmantes, et ses yeux brillèrent de fierté.

— Je voudrais mourir, répéta-t-elle, car son amour seul peut me sauver, et je ne sais pas s'il m'aime.

Lorédan la prit entre ses bras.

— Te sauver de quoi, ma sœur? s'écria-t-il.

Angélie hésita. Deux ou trois fois son sein charmant se souleva comme si elle eût été sur le point d'éclater en sanglots. Mais soudain, relevant la tête d'un air provoquant, et interrogeant au lieu de répondre :

— Mon frère, demanda-t-elle, que faisiez-vous, la nuit dernière, au coin de la rue de Mantoue et de la piazzetta Grande, en face de ce vieux bâtiment qu'on appelle la maison des Folquieri?

Lorédan tressaillit violemment et resta stupéfait à la regarder. Elle se leva. Il n'essaya point, cette fois, de la retenir.

— Il y a une énigme en moi, dit-elle, que vous ne pourrez pas deviner, mon frère ; moi-même, j'y perds ma peine... Je souffre, mais ne craignez rien pour l'honneur de notre nom... Je serai morte avant de faillir.

Elle disparut, légère comme une sylphide, à travers les arbustes. Tout au fond du massif, un éclat de rire étouffé se fit entendre. Lorédan bondit sur ses pieds. Une autre robe blanche courait derrière les orangers.

— C'est ce démon de Nina! murmura Lorédan, qui se laissa retomber sur le banc de gazon.

— Comte, dit une voix près de lui, je suis content de vous trouver seul.

Le nouveau venu était un des dix dominos que nous avons vu tenir ce mystérieux conseil derrière le berceau où Pénélope Brown se reposait. C'était le domino à qui ses compagnons avaient donné le titre de marquis. Celui-là même qui avait juré qu'au prix de son propre honneur ou de sa propre vie, il déshonorerait

un homme cette nuit ou le tuerait. Lorédan se retourna vers lui et lui dit :

— Que me veux-tu, cousin Malatesta ?

— Je veux te demander deux choses, cousin Doria... D'abord, as-tu plaidé ma cause auprès d'Angélie, ta sœur ?

— Je l'ai plaidée.

— Et le résultat ?

— Angélie ne sera jamais ta femme.

Malatesta eut un sourire à la fois orgueilleux et haineux.

— Passons donc à ma seconde question, cousin Doria, dit-il. Le roi est maître partout ; mais tu es maître chez toi... Te déplairait-il qu'on fît, au nom du roi, cette nuit, une arrestation dans ton palais ?

— C'est selon, répliqua Lorédan ; si c'est pour le propre service du roi, je consens, sous condition... si c'est une affaire ministérielle, je refuse.

— C'est pour le propre service du roi. Ta condition?

— Que la personne menacée ne soit pas mon ami...

— C'est ton ennemi !

— J'allais ajouter, cousin Malatesta, ni mon ennemi.

— Quand tu sauras son nom...

— Je le devine... Tu n'auras pas ma sœur, marquis Malatesta... Nous autres Doria, nous n'aimons point ceux qui combattent ainsi.

— J'ai combattu Fulvio Coriolani avec l'épée ! dit le Malatesta en se redressant.

— Bien, cela !... et tu as été vaincu... Peut-être aurai-je le même sort, cousin Malatesta... Mais, si Fulvio Coriolani est attaqué sous mon toit, je le défendrai avec l'épée.

III

LA GROTTE D'ENDYMION

Tout ce qu'on peut reprocher à ces merveilles de l'opulence italienne, c'est une couleur mythologique un peu trop uniforme. L'art privé n'a pu devenir chrétien si près du berceau de la théogonie païenne, qui fut son premier prétexte, et qui lui prodigua tant de sujets charmants. L'Italie est toujours grecque : il n'y a de romantique ou de chrétien que les églises. Encore les églises sont-elles toutes pleines de souvenirs antiques. La plupart sont faites avec les marbres conquis sur Jupiter, sur Minerve, sur Neptune, et presque tous les bénitiers sont de vieilles conques baptisées qui ont contenu jadis l'eau lustrale. Dans les palais, l'Olympe règne en maître, et n'a de rival que le Ténare; Homère et Virgile sont là sous ces bosquets. On ne voit que nymphes, dryades ou bacchantes. Pas une image moderne : le ciseau des sculpteurs ne sait tailler que les dieux...

Il y avait à mi-côte, non loin du belvéder, éclairé de mille feux colorés comme des pierres précieuses, une grotte dont l'ouverture, formée de grandes roches arrachées aux flancs du Pausilippe, toutes tapissées de mousses vertes et de lianes fleuries, promettait la solitude et la fraîcheur. Deux jeunes filles étaient là, toutes seules, et toutes deux si belles, qu'un maître du pinceau se fût inspiré à leur vue.

Le contraste, ce mystérieux enchanteur, les faisait valoir l'une par l'autre, et ajoutait au charme de cha-

cune. Impossible, en effet, de rencontrer deux figures à la fois plus charmantes et plus dissemblables.

L'une était grande, ample dans sa grâce noble, généreuse de race et de sang, empruntant sa séduction exquise aux lignes parfaites du plus radieux visage que Naples eût admiré depuis cent ans : sourire d'ange, regard céleste, port de reine. L'autre, petite et robuste dans sa souplesse comme la panthère africaine, n'avait rien de régulier, et prenait son charme dans je ne sais quelle hardiesse bizarre de dessins et de contours, dans l'imprévu, dans l'étrange.

Son geste, à celle-là, était tantôt brusque et presque viril, tantôt d'une mollesse si exquise, que la rêverie naissait rien qu'à la voir, et que l'âme se berçait en une langueur soudaine. Grands yeux noirs voilés de franges recourbées; front à facettes, couronné de cheveux prodigues; nez moqueur, dont la passion enflait les narines mobiles; bouche cruelle où le gai sourire pétillait; pieds et mains de fée. Taille frêle, et si forte! Il y avait là dedans de l'Espagnole un peu. Mais l'or bruni de cette carnation allait plus loin que l'Espagne. Ceux-là seulement qui, par une nuit d'orage, dans les plaines désertes de l'Italie du Sud, ont soulevé la toile bariolée de la tente des gitanes, auraient su dire à quelle race appartenait cette délicieuse créature.

La grande, la belle, la noble était Angélie Doria. L'autre était cette Nina que Lorédan appelait un démon. Sous ce nom, nous ne la connaissons pas encore; mais elle n'avait pas que ce nom.

Nous l'avons vue, à bord du *Pausilippe,* jouant le rôle de dame de compagnie auprès de cette mystérieuse inconnue, *la comtesse*. Là, elle s'appelait Paola. Et Peter-Paulus Brown, de Cheapside, l'avait choisie offi-

ciellement pour la marchesa de ses songes byroniens. Nous l'avons revue, dans la strada di Porto, sous le costume d'une marchande d'oranges. Nous l'avons retrouvée rue de Mantoue, en face de la maison des Folquieri déguisée qu'elle était en *ragazzo*, pour éteindre les réverbères au nez et à la barbe du malheureux conscrit du régiment Buffalo. Et, je ne sais à quelle occasion, nous avons entendu l'aventurier hardi, dont les exploits nocturnes ont occupé tant de pages dans ce récit, l'appeler Fiamma.

Or, là-bas, dans la strada di Porto, Mariotto, l'improvisateur effronté, ne nous avait-il pas dit que Porporato avait une servante, une maîtresse, un farfadet, un lutin, une fée qui se nommait Fiamma?... Mais comment croire que le génie familier du bandit Porporato, Fiamma, eût ses entrées dans le noble palais des Doria-Doria?...

De l'endroit où étaient les deux jeunes filles, on ne voyait point les illuminations du dehors. Il n'y faisait pas nuit, pourtant, parce que la clarté des jardins où brûlaient des myriades de bougies odoriférantes, se répercutait le long des parois et faisait, au fond de la grotte, une sorte de doux clair-obscur. Ce demi-jour laissait voir la statue couchée de ce berger de la Carie, petit-fils de Jupiter, qui fut l'amant de la chaste déesse. La grotte avait deux issues, dont l'une s'ouvrait sous le belvéder, au-dessus de la statue. De même que Diane, jalouse de son bonheur, choisissait les heures sombres de la nuit pour visiter son bien-aimé, de même, à de certains moments, la lune, enfilant l'issue supérieure, venait encore caresser de ses rayons d'argent l'Endymion de marbre endormi au fond de la grotte.

Angélie et Nina étaient assises sur un banc de mousse

et s'adossaient au piédestal de la statue. Les mains de Nina jouaient avec la douce chevelure d'Angélie, dont la tête nonchalante s'appuyait sur son épaule.

Nina était la nièce du vieux Massimo Dolce, banquier de la cour de Naples. Elle avait rang de dame d'honneur auprès de Son Altesse royale la princesse de Salerne, femme du second fils du roi.

— J'ai lu, dit-elle, un beau livre : c'est le roman d'*Amadis*, dont on se moque si bien chez le curé de don Quichotte.

— N'as-tu pas autre chose à me dire, Nina? murmura Angélie.

— Non, répondit la brune fillette, qui mit un baiser sur les cheveux de la contessina ; je veux vous parler d'*Amadis*... Mais, avant tout, belle Oriane, avez-vous bien fait tout ce que je vous ai recommandé?

— Oui, répondit tout bas Angélie.

— Avez-vous lancé dans les roues du puissant roi Lisvard le bâton... ?

— Je ne te comprends pas, Nina, interrompit Angélie.

— C'est que vous n'avez pas lu *Amadis de Gaule*, mon adorable princesse... Lisvard était un roi de la Grande-Bretagne, magnanime et sans défauts, comme qui dirait votre auguste frère, Loredano Doria...

— Vas-tu te moquer de mon frère, Nina?...

— A Dieu ne plaise, Altesse!... Ce Lisvard avait pour fille la huitième merveille du monde, la toute céleste Oriane, laquelle vous ressemblait comme deux gouttes d'eau... Ce Lisvard, sans défauts, ne voulait point qu'Oriane épousât le terrible Amadis, dont notre beau Fulvio est le vivant portrait; mais la princesse Mabile, à qui je ressemble un peu...

— Par grâce, Nina ! parle sérieusement, dit la jeune comtesse.

Nina lui prit les deux mains qu'elle appuya contre ses lèvres.

— M'aimes-tu seulement moitié autant que je t'aime, fille orgueilleuse ? dit-elle soudain.

Et, comme Angélie la regardait avec étonnement :

— Écoute ! reprit-elle ; je te parle de ce roman fou, de ce roman superbe, parce que j'y ai trouvé mon portrait... Réponds, je le veux ; m'aimes-tu et l'aimes-tu ?

— Ne sais-tu pas bien que je n'ai pas de meilleure amie que toi, Nina ? répliqua Angélie.

— Ce n'est pas assez ! fit la pétulante fille, dont la pose s'abandonna davantage, tandis que ses yeux, plus sombres que le jais, rêvaient.

La dame d'honneur de la princesse de Salerne était loin. Dans ce demi-jour de la grotte, près du pur et suave visage de la Doria, c'était bien une tête de zingara qui se renversait parmi les masses ondées de cette grande chevelure d'ébène, dont les boucles s'éparpillaient plus noires sur le marbre blanc du piédestal. Lorédan avait dit vrai, il y avait du lutin dans cette Nina rieuse et rêveuse.

— Non, ce n'est pas assez, répéta-t-elle ; mais ne parlons que de lui : comment l'aimes-tu ?

Angélie, toute rose, mit la main de sa compagne sur son cœur.

— Quand j'aimais, murmura Nina, mon cœur battait autrement !

Elle se tut, pensive et tout à coup triste.

— J'ai un secret à te confier, dit Angélie.

La zingara bondit sur ses pieds, plus légers que ceux

de Taglioni ou d'Elsler ; puis elle s'agenouilla soudain devant la Doria, posant sa tête mutine sur ses genoux.

— Des secrets ! fit-elle ; ah ! j'en sais trop de secrets !... Mais tu parleras plus tard, belle comtesse... Qu'a dit le roi Lisvard quand tu lui as parlé de la rue de Mantoue et de la maison des Folquieri ?

— Lorédan a pâli.

— Pauvre roi Lisvard ! s'il était seulement aussi avisé qu'il est beau !... beau, brave et généreux !... Mais l'horizon se rembrunit autour de nous, Angélie, ma mignonne... Et, si la sage fée Urgande veut nous protéger, il faut qu'elle se dépêche...

— Quand tu voudras t'expliquer clairement..., murmura la jeune comtesse avec un mouvement d'impatience.

— Parfaite Oriane, repartit la zingara, pourquoi n'avez-vous pas daigné lire le plus charmant de tous les livres de chevalerie ?... Il y a là dedans un monstre écailleux dont l'haleine sent le cimetière, qu'on nomme l'Endriaque, et qui me rappelle assez ce vénérable agonisant de Johann Spurzheim, dont votre frère prend maintenant les almanachs... Amadis étrangla l'Endriaque, mais ce ne fut pas sans peine.

— Au nom du ciel, Nina !... commença Angélie.

La zingara se releva d'un brusque mouvement et lui jeta ses deux bras autour du cou. Elle se mit à balancer doucement la tête d'Angélie, comme si elle eût bercé un enfant. Et elle chantait, de sa voix douce et suave comme ce registre des orgues qu'on nomme céleste, le chant des jeunes mères siciliennes :

Dors, petite fleur de son cœur,
Parfum du jardin d'amour,

De notre jardin à nous deux !
Portrait du père,
Joie de la mère.
Ange sans ailes, par la bonté de Dieu,
Car tu t'envolerais là-haut
Si Dieu t'avait donné des ailes.
Dors, petite âme,
Ma vie est en toi ;
Quand tu souris, je pleure :
Il semble que tu souris au ciel
Parce que la terre est bien triste.
Petite fille ! bouton de lis !
Joie de la mère,
Portrait du père,
Il est absent : elle est triste.
Rêve qu'ils sont réunis :
Dieu les réunira ! »

Sa voix s'en alla mourant. Elle s'assit à la place qu'elle occupait naguère. Sa physionomie devint sérieuse.

— Je suis sa sœur, dit-elle ; il est la moitié de moi-même... Quand nous étions petits, il lutta un jour pour me défendre contre un chien sauvage de l'Apennin... Le chien le terrassa sous lui... Je pris son couteau qui lui avait échappé... Je le mis tout entier dans la gueule béante du chien dont l'haleine me brûlait... Le chien écuma rouge et roula jusqu'au bas de la montagne.

» Nos cœurs s'éveillèrent en même temps. Comtesse, vous êtes plus belle que moi, mais je l'aimais mieux que vous ! Il n'a plus besoin de moi pour être heureux : qu'il soit heureux sans moi ! Mais, quand il sera pour souffrir ou pour mourir, je serai là, pour mourir ou souffrir !

— Tu l'aimes encore, Nina ! dit Angelie, qui baissa les yeux.

Nina éclata de rire.

— J'avais un orgueil, reprit-elle gaiement ; je me croyais la seule de mon espèce... Mais, belle Oriane, il n'y a rien de nouveau sous le soleil !... Voilà que je suis vieille comme le monde... Mon portrait est dans un bouquin poudreux... Don Quichotte, le curé, sa gouvernante, me connaissaient il y a trois cents ans !

Elle s'interrompit pour prendre la pose consacrée du conteur.

— Amadis, poursuivit-elle, fils de Périon, roi des Gaules, et Oriane, fille de Lisvard, roi de la Grande-Bretagne, eurent un fils que la sage Urgande nomma Esplandian, parce qu'il éblouissait comme un soleil. Cet Esplandian, héros dès l'enfance, conquit l'épée de l'île défendue, et mit à mort l'impure famille de l'enchanteur Arcalaüs... Ne bâillez pas, comtesse, voici venir mon portrait vivant.

» Elle s'appelait Carmelle. Elle était belle, mais non point comme vous autres, heureuses et parfaites créatures : elle était belle comme le jeune tigre de l'Inde, gracieux et sauvage, comme le magnifique serpent d'or des îles australiennes, qui fascine les troupeaux de caïmans, roulés qu'ils sont au soleil parmi les pâles fleurs des marécages.

» Elle avait seize ans. Elle vit pour la première fois Esplandian endormi dans la cellule de l'ermite, et, comme elle avait été attachée à la race d'Arcalaüs, elle saisit, au chevet du héros, l'épée de l'île défendue pour lui en percer le sein.

» Esplandian, qui rêvait, étendit ses bras blancs et ronds comme des bras de femme. Il sourit doucement dans son sommeil. Carmelle laissa échapper le glaive enchanté dont le contact seul donnait la mort ; elle

tomba sur ses genoux, et ses lèvres, malgré elle, cherchèrent les lèvres d'Esplandian.

» Ce n'était pas à Carmelle que rêvait le fils d'Amadis. Un nom s'échappa de ses lèvres : ce n'était pas le nom de Carmelle. Esplandian songeait à la belle des belles, Léonorine, fille de l'empereur des Grecs.

» Carmelle attendait son réveil. Quand il ouvrit enfin les yeux, elle le somma, sur son honneur de chevalier, d'octroyer un don à une demoiselle infortunée. Les chevaliers ne pouvaient pas refuser cela : Esplandian octroya le don.

» — Je ne te demande point ton amour, lui dit Carmelle les larmes aux yeux, puisque ton amour est à une autre. Laisse-moi seulement te suivre et t'aimer.

» Le jeune héros ne pouvait pas se dédire. Carmelle le suivit et l'aima.

» Comprends-tu cela, toi, Angélie, qu'il y ait des âmes qui préfèrent le martyre à l'absence ? des malades qui ne se veulent point guérir ? Comprends-tu cela ? Les médecins du cœur leur disent : « Oubliez ! » Ces âmes ne veulent pas. Au prix de mille tortures, elles veulent aimer, aimer sans cesse. Elles tiennent à leur cher supplice... Comprends-tu cela ?

— Non, répondit Angélie, qui écoutait maintenant avec une attention avide ; moi, je fuirais... Mais je vais te dire tout à l'heure, Nina, des choses que peut-être tu ne comprendras pas non plus.

— Moi, je comprends tout, fit Nina, dont le sourire espiègle et hardi brillait déjà parmi sa mélancolie. Carmelle suivit son Esplandian ; Carmelle l'aima, et Carmelle, on peut le dire, vécut et mourut de cet amour.

» Cela est beau, entendez-vous, comtesse ; cela est grand, cela est vrai... Votre poésie italienne n'a rien de

semblable, je sais cela... Mais, si Dante eût trouvé cette idée, il l'eût faite sublime! Il y a des femmes comme cela, chez qui l'amour est un culte, le dévoûment une religion. Elles aiment pour aimer. Elles aiment tant, que leur passion, sanctifiée, plane au-dessus de l'enfer humain. La jalousie elle-même s'éteint dans ces cœurs épurés. Les femmes dont je parle peuvent aimer et servir leur rivale : l'aimer bien, la servir fidèlement...

Elle se tut. Un soupir léger souleva son sein charmant. Elle attira Angélie contre sa poitrine et baisa longtemps ses cheveux. Angélie se redressa parce qu'elle avait senti une larme tomber sur son front. Nina pleurait.

— Tu es donc malheureuse? murmura la jeune comtesse..

— Non, répliqua la zingara; je le vois tous les jours.

Elle s'arrêta... Toutes deux avaient les yeux baissés, les deux charmantes créatures si différemment belles.

Nina, caractère inexplicable dans ses soudaines bizarreries, semblait regretter les paroles prononcées. Elle ne relevait point son regard sur Angélie parce qu'elle craignait de l'avoir blessée; car elle était bonne, et bien véritablement elle aimait la jeune comtesse.

Celle-ci rêvait profondément. Son rêve allait bien loin du sujet actuel de l'entretien. Machinalement, ses doigts blancs et jolis battaient la mesure balancée d'une valse allemande que l'orchestre lointain exécutait.

— Je sais à quoi tu penses, dit tout bas la zingara.

— Est-ce vrai?... fit Angélie, qui tressaillit.

— Tu penses aux bosquets du palais Pamfili à Palerme.

Angélie ne répondit point.

— Ce fut pendant la valse qu'il te parla, reprit Nina.

La jeune comtesse l'avait oublié. Ses paupières battirent. Nina crut qu'elle allait pleurer.

— Oh ! tu l'aimes ! tu l'aimes ! fit-elle avec passion ; il me semble que je donnerais tout mon sang pour toi !

La physionomie d'Angélie devint triste.

— Il y a des moments, murmura-t-elle, où je voudrais qu'il t'aimât.

Puis, sans transition, et comme s'il lui eût été impossible de tarder davantage à aborder ce sujet nouveau :

— Réponds-moi, Nina, reprit-elle; assez longtemps tu m'as traitée en enfant... Pourquoi mon frère a-t-il tressailli quand je lui ai parlé de la rue de Mantoue et de la maison des Folquieri?

— Curieuse ! fit la zingara, ce n'était donc pas à Fulvio que tu pensais tout à l'heure ?

— Réponds-moi !

— Le comte Lorédan a tressailli quand tu lui as parlé de la rue de Mantoue et de la maison des Folquieri, parce que l'amour vrai, l'amour entraînant, l'amour qu'il n'a jamais encore ressenti en sa vie, a trouvé depuis quelques jours le défaut de sa cuirasse...

— Une intrigue? murmura Angélie en souriant.

— Toute une destinée !... prononça lentement la zingara.

— Connais-je la personne?

— Peut-être oui, peut-être non... Tu as dû la voir... Tu l'as peut-être oubliée.

— Son nom?

— Elle n'a pas de nom.

La belle Doria eut une petite moue de mépris.

— Demain, continua Nina, elle en aura peut-être un plus grand que le tien.

— Oh! oh! fit Angélie, qui raillait rarement, voilà au moins trois jours que vous n'aviez pris votre ton sibyllin!

— Et je ne le garderai pas longtemps, comtesse... Qu'il vous suffise de savoir que l'auguste Lorédan, votre frère... l'homme qui trouve que le mariage de sa sœur avec Fulvio Coriolani serait une mésalliance, vient de tomber amoureux d'une pauvre jeune fille qui occupe, avec son frère, une petite chambre dans cette grande vieille maison des Folquieri... Je dis amoureux fou... amoureux respectueux... Rôdant comme Almaviva sous les fenêtres de Rosine (qui sont, hélas! un cinquième étage), n'osant pas écrire, n'osant ni se montrer ni parler... Bref, amoureux comme un page, à l'âge majestueux qu'il a!

— Elle est belle? demanda Angélie.

Les yeux de Nina glissèrent du front de sa compagne à la chute suave et fière de ses épaules.

— Il n'y a rien de si beau que toi, comtesse, dit-elle: mais la jeune fille est belle adorablement. Si j'aimais, j'aurais peur d'elle.

Pendant qu'elle prononçait ces derniers mots, il y avait quelque chose de sombre dans la voix de la zingara.

— Et tu n'aurais pas peur de moi? fit Angélie en souriant.

Nina était sérieuse.

— Écoute, fit-elle en baissant la voix à son insu, ce

que notre Fulvio ne sait pas lui-même, moi, je le sais. Je vois dans son cœur mieux que lui... Il y a si longtemps que je sens tout ce qu'il éprouve et que la pensée rayonne de lui à moi, comme si je n'étais que le reflet de sa vie! Je n'ai pas peur de cette jeune fille pour moi qui suis condamnée : j'ai peur d'elle pour toi.

Angélie garda un instant le silence ; puis elle répéta les propres paroles qu'elle avait prononcées devant son frère :

— Alors, je mourrai, dit-elle ; car il n'y a que lui qui puisse me sauver!

L'étonnement de la zingara fut le même que celui de Lorédan. Elle demanda comme lui :

— Te sauver de quoi?...

Avant que la Doria eût le temps de répondre, une ombre large et grandissante se fit sur la paroi de la grotte. Puis un homme se montra, vêtu de noir et portant un masque. Il marchait avec précaution. La zingara avait sa main sur la bouche de sa compagne.

Le nouveau venu essaya de voir ce qu'il y avait au fond de la grotte, mais il était dans le jour, l'ombre le trompa ; il ne découvrit point les deux jeunes filles. Il s'arrêta à une vingtaine de pas d'elles, vers l'endroit où la courbe du chemin souterrain permettait encore de voir le jardin, tout en cachant à demi celui qui se postait là en sentinelle. Il ôta son masque pour respirer, et un cri s'étouffa dans la gorge de la zingara.

IV

AUTRE MANIÈRE D'AIMER

Du banc de mousse où s'asseyaient Angélie et Nina, on apercevait distinctement le profil perdu du nouveau venu, dont le front se trouvait en pleine lumière. C'était un homme jeune encore, mais dont les cheveux déjà rares, pris à revers par le jour qui venait du jardin, semblaient s'étioler sur son crâne. Il avait une pâleur de marbre. Sa pose disait clairement qu'il ne soupçonnait point ces regards fixés sur lui par derrière, et qu'il s'était mis là en embuscade.

— Tu connais cet homme? murmura Angélie.

Nina fit un signe de tête afirmatif.

Un grand bruit s'élevait en ce moment au dehors. Tout à coup, une ombre sortit de l'une des routes transversales qui coupaient le maître sentier de la grotte. L'homme remit précipitamment son masque, parce qu'une main venait de se poser par derrière sur son épaule. Angélie entendit ces distinctes paroles :

— *Le fer est fort et le charbon est noir...*

L'autre répondit tout bas, et ils s'éloignèrent ensemble précipitamment.

A l'instant où le second de ces deux mystérieux personnages entrait en lumière au détour du chemin, Angélie avait reconnu le seigneur intendant de la police royale, Andrea Visconti-Armellino.

— Que veut dire tout ceci? fit-elle.

— Tu verras cette nuit, contessina, répondit sa compagne, bien des choses qui te paraîtront inexplicables.

— Ne me suis-je pas trompée?... est-ce bien le seigneur intendant qui était là?...

— C'était lui.

— Et l'autre?

— L'autre, c'est un homme qui se venge.

— De qui?

— De toi... de moi... de tous ceux qui aiment le prince Fulvio Coriolani...

— Je t'en prie, s'écria la jeune comtesse, explique-toi, Nina!

— Et t'ai-je donc rien caché jamais, fille ingrate? repartit la zingara, qui bouclait d'un air distrait les beaux cheveux de sa compagne; sais-je pourquoi je t'aime, toi qui qui es vis-à-vis de moi comme ces fils aînés qui prennent l'héritage entier de la famille, toi qui m'écrases de ta beauté, toi qui es heureuse de tout mon bonheur perdu?... Ne devrais-je pas te haïr et te combattre, moi qui te chéris et qui te sers?... Laisse aller les choses et ne crains rien. Il ne m'est pas donné de percer pour toi, dès maintenant, le mystère qui t'entoure... Tu es dans cette maison, ton palais orgueilleux, comtesse, tu es esclave et prisonnière... Ton destin et bien d'autres vont s'y décider cette nuit... Mais tu ne peux rien, sache cela, ni pour attaquer ni pour te défendre... Dans cette étrange tragédie, dont le prologue s'est joué loin d'ici, et dont les dernières péripéties vont éclater sous nos yeux comme la foudre, tu n'as point de rôle... Tu es comme ces princesses des contes féeriques toujours exposées, mais toujours défendues par les bons génies qui veillent autour d'elles...

— Entends-tu! entends-tu!... s'écria Angélie, qui s'était redressée pour écouter.

La rumeur du dehors grossissait. Nina aussi prêta l'oreille.

— Ce n'est pas encore le prince, fit-elle ; ce sont des nouvelles qui viennent du Castel-Vecchio.

— Quelles nouvelles? les sais-tu?

Nina reprit sa posture nonchalante.

— La noble foule qui encombre tes salons et tes jardins, contessina, dit-elle, ressemble bien plus qu'elle ne pense à cette autre cohue déguenillée et pauvre que j'ai traversée cette nuit.

— Quelle autre foule?

— J'ai fait promenade, après souper, sur la plage de la Marinella, répondit négligemment la zingara; c'était tumulte comme ici, autour du pont de la Madeleine, où l'on avait trouvé un cadavre.

— Oui, dit Angélie, j'ai entendu parler de cela... On croirait que Naples est au pouvoir d'une armée de malfaiteurs.

— On croirait bien..., murmura la Nina.

— Que dis-tu? fit la jeune comtesse, qui se tourna vers elle vivement.

— Ce que tout le monde répète, répliqua la zingara; et sais-tu la rumeur qui courait là-bas? On disait que le mort était le prince Fulvio.

Angélie devint pâle comme une morte. Nina éclata de rire.

— Ce sera un bras de géant qui tiendra le poignard quand mon bien-aimé frère Coriolani tombera! prononça-t-elle en relevant la tête fièrement. Combien faudra-t-il de ces nains qui nous entourent pour combattre celui-là que les païens eussent adoré comme un dieu? J'ai ouvert le store de ma voiture en passant, j'ai lancé ma bourse parmi la cohue et j'ai crié : « Voici ce

que Fulvio Coriolani donne à ses bons amis de Naples pour leur prouver qu'il n'est pas mort... » Et le cri de joie de ces pauvres gens a monté jusqu'au ciel... et les roues de ma voiture ont été soulevées...

» — Où est-il? demandait-on; où est la grande Altesse?

» — Au palais Doria, ai-je répondu, pour ses fiançailles avec la contessina Angélie...

La jeune comtesse lui saisit le bras.

— Tu as fait cela? dit-elle.

— De sorte que, poursuivit paisiblement Nina, à cette heure, Naples entier croit qu'il se fait ici des fiançailles sous les auspices du roi et du prince royal...

Elle s'interrompit pour couper la parole à sa compagne et ajouta :

— Oh! ton majestueux frère aura de la peine à nous vaincre... Le peuple est pour nous, la cour est pour nous... et je ne sais quels noirs jaloux qui conspirent dans l'ombre nous donneront bien tôt ou tard l'occasion d'engager la bataille, qui d'avance est gagnée!

— Mais c'est la guerre que vous déclarez à Lorédan, mon frère! murmura Angélie.

— Qu'il épouse sa belle inconnue! répliqua la zingara; la mode est aux mésalliances... et toi, du moins, comtesse, tu te mésallieras avec un prince!

Elle s'arrêta pour écouter.

— Entends-tu? fit-elle; on prononce de tous côtés le nom du baron d'Altamonte... Il y a longtemps que nos jolies dames n'ont vu une exécution de gentilhomme! Voir mourir un seigneur qui dansait si bien, c'est curieux!

» Un peu plus loin que le pont de la Madeleine, se reprit-elle, une autre foule encore : la strada di Po-

Vierge sainte ! sauf l'accent et l'odeur du macaroni, qui remplace là-bas les parfums exquis de tes jardins, comtesse, c'était tout semblable ; deux noms comme ici : Coriolani, Altamonte ! Le condamné à mort et le victorieux ! Et, chose singulière, on se demandait, là-bas comme ici, pourquoi Coriolani avait quitté le palais Doria au beau milieu de la fête, ce jour-là même où Sa Majesté Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, devait solliciter en son nom la main de la belle comtesse...

— On savait donc déjà cela ?

— On sait tout, dans la strada di Porto ! Naples est comme une immense maison de grand seigneur... Nous sommes ici au salon ; dans la strada di Porto, on est à l'office... Et depuis quand les marauds peuvent-ils être accusés d'en savoir moins que les maîtres ? Seulement, ils en savent parfois plus long, et, dans la strada di Porto, on disait que nos jolies dames ne verraient point l'exécution du baron d'Altamonte.

— Altamonte !... Altamonte !... répondirent les voix du dehors comme un lointain écho ; le baron d'Altamonte !

Nina eut un sourire amer.

— Je commence à trouver que Fulvio tarde bien !... murmura-t-elle.

Une nuance de pâleur vint aux joues d'Angélie.

— En partant, répondit-elle, le prince m'a dit : « Demain, vous saurez tout... » Et toi, jusqu'à présent, tu m'as gardée contre l'inquiétude... Mais, si tu te mets à craindre...

— Oh ! fit Nina, je n'ai pas peur ! Tout ce qu'il fait est bien fait... S'il y a bataille, tant mieux, il vaincra !

— Bataille ? répéta Angélie.

Mais la zingara capricieuse n'était plus en humeur

de s'expliquer ; elle mit à son tour sa tête brune sur les genoux de son amie, et fredonna pour la seconde fois son doux chant de berceuse en se balançant comme un enfant qu'on veut endormir.

Dors, petite fleur de mon cœur.
Parfum du jardin d'amour,
De notre jardin à nous deux....

— Mais pourquoi m'as-tu dis cela? s'interrompit-elle en se redressant brusquement.

— Cela, quoi ? demanda Angélie.

— Pourquoi m'as-tu dit qu'il pourrait seul te sauver ?

Ses grands yeux noirs, curieux et brillants, étaient fixés sur ceux d'Angélie. Les paupières de celle-ci abaissèrent leurs longues franges sur ses joues, où monta un incarnat léger.

— Ai-je dit cela?... balbutia-t-elle.

— Voyons ! j'en étais à te demander de quoi tu avais besoin d'être sauvée quand le docteur s'est montré là tout à coup ?

— Quel docteur ? fit Angélie au lieu de répondre.

— L'homme qui a juré de tuer Fulvio.

— Et tu es calme en parlant de cela?... s'écria la belle Doria déjà toute frémissante.

— Ils sont vingt qui ont fait ce serment, répliqua la zingara d'un ton dédaigneux ; vingt qui mourront à la peine... Mais réponds, réponds vite !

Son petit pied mutin battait le sable doré de la grotte.

Angélie ne répliqua point tout de suite. Son charmant visage exprimait un pénible embarras. Elle eut

voulu parler, elle n'osait. Elle avait besoin de s'épancher, quelque chose lui fermait d'autorité la bouche.

— Tu n'as donc pas confiance en moi, comtesse? dit Nina offensée.

La Doria garda encore le silence. Puis, tout à coup, ses deux belles mains couvrirent son visage et brillèrent inondées par ses larmes. Nina lui passa ses deux bras autour du cou.

— Chérie! chérie! fit-elle; tendre et bonne comme une mère, ne pleure pas... tu seras heureuse... Ils auront beau faire. Je te jure que tu seras heureuse!...

— Ah! Nina! balbutia Angélie, dont la voix s'entrecoupait de véritables sanglots, si tu savais!...

— Dis-moi tout... vite, bien vite...

— Je ne peux pas... Non, je n'oserai jamais!

— Chère folle!

Et, toute souriante :

— Ne dirait-on pas qu'elle a quelque gros péché sur la conscience!

Angélie à ce mot, cacha sa figure brûlante dans le sein de son amie.

— Je n'ai rien fait! s'écria-t-elle comme pour repousser une accusation qui la blessait au plus profond du cœur; sais-je ce qu'il y a en moi? Je suis folle!

— Mais qu'as-tu donc, comtesse? dit Nina effrayée enfin et sérieuse.

— Elle a un frère... balbutia Angélie, si bas, que la zingara devina plutôt qu'elle n'entendit.

— Un frère!... répéta-t-elle comprenant déjà peut-être, mais doutant de sa propre intelligence; qui est-ce qui a un frère?

— Cette jeune fille..., murmura encore Angélie, dont

la bouche étouffait ses paroles dans les plis du corsage de Nina.

— Quelle jeune fille ?

— Tu sais bien de qui je parle ?

— La jeune fille de la maison des Folquieri ?

— Oui.

Ce *oui* se perdit dans la gaze fleurie. Il y eut un silence. Angélie sentit battre le sein de son amie et se releva.

— Je ne l'aime pas ! s'écria-t-elle ; non ! je suis prête à le jurer... Et comment l'aimerais-je, puisqu'il appartient à Dieu ? Je ne l'aime pas... mais je suis bien malheureuse !...

Sa paupière se baissa sous le regard de Nina, qui peignait une stupéfaction profonde.

— Ah !... fit celle-ci, tu ne l'aimes pas !...

Puis, avec une sorte d'indignation sévère, car l'idée d'une rivalité quelconque entre Coriolani et un autre homme révoltait ce cœur esclave :

— Mais lui ?... mais lui, Fulvio ?...

— Oh ! lui ! s'écria Angélie, je l'aime... j'en suis bien sûre !... Et voilà longtemps que je l'aime !... Savais-je seulement comme le cœur bat avant de l'avoir vu ?... Il vint à moi, je t'ai raconté cela bien souvent... la musique de la valse me plongeait comme en un rêve... Je ne voyais plus rien, et le bal était devant mes yeux comme un éblouissement confus...

» Notre cousin Malatesta était assis près de moi. Il me disait que j'étais belle. Les paroles qui tombaient des lèvres de Malatesta, je les mettais dans la bouche de cet homme qui s'avançait vers moi, pâle et si fier, que je croyais voir un héros des légendes antiques.

» Et, sais-je dire cela, moi ! tant de douceur pa-

sa fierté... Ses yeux étaient sur les miens, et, par leurs rayons, toute son âme coulait dans la mienne!... pour me la prendre, Nina, ma pauvre âme d'enfant, pour l'emporter, pour me laisser, je ne sais quel vide inquiet et douloureux que sa présence change en joyeuse plénitude.

» Je ne me souviens plus. Me parla-t-il? Pourquoi m'aurait-il parlé? Ses yeux avaient appris aux miens le langage inconnu et muet. Oh! qu'il savait bien déjà que j'étais à lui! Il m'enleva comme une proie. Je vois encore le regard de haine que le Malatesta lui lança.

» Je le hais, ce Malatesta! Je le chérissais comme un frère; nous avons été élevés ensemble.

» Quand j'entends cette valse, je me sens mourir. Mon cœur la chante malgré moi. Nina, crois-moi, je l'aime! je l'aime!... Ma tête s'appuyait sur son épaule. Je sentais les battements de son cœur. Oh! le mien s'élançait!... Une fois, le vent de son haleine vint dans mes cheveux. Ses bras me soulevèrent alors, car je m'affaissais, mourante.

La zingara essuya son front, qui était baigné de sueur. Un soupir profond souleva sa poitrine.

— Tu l'aimes, dit-elle comme en se parlant à elle-même; il y a en toi ce que je ne soupçonnais pas... Tu ne m'avais jamais montré le coin où ton cœur étincelle.

— Rien! reprit Angélique; pas un mot... Après la valse, je ne le revis plus... Un mois après, sur le bateau de Messine, il me dit : « Si Dieu me vient en aide, ma bien-aimée, ma femme, ta vie sera le paradis... » Et, depuis ce temps-là, nous sommes fiancés devant le Seigneur... Il est mon maître, et tout mon espoir est en lui...

— Mais alors, dit la zingara, si tu aimes ainsi... comme une âme belle et ardente que tu es, chérie... pourquoi m'as-tu parlé du frère de cette jeune fille ?...

— Parce que je souffre, Nina... parce qu'il y a une chose incompréhensible et fatale... L'absence de Fulvio me laisse sans défense... quand il n'est plus là, je doute de lui et de moi-même.

— Explique-toi...

— Tout à l'heure, je t'ai dit ce mot, murmura la la belle Doria, qui eut un mélancolique sourire parmi ses larmes à demi-séchées ; tout à l'heure, je t'ai dit aussi : je ne te comprends pas, et peut-être que bientôt tu ne me comprendras pas toi-même. Comment t'expliquer ce qui est inexplicable !

— Tu parles de doute...

— Oui, de doute... C'est par ce mot seulement que tu arriveras jusqu'à ma pensée... Je ne le connais pas, moi, ce Fulvio que j'aime... je ne le connais pas Nina, ma plus chère amie... Quand il n'est plus là, je ne sais, j'ai peur... ce passé mystérieux m'épouvante... ce que j'en connais : cette vie d'amours passagères et de folles passions...

— N'est-ce pas un beau lot et un beau rôle, interterrompit la zingara, que d'être le salut de cette grande âme égarée ?

— Oh ! si fait... Et Dieu m'est témoin que c'est là ma consolation et mon orgueil... Mais... mais tu ne m'as pas comprise encore, Nina.

— J'ai compris tout ce que vous avez dit, comtesse.

Ceci fut prononcé d'un ton plus froid.

Et, comme Angélie se taisait, la zingara reprit :

— S'il faut deviner...

— Non, non !... interrompit vivement Angélie ;

que je te demande, c'est d'avoir pitié de moi... Je te dis que je souffre !

A son tour, la zingara garda le silence.

— Eh bien, reprit la belle Doria, qui essuya ses yeux avec une sorte de résolution mélancolique, je parlerai donc... J'ai vu cette jeune fille... je suis de ton avis... elle est plus belle que toi et que moi, parce qu'il y a autour de sa candeur je ne sais quelle divine auréole... je l'ai vue, un soir de salut, à l'hospice de Saint-Janvier-des-Pauvres... Je demandai qui elle était... on me répondit : « C'est la sœur du jeune saint... »

— Ah ! ah ! fit la zingara.

— Ne raille pas ! ordonna Angélie ; je ne souffrirais pas une moquerie qui le concernerait.

— Oh ! oh !... répéta Nina sur un mode différent.

— Cela est ainsi... juge-moi à ta guise. J'ai de la peine ; mais ma conscience n'a rien à cacher à la Vierge Mère, sainte consolation des affligés... Quand on m'eut répondu : « C'est la sœur du jeune saint... »

— Tu voulus voir le jeune saint...

— C'est la vérité... On me le montra... Il était agenouillé près de la balustrade... ses longs cheveux blonds, aplatis contre ses tempes, tombaient en mèches sur sa pauvre soutanelle droite et roide... Il ne doit pas avoir beaucoup plus que mon âge, et son développement viril n'est pas encore venu. Et je faisais en moi-même une comparaison de cet humble enfant, indigent et pieux, prosterné dans sa foi devant le Seigneur... entre ce séminariste modeste, doux, tranquille, dont l'âme n'eut jamais que des pensées de miséricorde, et le cavalier brillant qui doit être mon époux...

— Les comparaisons ont leur danger..., murmura Nina.

— Tu te trompes, ma fille... et tant que tu voudras railler, tu te tromperas... mon cœur était calme pendant que je faisais cette comparaison... Je me disais seulement : « Il y en a qui ont leur paradis dès ce monde... »

— Lequel des deux a le paradis? demanda la zingara.

Angélie resta étonnée. Évidemment, dans sa pensée première, ce mot paradis s'appliquait à la brillante existence de Fulvio Coriolani.

— Tu as raison, répliqua-t-elle, c'est une question, cela... et, maintenant que j'y songe, je vais plus loin, ce n'est pas même une question... L'autre a manifestement l'avantage ici-bas comme là-haut.

La zingara se mordit la lèvre.

— Mais laisse-moi dire, reprit Angélie ; sais-tu pourquoi on lui a donné ce nom : le jeune saint?... Non, tu ne le sais pas. Tout le monde l'ignore, excepté les pauvres... Comme il n'a rien sur la terre, l'enfant pieux, que sa soutanelle et ses livres de prières, c'est sa vie, sa santé, son sommeil qu'il donne en aumône aux souffrants... Le grand saint Janvier, qui patronne notre cathédrale, enterrait les morts, et c'était bien... Celui-ci a dévoué ses nuits aux malades indigents ; son repos leur appartient. Chaque soir, on le voit quitter son humble chambrette pour courir à l'hôpital où sa place est marquée au chevet des agonisants et des désespérés... A son approche, le mauvais ange s'enfuit ; le bon ange est là... et, quand la mort ne veut pas céder sa proie à ses ardentes prières, ce sont des âmes consolées et réconciliées qui s'envolent au ciel...

— C'est beau, fit la zingara ; mais qui t'a dit cela ?

— Une âme sauvée ! une pauvre vieille mendiante

qui se mourait en blasphémant et qui vit maintenant, portant sa lourde croix sans murmure, les regards fixés sur le royaume céleste, où les derniers sont les premiers.

— Et c'est ce miracle du jeune saint qui a troublé ton cœur?

Angélie ne répondit point directement à cette interrogation. Sa voix devint plus douce et un voile de rêverie descendit sur son front charmant.

— Je te l'ai dit, murmura-t-elle; il était agenouillé près de de la balustrade du chœur, il me tournait le dos... Sa tête s'inclinait sur ses mains jointes et sa pose entière parlait éloquemment des faveurs chrétiennes qui emplissaient son âme... Je le regardais, c'est vrai... A le voir, je me souvenais de ma pieuse mère, dont le front se penchait ainsi quand sa pensée s'élevait vers Dieu... J'enviais cette foi, cette ardeur, ces délices de la dévotion sincère... Tout à coup l'heure sonna; il s'éveilla de son extase; il se retourna.

— Est-il beau? demanda Nina.

Angélie était très-pâle : sa voix trembla.

— Il me sembla que je faisais un rêve, dit-elle en passant sa main sur ses yeux. Tu me demandes s'il est beau?... Comment était Fulvio, l'homme le plus beau que j'aie rencontré en ma vie, aux jours de l'adolescence candide?... Tu sais cela, toi, Nina; moi, je ne le sais pas.

Nina sourit et ses yeux brillèrent.

— La tête de Sanzio sur le corps de Méléagre, dit-elle.

— Regarde le jeune saint si tu le trouves sur ton passage, reprit la Doria; regarde Julien...

— Ah!... fit Nina, tu sais son nom!...

— Oui, répondit simplement Angélie ; je ne l'entendis qu'une fois, mais je ne l'oublierai jamais... Regarde Julien, disais-je, et tu verras ce que j'ai vu ; les traits de Fulvio rajeuni, les traits de Fulvio, non pas embellis, mais adoucis et couronnés de je ne sais quelle séraphique auréole... C'est Fulvio adolescent, c'est Fulvio timide et pur... Écoute ! s'il était possible que mon cœur battît pour un enfant voué aux autels, Fulvio encore serait cause de mon malheur... c'est Fulvio que j'aimerais en lui...

Nina ne riait plus. Ses paupières demi-closes cachaient le rayon de ses grands yeux noirs.

— Est-ce tout ? dit-elle.

— Non, ce n'est pas tout, répondit Angélie ; Julien aussi m'aperçut, placée que j'étais non loin de la lampe de la Vierge... Quand nos regards se croisèrent, il chancela comme si un coup l'eût frappé au cœur... Il s'arrêta... il se retint à une colonne... puis, baissant les yeux et plus pâle que le marbre des statues, il s'enfuit.

— C'est tout, cette fois ?...

— Pas encore... Un souvenir était éveillé en moi... ce n'était pas la première fois que je le voyais... L'année dernière, lors de notre passage dans les Calabres, nous étions à l'auberge du Corpo-Santo...

— Serait-ce lui ?... s'écria la zingara.

Angélie la regarda étonnée.

— N'ouvre pas de si grands yeux, contessina, dit la zingara en reprenant son ton d'enjouement : ce n'est pas d'aujourd'hui que je t'aime et je n'ignore rien de ce qui te concerne. Je te demande si c'est lui qui fit feu sur les assassins ?

— Non pas lui, mais sa sœur.

— Oh! oh!... voilà un jeune saint et une belle d'amour dont il faudra s'occuper! fit Nina en se parlant à elle-même; il y a une destinée!

Puis, ramenant les deux mains d'Angélie dans les siennes :

— Nous autres jeunes filles, dit-elle gaiement, nous sommes toutes folles au moins un jour en notre vie... Tu es dans ton jour, ma belle comtesse... Je suis triviale, moi, tu sais, et je me souviens d'une fable où on voit un honnête chien en suspens entre sa proie et l'ombre... Le chien lâcha la proie et s'en repentit, car il n'eut pas même l'ombre...

Elles tressaillirent toutes deux et la zingara eut la parole coupée. La grotte s'emplissait d'un vacarme soudain. Des centaines de détonations venaient d'éclater à la fois au dehors, répercutées et enflées par les parois souterraines.

— Déjà le feu d'artifice! s'écria Nina en se levant; on ne devait le tirer qu'à l'entrée du roi : le roi est là!

— Et Fulvio?...

— Fulvio te cherche sans doute... Viens; hâtons-nous.

Elles se prirent toutes deux par la main et se dirigèrent vers l'entrée de la grotte.

Tout près de l'entrée, un homme était debout. Angélie le reconnut pour cet individu masqué qui s'était introduit naguère dans la grotte où le seigneur intendant Visconti-Armellino l'avait rejoint. En passant près de lui, la zingara dit d'un ton léger et sarcastique :

— Salut au savant docteur Pier Falcone!

V

LES CENT MILLE DUCATS DE PETER-PAULUS

Les deux jeunes filles avaient remis leur masque avant de quitter la grotte. L'homme que la zingara saluait de ce nom, Pier Falcone, resta complétement impassible.

— Il n'a pas bougé, dit Angélie, tu t'es trompée.

Nina lâcha son bras et s'avança résolûment vers l'inconnu.

— Je saurai bien de quelle couleur sont ses paroles! murmura-t-elle.

Et, prenant la main de l'homme masqué selon le rite que nous avons déjà plusieurs fois décrit, elle lui dit à l'oreille :

— *Le fer est fort, le charbon est noir!*

Elle n'eut point de réponse; seulement, l'homme masqué lui montra sa main, où il y avait un anneau de fer. Nina recula.

Elle revint toute pensive vers Angélie et lui dit :

— Tu as raison; je m'étais trompée.

Mais elle ajouta à part soi :

— C'est bien lui!... Que s'est-il passé?... Il est le médecin de Barbe Spurzheim... Johann est-il mort cette nuit?... Lui a-t-on volé son anneau du silence?

Elle se retourna pour voir encore une fois l'homme masqué. Il avait disparu.

Cependant l'aspect du jardin du palais Doria-Doria avait changé complétement depuis une heure; les abords de la grotte d'Endymion étaient maintenant dé-

serts, et la foule des invités s'était massée de l'autre côté du belvéder, où se tirait le feu d'artifice.

C'est d'Italie que nous vient cette mode de jouer avec le feu, et de transformer l'incendie en un savant clavier capable de produire pour l'œil ces extases qu'un orchestre donne au sens de l'ouïe. Les volcans apprirent sans doute à l'homme cet art prodigieux d'arpéger la foudre et de lier en gerbes les tonnerres domptés.

Tout le côté nord du jardin était un vaste éblouissement, et, sur ce fond splendide, le belvéder profilait les arabesques légères de son architecture orientale. Vers le midi, au contraire, tout était pâle. La lune, à son dernier quartier, se levait difforme et tronquée, comme ces médailles frustes qu'on trouve dans les fondations des monuments antiques. Son disque irrégulier se montrait à demi derrière le mont Somma. Les vapeurs du Vésuve, qui, depuis quelques jours, menaçait éruption, lui donnaient un teinte sombre et funèbre.

Impossible de trouver un contraste plus violemment accusé. Ici, c'était une gloire d'où jaillissaient d'inépuisables rayons ; là, c'était un ciel terne, voilant sa lune livide derrière un linceul.

Nina sentit le bras d'Angélie qui frissonnait sous le sien.

— Qu'as-tu donc, chérie? demanda-t-elle.

La belle comtesse montra ce firmament sinistre et murmura :

— On dirait une menace de malheur.

Nina lui fit faire un détour.

— Dans la vie, répondit-elle, il faut regarder toujours le côté brillant... Qu'importe un deuil qu'on ne voit pas?

A mesure qu'elles se rapprochaient de l'endroit où

se tirait le feu d'artifice, elles retrouvaient la foule. Mais la foule n'avait pas l'air de s'occuper beaucoup du feu d'artifice, qui prodiguait en vain ses pluies ardentes et ses bouquets de lumière. La foule était agitée, inquiète; elle parlait bas. Elle se divisait par groupes, comme le peuple dans les rues, aux heures néfastes des révolutions.

En traversant les groupes, Nina et Angélie entendirent qu'on disait :

— Le Doria est sombre comme un jour d'orage.

— Le roi n'est pas venu...

— A moins qu'il ne soit ici incognito.

— On n'a pas vu le prince royal.

— Coriolani n'a pas reparu.

— Les amis du Malatesta l'attendent.

— Que va-t-il se passer ici cette nuit?

Angélie tremblait.

Soudain une rumeur plus générale se fit. Un nom courut de groupe en groupe avec la rapidité de l'éclair. A son tour, Nina eut un frémissement. Ce nom, c'était celui du Porporato.

— Le Porporato, disait-on, a été assassiné hier au soir.

— Dans sa prison?

— Dans la rue.

— On l'avait retiré de son cachot?

— Il s'était évadé.

— Où a-t-on retrouvé son cadavre?

— Était-ce bien le Porporato, ce baron d'Altamonte?

— Qui a fait le coup?... La police?. . Les compagnons du silence?...

Toutes ces questions, qui n'avaient point de réponses, se croisaient.

A peine Angélie Doria et Nina, sa compagne, eurent-elles quitté la grotte d'Endymion, qu'on eût pu entendre des cris de paon effrayé dans le sentier souterrain qui descendait du belvéder. Une femme se précipita dans la grotte, une femme vêtue de rose vif, de bleu céleste, d'amarante et d'orange. Elle était poursuivie par un domino long comme un mât de cocagne, qui faisait d'énormes enjambées et respirait plus bruyamment qu'un soufflet de forge. La femme avait de l'avance, parce que le domino maladroit s'embarrassait dans les longs plis de son vêtement de soie. Au moment où il allait saisir la fugitive, un éclat de rire étouffé se fit entendre à quelques pas d'eux. Ils virent sortir de l'ombre deux dominos qui se tenaient sous le bras.

— Cette officer ! s'écria Pénélope en rougissant.

— Cette malfaitor ! dit de son côté Peter-Paulus Brown.

Les deux nouveaux venus prononcèrent ensemble, à l'unisson et gravement, en pur anglais :

— *Le fer est fort, le charbon est noir !*

— Gentlemen ! répondit Peter-Paulus avec politesse, vos disé iune grande vérity !

— Faites la réponse ! ordonna le plus petit des deux dominos, toujours en anglais.

— Jé volé bienne, répliqua Peter-Paulus ; jé faisé le réponse ; je disé : Gentlemen ! vos fôrmioulé iune incaountestèbeule vérity.

— Ne savez-vous dire que cela ?

— Oh !... jé save disé tute, gentlemen ?

— Avez-vous le diamant sur vous ?

— J'avé acheté, gentlemen, pôr cinque cente quateur-vinte-six liver sterling de diamante dans lé occasieun de le mariamente de milédy avec moâ !

— *It is very most romantic and theatrical!* murmura Pénélope à l'oreille de son conjoint.

Celui-ci répondit :

— Jé siouplié vos de taisé dans cette momente !

Le fait est que le moment était solennel. Le plus petit des deux dominos, celui qui était versé dans la langue de Pope et de Milton, leva le doigt dans une attitude de menace.

— Tout cela n'est pas clair, prononça-t-il sévèrement; l'association n'a pas confiance en vous... Je vous avertis qu'à dater de ce moment, toutes vos actions seront surveillées... Si vous tentiez de vous défaire du *pendjaud* en dehors de nous, il vous en coûterait la vie !

— Je volé bienne dôner le *pendjaub* ! s'écria Peter-Paulus avec des larmes dans la voix, et dôner tut le superfaèce de le Hindostani !... J'été seudjet anglais, gentlemen !... et member de le Cotton's and international cleub !... Jé disé *positively* à mon gôvernemente que vos avé attenté à les djors de moâ... et de milédy... Jé vôlé sôtir incaoutinente de cette pays abominèbeule !...

— On vous le défend ! riposta le plus petit des deux dominos.

— O-oh !... j'été libeur ? fit Peter-Paulus, dont les joues s'enflaient, et dont le nez fouettait à droite et à gauche comme une girouette un jour de vent variable; jé défendé libeurty de moâ djousque le derneur gutte de le sang de moâ... by God !

— O-oh !... *schoking !...* fit milady à ce juron.

— Jé disé : Taisé-vos dans cette momente !... Je pâlé à les gentlemen !

Les deux dominos s'étaient consultés. Le plus petit ferma la discussion en disant :

— Soyez prudent et surtout soyez muet sur tout ce qui est arrivé cette nuit, si vous voulez éviter un malheur! Quand même vous ne seriez pas la personne que nous attendons, vous nous appartenez, puisque vous avez deviné une partie de nos secrets... Rentrez à votre hôtel; n'en sortez plus, et, demain, le conseil vous fera savoir sa volonté.

Les deux deux dominos se retirèrent, marchant de ce pas mesuré que prennent les comédiens dans les grandes circonstances!

— Jé disé, s'écria Pénélope, que c'été dramatic tutefait!

Peter-Paulus se laissa choir sur le banc de gazon pour essuyer la sueur qui baignait ses cheveux jaunes.

— C'été prodigéous! murmura-t-il avec découragement, les voyadgeors, les guides et les itinérars été biène criminal pôr voar gâdé le soêlence sur les dandgers de cette siourprenante paysse... Jé disé à vos, milèdy, taisé-vos!... Je vôlé réfletchir... fômellemente!...

Au dehors, le fracas de la fête n'était plus. Le feu d'artifice avait éteint ses capricieux éblouissements, et le belvéder dessinait maintenant ses lignes illuminées sur le ciel noir. Vers l'ouest, la lune montait lentement au ciel, derrière les vapeurs menaçantes du volcan, qui la voilaient de deuil. C'est à peine si quelques groupes rares circulaient encore çà et là dans les allées de myrtes, d'orangers et de lauriers-roses. Le jardin était presque désert. D'autre part, les orchestres se taisaient. A travers les colonnades qui entouraient le palais, on voyait de loin dans les salons la foule des invités immobiles et muets. Ils étaient là tous et toutes.

Pour quiconque eût assisté aux débuts bruyants de la de la fête, l'aspect de cette noble maison, toute bril-

lante encore de lumières, mais silencieuse désormais, avait des tristesses et des menaces. Quelque chose se passait là-bas, quelque chose de terrible, qui faisait taire à la fois la voix suave des instruments et les rires insouciants de la foule. Parmi ces folles joies, la tragédie avait montré son masque pâle, et le plaisir épouvanté fuyait...

VI

LE MARQUIS DE MALATESTA

C'était aussi un décor de tragédie : d'immenses salons dans ce style large et plein d'un air que l'Italie moderne emprunta aux souvenirs antiques. A l'extérieur, de longues colonnades blanches dont les socles purs s'entouraient de corbeilles fleuries, des terrasses avec balustrades attiques où la brise des nuits se parfumait en passant. A l'intérieur, des lambris de marbre aux moulures sévères et gracieuses, des voûtes illustrées par le pinceau des maîtres, et partout, ces trésors de l'art, peintures ou sculptures, dont la riche Italie est si prodigue.

Chacun savait que le roi de Naples était incognito, cette nuit, au palais Doria. Nul ne l'avait salué ni vu ; mais son arrivée avait donné le signal du feu d'artifice. Quant aux princes de la famille royale, ils s'étaient tous montrés plusieurs fois cette nuit. On avait vu le prince héréditaire François de Bourbon, et son frère cadet, Léopold de Bourbon, prince de Salerne, et les princesses, filles du roi.

Bien qu'il n'y eût point, ce soir, étiquette royale à cause de l'incognito de Sa Majesté, un silence relatif

régnait dans cette auguste enceinte et aux alentours. Le bal tirait à sa fin, et une armée de valets servait cette liqueur romaine où la neige rafraîchit l'ardent tafia des Antilles.

Autour des princesses, un grave cercle d'hommes d'État se rangeait. Les princesses causaient sermons et opéra, comme cela se pratique en Italie, et ailleurs.

Dieu sait ce dont les hommes d'État s'entretenaient. Les hommes d'État de Naples ne pèsent pas beaucoup dans la balance des destinées européennes. Le roi fait tout en ce pays où nombre de choses ne sont pas bien faites. Je ne crois pas que le nom d'un seul ministre napolitain ait passé, depuis trente ans, la mer tyrrhénienne pour frapper les oreilles du continent.

On parlait peut-être de police : c'est là-bas la grande chose ; peut-être de chevaux, car la lèpre de la conquête anglaise commence à gagner l'Italie du Sud ; peut-être de jeu, car les Napolitains sont joueurs. Quel que fût le sujet de l'entretien, les voix étaient discrètes et contenues. Nul éclat ne troublait la calme causerie des princesses et de leur cour.

On parlait encore plus bas dans le salon de gauche, la salle du Giorgione. Là, huit ou dix jeunes gens, tous masqués, étaient réunis.

Au premier aspect, on n'aurait trop su dire ce qu'ils faisaient, massés dans l'angle le plus obscur de la galerie. Conspiraient-ils ? Et contre qui ? Ne *mettaient-ils point en scène*, plutôt, pour employer l'expression consacrée au théâtre, quelque œuvre dramatique.

Ils parlaient, ils gesticulaient, ils semblaient, en vérité, se distribuer des rôles. L'un d'eux, fort beau jeune homme, à qui l'*emploi* principal, avait écarté les revers de son domino et montrait un costume aussi

riche que galant. Les autres l'appelaient marquis et nous eussions facilement reconnu en lui le mystérieux conjuré qui avait fait dans le massif ce serment bizarre :

— Il ne sortira d'ici que déshonoré ou mort, fallût-il donner pour cela mon honneur ou ma vie !

Dans le salon de droite et dans ceux qui suivaient, on jouait un jeu d'enfer.

— Cent onces d'or ! cria-t-on de la table la plus proche : il manque cent onces d'or du côté de Vicente Capelli... Les fais-tu, Malatesta ?

Celui qu'on avait appelé si souvent le marquis, et qui était Giulio Doria d'Angri, marquis de Malatesta, tourna la tête. Mais l'un de ses compagnons répondit pour lui :

— Malatesta joue un autre jeu, cette nuit.

— Tu le gâtes, Sampieri ! répliqua-t-on ; que deviendra Malatesta, s'il se corrige de ses vices ?

Sampieri repartit avec humeur :

— Fais tes affaires, Balbi, crois-moi... laisse-nous aux nôtres.

Et, se tournant vers ses compagnons :

— S'il ne vient pas, tant mieux, ajouta-t-il en baissant la voix ; vous savez le proverbe : Les absents ont toujours tort.

C'étaient tous jeunes gens de la haute noblesse italienne ; ils avaient fait orgie, le soir précédent, au palais Malatesta et venaient chez Lorédan Doria après boire. On ne peut dire cependant qu'ils fussent ivres. L'orgie, déjà lointaine, n'avait laissé en eux d'autres traces que la fatigue du cerveau et cette fièvre sombre qui suit fidèlement les excès de table. Vous eussiez vu, s'ils avaient ôté leur masque, tous ces jeunes visages dé-

faits et pâles. Mais leur pâleur ne venait pas seulement de la réaction de l'ivresse.

Ils s'appelaient, ces seigneurs, Sampieri, Marescalchi, tous deux de Bologne et tous deux princes ; Vespuccio Doria, Pitti de Florence, Colonna de Rome, Ziani de Venise, Gravina de Naples. Il n'y avait pas là un nom qui ne fût historique et illustre. Et, quoique la passion les poussât, entre toutes les passions, celle qui a l'aiguillon le plus subtil, la conscience, leur disait que ce qu'ils allaient faire n'ajouterait point à leur gloire.

Triste besogne pour les fils de la chevalerie italienne ! Grande haine, rancune venimeuse et mortelle fondée sur un motif par trop frivole !

Certes, la conscience italienne n'a plus la voix bien forte. Il y a longtemps que là-bas l'âge héroïque a pris fin. Et cependant, ces jeunes gens, qui étaient les fils des géants, avaient honte. Mais cette honte, qui leur étreignait le cœur, n'avait pas la force de les arrêter.

Ils étaient là réunis contre un homme. C'étaient des empereurs et des rois que combattaient leurs pères. Ils se liguaient dix contre un ; et ils appelaient pour surcroît la trahison à leur aide. L'épée à la main, chacun d'eux était brave. Ils s'associaient pour commettre une lâche et ténébreuse action. Ils s'associaient pour jouer, nous avons prononcé le vrai mot tout à l'heure, une de ces comédies homicides qui tuent autrement et mieux que le poignard.

Leur *mise en scène* se réglait d'avance. Ils prenaient leurs postes ; ils faisaient leur dernière répétition. Et pourquoi prenaient-ils cette arme abjecte de la ruse, eux qui étaient jeunes, eux qui étaient forts, eux qui s'étaient montrés vingt fois en leur vie chatouilleux sur

ce que l'on appelle si naïvement le point d'honneur? Parce qu'ils avaient crainte de leur adversaire?

Certes, aucun d'eux ne l'eût avoué. Mais peut-être, en effet, avaient-ils crainte de leur adversaire. Il y a de quoi.

Celui-là était de ceux dont la vie marche comme un triomphe : un vainqueur d'habitude qui ne savait pas encore, après cent batailles, la signification du mot revers. Celui-là était le conquérant heureux et glorieux, l'inconnu d'hier dont le nom sonnait aujourd'hui comme une fanfare à toutes les oreilles étourdies. Celui-là était le vivant éblouissement, le soleil humain dont les rayons mettaient à l'ombre toute renommée rivale. Celui-là était le prince Fulvio Coriolani, la folie du peuple napolitain, l'astre de la cour; l'homme dont la seule présence faisait plus rêveur et plus doux le sourire de toutes ces belles princesses; le demi-dieu que les jeunes marquises voyaient en songe; l'esprit noble et courtois qui donnait le diapason à la *haute vie*, comme on dit à Londres; la fulgurante épée dont nulle rapière n'avait encore pu parer les coups. Celui-là était l'orgueil de ses partisans; le sultan des amours changeantes et toujours fortunées; le cavalier favori de la reine et de ses filles; l'ami du prince royal; le favori du roi.

Non, ce n'était pas tout à fait par frayeur que nos conjurés jetaient l'épieu pour prendre le filet dans cette chasse désespérée. C'était par excès de haine et pour mieux assurer leur coup.

Mais que leur avait-il fait, ce splendide jeune homme? pourquoi tant d'aversion irréconciliable? Il y avait un crime sans pardon.

Avant la venue de Fulvio Coriolani, tous ces jeunes

seigneurs : Malatesta, Sampieri, Marescalchi, Vespuccio Pitti, Colonna, Ziana, Gravina et autres, brillaient. Que deviennent ces pauvres étoiles quand le soleil dépasse la lèvre de l'horizon ? Quelle place laissent au peuple vaincu des astres secondaires les insolents rayons d'Apollon-Phébus ?

Malatesta était évidemment l'acteur principal dans le drame qui allait se jouer. Ses compagnons l'entouraient et l'encourageaient. Il paraît que son rôle était difficile.

— J'aimerais mieux l'avoir là, en face de moi, dit-il répondant aux derniers mots de Sampieri ; je n'aime pas attaquer les gens par derrière.

— Tu n'as pas de bonheur, marquis, répliqua Colonna, quand tu attaques celui-là par devant.

Sampieri s'empressa de prendre la parole pour prévenir l'aigre discussion qui ne pouvait manquer de s'élever.

— La paix, Colonna ! dit-il. Toi, Malatesta, écoute, tu es tombé au sort, c'est toi qui dois porter le grand coup... Mais, si le cœur te manque, dis-le... Je vais remettre nos noms dans l'urne, et nous tirerons de nouveau.

Malatesta répondit :

— Celui d'entre vous qui se croit plus brave que moi n'a qu'à venir, au petit jour, à droite de la porte de Capoue. S'il en revient, il vous donnera de mes nouvelles.

— Prends garde, marquis, firent à la fois Grimani et Gravina ; ceux qui se vantent ont peur.

Sampieri s'interposa de nouveau :

— Il ne s'agit point de bravoure, dit-il ; tout le monde est brave la rapière à la main... Ce qu'il nous

faut; c'est de la fermeté, du sang-froid, de la présence d'esprit... A l'heure qu'il est, marquis, as-tu tout cela?

— J'ai tout cela, répliqua le Malatesta.

— Montre-nous ta figure, fit le Pitti de Florence; car ta voix tremble et tu ne te tiens pas droit sur tes jambes.

Malatesta fit un pas en arrière et leva la main. Sampieri l'arrêta encore.

Pour un observateur, il eût été aisé de deviner que tous ces jeunes fous excitaient le Malatesta, comme on fait pour les taureaux avant la course.

Il arracha son masque d'un mouvement convulsif. Sa figure était livide, mais ses yeux brûlaient.

C'était un beau jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Sans le stygmate qu'avait imprimé sur ses traits l'orgie trop tôt commencée, sa ressemblance avec son cousin Lorédan Doria eût été frappante.

L'aiguillon devenait inutile, chacun le vit bien. Le taureau était suffisamment excité.

Sampieri sourit sous son masque en voyant la frange d'écume qui blanchissait ces lèvres convulsivement contractées, et la ligne sanglante qui bordait ces paupières.

— Bien, marquis, bien! dit-il en lui tendant la main; je savais, moi, que le fils de ton père ne pouvait pas trembler!

— Je te défends de parler ici de mon père! murmura Malatesta, qui baissa les yeux. Mais, se reprit-il, si mon père avait eu cet homme en face de lui, peut-être qu'il eût fait comme nous.

— Certes! certes! s'écria-t-on de toutes parts; notre cause est bonne, marquis, pas de scrupule!

Une heure après minuit sonna à l'horloge du palais Doria.

— Il est temps, dit Sampieri; le roi pourrait se retirer.

Deux ou trois voix demandèrent :

— Marquis, es-tu prêt?

— Je suis prêt, répliqua le Malatesta.

— As-tu ton rôle bien présent?

— Si la mémoire me manque, fit le Malatesta avec un sourir amer, n'êtes-vous pas là pour me souffler, mes frères?

Il y eut un instant d'hésitation dans le groupe.

Le marquis venait de passer la main sur son front baigné de sueur.

— Tu trembles la fièvre, Malatesta!... murmura le Pitti.

Et un autre :

— Malatesta, tu n'oses pas.

Il se redressa de son haut.

— Seigneurs, dit-il avec une certaine noblesse dans la voix, vous détestez cet homme depuis plus longtemps que moi... S'il ne m'avait pas pris le cœur de celle que j'aime, je sens que j'aurais été son ami... Il n'y a que mon sang ici qui ait rougi son épée... Il m'a volé mon bonheur... laissez-moi pâlir si j'ai honte, laissez-moi trembler si j'ai peur... On peut frapper en frémissant, je jure que je frapperai.

Toutes les mains cherchèrent la sienne, et l'on cria :

— Bravo, Malatesta!

Ce fut comme le signal de la bataille si longtemps préparée. Il se fit un mouvement parmi les conjurés, qui traversèrent la salle par petits groupes, et prirent leurs divers postes de combat : les uns en dedans, les autres

en dehors de la porte haut voûtée du salon de l'Albane où était la cour. Dans ce dernier salon, presque tout le monde était démasqué, par respect pour les princesses.

Sampieri, second premier rôle, chargé spécialement de donner la réplique au Malatesta, resta près de lui sous la voûte. Colonna et Marescalchi entrèrent dans le salon; Pitti, Ziani et Gravina formèrent le centre de trois groupes. Il y eut un grand silence, pendant lequel on entendit la conversation des princesses. Elles parlaient du beau, du grand, du séduisant, de l'incomparable Coriolani.

— Entends-tu cela ? dit tout bas Sampieri. Chacune de nos paroles va porter comme un coup de foudre... Y es-tu ?

— J'y suis.

— Commence.

Aussitôt le Malatesta prit tout haut, et bien mieux qu'on ne s'y fût attendu, le ton d'une discussion commencée.

— Si vous ne voulez pas me croire, dit-il, je vous le prouverai.

— Comment le prouveras-tu, marquis? demanda Sampieri également à haute voix et d'un accent de provocation.

Quelques indifférents tournèrent déjà la tête pour savoir quel différend allait surgir entre ce fou de Malatesta et cet autre fou, Domenico Sampieri, comte Sampieri della Romana.

La princesse de Salerne disait en ce moment :

— Mais que peut-il être devenu cette nuit?

— Il faut assurément une affaire bien grave, répliqua le comte de Castro-Giovanni, cousin du roi apanagé en

Sicile, pour retenir notre cher Fulvio loin du palais Doria en ce moment.

Il regardait, en parlant ainsi, la comtesse Angélie.

La princesse de Palerme fit à cette dernière un signe caressant et affectueux pour l'engager à s'approcher. Angélie obéit.

Ce fut un murmure d'admiration dans le salon de l'Albane, quand on vit la respectueuse et gracieuse façon que prit la belle des belles pour aborder la princesse, bru du roi.

Celle-ci l'embrassa en souriant, et lui dit à l'oreille :

— Chère cousine, tirez-nous d'embarras et dites-nous où il est.

Angélie, rose du front au sein, baissa les yeux et répondit :

— Altesse, parmi les secrets que le prince ne me dit pas, il faut placer le bien qu'il fait... Dieu seul et lui le savent.

Nina Dolci, assise aux pieds de sa maîtresse, lui envoya un baiser.

La princesse la fit placer auprès d'elle.

Pendant cela, Malatesta et Sampieri discutaient à voix basse avec une vivacité croissante. Les compères commençaient à s'approcher et à se mêler du différend. Les curieux ouvraient l'oreille.

Tout à coup Malatesta s'écria :

— Mille onces d'or si vous voulez !

— Deux mille pour peu que cela vous plaise, riposta Sampieri.

— Qu'est-ce ? qu'est-ce ?... fit-on aux alentours.

La cour n'avait pas encore pris garde.

— Je vous dis que je le sais! reprit Malatesta avec une nuance d'aigreur.

— Qu'est-ce? qu'est-ce? répétaient les curieux, dont le cercle inquiet s'épaississait autour de la porte.

— Sampieri soutient qu'il a le droit de s'appeler ainsi, répondit Colonna entrant en scène à son tour; Malatesta prétend le contraire.

— Mais de qui parlent-ils?

— Eh! fit Colonna, ne le savez-vous pas?

— Ils parlent, répondit Pitti en haussant les épaules, du prince Fulvio Coriolani.

— C'est absurde! ajouta Ziani.

Et Gravina sentencieusement :

— Ce marquis Malatesta ne se corrigera jamais!

— Sang du Christ! s'écria Malatesta; que n'est-il ici? vous verriez la figure qu'il ferait!

— Ninsultez pas un absent! dit Balbi.

— Si le seigneur Balbi veut prendre en main la défense d'un misérable et d'un bandit, s'écria Malatesta d'une voix tout à coup éclatante, libre à lui, je soutiens mon dire!

Il fallut bien que la cour prêtât enfin attention. Cent personnes se massaient auprès de la porte.

La princesse de Salerne demanda, comme tant d'autres l'avaient fait avant elle :

— Qu'est-ce donc?

— S'il plaît à Votre Altesse royale, répondit le Marescalchi en saluant avec respect, c'est le prince Coriolani qu'on accuse d'avoir volé son nom.

Ces Marescalchi sont de très-grands seigneurs.

— Et qui ose avancer une pareille insolence? s'écria Marie-Clémentine d'Autriche.

Marescalchi répondit :

— C'est le cousin de notre Lorédan, c'est Giulio Doria d'Angri, marquis de Malatesta.

— Et il dit cela sérieusement? fit le comte de Castro-Giovanni.

— Très-sérieusement, Altesse: il dit même des choses beaucoup plus graves... très-sérieusement aussi.

Toutes les figures des dames de la cour peignaient uniformément l'indignation. Angélie Doria était pâle comme une morte. Quant à la signora Nina Dolci, le lecteur doit supposer qu'elle était la plus indignée de toutes.

Nous sommes obligé de dire qu'il n'y paraissait point. Elle s'accoudait familièrement sur le bras du fauteuil de sa maîtresse; elle éventait d'un air de tranquillité parfaite son visage souriant et charmant. Il n'y avait pour être aussi calmes qu'elle en ce moment, que trois personnages mêlés à la foule, et rassemblés au coin de la porte voûtée. C'étaient le seigneur Andrea Visconti-Armellino, intendant de la police royale, le grand banquier Massimo Dolci, oncle de la signora Nina, et le cavalier Ercole Pisani. Derrière eux se tenait ce beau soldat, le colonel San-Severo, qui semblait, au contraire, en proie à une violente agitation.

— Où donc est le seigneur comte? demanda la princesse de Salerne. Il faudrait faire cesser ce scandale.

— Si Votre Altesse royale le désire..., commença Castro-Giovanni.

Mais il n'acheva point. Un bras se posa sur son épaule par derrière, et une voix murmura à son oreille :

— Je suis là, seigneur, et j'écoute!

Il avait reconnu Lorédano Doria, masqué et confondu dans les rangs de la cour.

Cependant, comme il arrive toujours en ces circon-

stances, un grand silence se faisait peu à peu autour des deux interlocuteurs principaux. Chacun avait envie d'entendre désormais. La cour elle-même, malgré ses préventions en faveur du beau Fulvio, se taisait et devenait attentive.

— Je suis fâché, disait en ce moment Malatesta avec une évidente intention de sarcasme, que la chose ait été si loin... Je voulais bien causer, mais mon intention n'était point de porter une accusation publique...

— Tu ne la porteras pas loin, ton accusation ! grinça San-Severo entre ses dents.

Armellino lui fit signe de se taire.

— Vous en avez trop dit, marquis, répliqua le Vénitien Ziani avec une apparente sévérité ; rétractez-vous, ou donnez vos preuves.

— Vous parlez haut, seigneur Ziani ! s'écria Malatesta.

— Je parle comme je dois.

— Songez...

— Je songe au lieu où je suis... Chacun dans cette fête a uni plus d'une fois le nom de celui que vous insultez au nom chéri et respectable de la comtesse Angélie Doria !

Tout cela était concerté d'avance. On voulait mettre le feu à la mine par tous les bouts à la fois.

— C'est vrai ! c'est vrai ! dirent les uns ; Ziani a raison !

— Ziani a tort ! dirent les autres ; pourquoi mêler le nom de la Doria à ces querelles d'écervelés !

Sampieri prononça tout bas :

— Courage, marquis ! voilà que les princesses écoutent !

Puis il ajouta à voix haute :

— Tu as beaucoup parlé, Malatesta ; mais tu n'as encore rien dit !

— J'ai accusé, repartit Malatesta, ce prétendu prince Fulvio Coriolani d'avoir eu fort exactement la même vie que ce coquin titré qu'on devait exécuter demain.

— Oh !... oh !... protesta l'assemblée ; fi donc !... Comparer Fulvio au baron d'Altamonte !

— Ne faisaient-ils pas une paire d'amis ? s'écria Malatesta.

— Quel est celui d'entre nous, objecta Sampieri le bon apôtre, qui n'a pas serré la main d'Altamonte autrefois ?

Mais, dans la foule des courtisans :

— Fi donc ! fi donc !... Quel rapport établissez-vous !

— Cet Altamonte m'avait toujours fait, à moi, l'effet d'un chevalier d'industrie... Et j'avais dit souvent, on peut se le rappeler : « Ce baron d'Altamonte finira mal ! »

Sampieri avait touché juste.

Ceci donnait, en effet, au Malatesta l'occasion de cette réplique toute simple, qu'il lança vertement à son adversaire pour rire :

— Donc, j'ai dit quelque chose, seigneur Sampieri, puisque j'ai avancé... et puisque je soutiens qu'Altamonte et Coriolani, Coriolani et Altamonte, c'est bonnet blanc et blanc bonnet !

Nouvelle et grande rumeur. Deux personnages nouveaux étaient au premier rang de la foule. Un domino aux épaules courbées par l'âge et un jeune homme d'élégante tournure qui portait un masque à barbe de soie. Ceux qui étaient autour du vieillard s'écartèrent de lui avec respect, sauf un compagnon qu'il avait pour soutenir ses pas chancelants.

Le jeune homme était placé non loin des quatre chevaliers du silence. La signora Nina Dolci n'aurait eu besoin que d'un regard pour reconnaître en lui ce mystérieux personnage qui s'était glissé naguère dans la grotte d'Endymion, pendant qu'elle s'y entretenait avec Angélie Doria : le docteur Pier Falcone.

Malatesta, faisant tête à la rumeur qui, de tous côtés, le désapprouvait, s'écria :

— Je me trompe ; ce n'est pas la même chose : Altamonte valait mieux que Coriolani... car Altamonte avait un nom, un nom de bandit... Il s'appelait Felice Tavola... Tandis que le Coriolani n'a pas même un nom de coquin !

Ce nouvel outrage resta sans écho.

Malatesta s'essuya le front, sa tâche était rude.

— Courage ! lui dit tout bas Sampieri ; tu es bientôt au bout, marquis ; le roi t'écoute !

VII

LE GANT DE LORÉDAN DORIA

Malatesta tournait le dos à ce vieillard, dont l'échine courbée se cachait sous un ample domino de soie noire. Il ne l'avait point vu. Quand Sampieri lui dit : « Le roi t'écoute, » il tressaillit de la tête aux pieds.

— Corps de Bacchus ! grondait le grand San-Severo, derrière ses trois collègues ; je deviendrai enragé si vous ne me laissez pas étrangler ce marquis de malheur !

— C'est l'ordre du maître, répondit le vieux Massimo Dolci en se tournant vers lui à demi.

La princesse de Salerne frémissait de colère. Cette

scène en présence d'une telle réunion de princesses, filles et brus du roi, avait assurément un caractère inexplicable. Ce n'était pas le hasard qui en pouvait favoriser seul les offensants développements. Il fallait qu'autour de cet insulteur il y eût une protection cachée.

La princesse entendit une voix suppliante à son oreille. Elle se retourna. Angélie s'affaissa dans ses bras.

— Madame, murmura-t-elle ne pouvant plus retenir ses déchirants sanglots, Lorédan Doria, mon frère, est l'ennemi du prince Fulvio Coriolani !...

Ce fut un trait de lumière pour Marie-Clémentine d'Autriche. Elle se leva, cherchant de l'œil quelque haut dignitaire qui pût exécuter ses ordres. Nina, qui continuait de s'éventer gracieusement d'un air de complète indifférence, Nina lui dit :

— Altesse, s'il m'était permis de vous donner un conseil, je vous dirais de garder le silence.

— Puis-je souffrir qu'en ma présence ?... commença la fière Autrichienne.

— Altesse, interrompit la zingara, le prince votre époux est là, je viens de le voir.

— Si le prince de Salerne juge à propos de se taire...

— Le prince royal est présent aussi, interrompit encore Nina.

— Quand bien même...

— Altesse, veuillez regarder... vous reconnaîtrez le roi derrière le marquis de Malatesta.

La princesse retomba sur son siége comme accablée par la stupeur. Elle avait, en effet, reconnu le roi.

Il était facile de voir, du reste, que les sentiments de l'assemblée avaient changé. On écoutait avec une sorte d'intérêt curieux, non plus avec colère. La nouvelle que

les personnes royales étaient présentes sous le masque avait circulé de bouche en bouche. Cela ôtait à chacun toute part de responsabilité. Personne ne se sentait appelé à être juge là où était le roi. Mais cela augmentait dans une énorme proportion l'intérêt de la scène. Ce n'était plus ici un duel ordinaire, tel qu'on en peut voir tous les jours dans ces hauts lieux, où les intérêts et les passions se choquent incessamment. Il s'agissait d'un de ces solennels combats où la lice est publique, où les trompettes sonnent la fanfare aux quatre vents, où les bannières se déploient sous le soleil, tandis que les champions font le tour des barrières la lance haute et la visière levée. C'était la joute antique avec son entourage de princes et de nobles dames. C'était l'ancien jugement de Dieu. Car il arrivait souvent, dans ces solennités éclatantes et barbares, qu'il n'y eût de présent que l'un des champions. Le mot qui exprime ce fait est resté dans le vocabulaire moisi de nos gens de loi. L'autre champion *faisait défaut*. Et alors, après qu'on l'avait appelé par trois fois, suffisamment et dûment, à cor, à cri, de toutes façons usitées, le présent, déclaré vainqueur, avait gain de cause. Une preuve de plus en faveur de ce bon vieux proverbe : « Les absents ont toujours tort. »

Rien ne manquait à ce tournoi : ni le souverain, spectateur et juge, ni la noble foule des assistants. Tout ce qui restait au palais Doria s'était massé dans les deux salons de l'Albane et du Giorgione. Pour que l'aspect même de cette brillante cohue rappelât l'amphithéâtre, on voyait s'élever les têtes au lointain, parce que les derniers rangs des curieux s'étaient emparés des banquettes et des siéges.

Les convives de ce festin de haine qui avait eu lieu

la veille, chez le Malatesta, avaient souhaité un éclat. Le hasard venait en aide à leurs efforts. Ils réussissaient au delà même de leurs vœux.

Il y avait cependant un grand silence dans les deux salons et dans les galeries voisines. Les indifférents se taisaient désormais. On attendait! Il fallut qu'un des conjurés se dévouât pour donner au Malatesta la réplique nécessaire.

— Quand on accuse un absent, dit Colonna, de vagues allégations ne suffisent point...

— Te fais-tu le défenseur du Coriolani, Prosper Colonna? interrompit Malatesta. Je vais te répondre, car depuis trop longtemps je cherche ici à qui parler... Mes vagues allégations, comme tu les appelles, recouvrent des faits positifs... Mais, pour plaider une cause, il faut un tribunal... J'espérais ici l'auguste présence de Sa Majesté le roi Ferdinand... j'aurais parlé devant le roi.

Tout le monde savait que le roi était présent. Il y eut un long murmure; mais aucune voix ne s'éleva, parmi les invités du palais Doria, pour dire : « Le roi est là. » L'étiquette, là-bas, est de respecter l'incognito royal. Ce fut le roi lui-même, ce vieillard drapé dans un domino noir, qui était derrière le marquis de Malatesta; ce fut le roi qui lui toucha l'épaule, et qui lui dit tout bas :

— Marquis, vous avez ici des juges... Puisque vous voulez parler devant le roi, parlez!

Il était dans le rôle de Malatesta de feindre un vif étonnement. Mais il n'eut pas le temps de faire beaucoup de grimaces. Le roi poursuivit :

— Ne vous retournez pas et venons au fait; j'ai hâte!

Il y avait de l'émotion dans l'accent du roi. Malatesta le sentit. Mais ses vaisseaux étaient brûlés. Et surtout sa leçon était faite. Il se retourna à demi et comme involontairement, malgré l'ordre de Sa Majesté. Son regard chercha du courage dans les yeux de Sampieri, son compère, et, après s'être recueilli un instant, il commença :

— Puisque ceux qui sont autour de moi désirent que je m'explique, je le ferai, bien que je ne sois point préparé, et que je n'aie point l'habitude de la parole. Je n'ai qu'un vœu, c'est que le Coriolani paraisse au milieu de nous avant que j'aie dit tout ce qui le condamne et tout ce qui le déshonore. Sa besogne nocturne est finie. Il est libre désormais. S'il a ici des amis, qu'on l'avertisse et qu'il vienne !

» J'ai dit et je répète que Fulvio Coriolani a volé son nom ; j'ai dit et je répète que Fulvio Coriolani est un malfaiteur déguisé en gentilhomme, le complice du baron d'Altamonte, un des membres de cette association mystérieuse et sanguinaire : les compagnons du silence !

Un cri étouffé se fit entendre dans la partie du salon où étaient les princesses. C'était Angélie Doria qui se débattait contre l'étreinte d'une violente attaque de nerfs.

Nina Dolci s'élança vers elle et la prit entre ses bras.

— Ne crains rien, lui dit-elle à l'oreille.

Lorédan Doria, qui avait quitté sa place, fit un pas vers sa sœur. Il s'était démasqué, depuis que le roi avait ordonné au Malatesta de parler. Sans le vouloir et sans le savoir peut-être, il se rapprochait peu à peu du centre du cercle.

Le marquis de Malatesta avait prononcé ces dernières paroles d'un ton précis et assuré. L'émotion de l'assemblée était grande, mais muette.

En somme, personne ne pouvait dire le passé de ce brillant prince Coriolani. C'était comme un météore éblouissant qui éclairait la cour de Naples depuis quelques mois. Mais d'où venait-il? La faveur du roi et de la famille royale lui valait une généalogie : c'était tout. Ces météores sortent toujours des nuées.

Le roi écoutait, immobile, sous le vaste capuchon de son domino. Aucun de ceux qui l'escortaient n'avait fait un geste.

Vis-à-vis du roi, Armellino, Ercole Pisani et le riche Massimo Dolci se tenaient impassibles. On eût dit qu'ils étaient parfaitement étrangers à ce qui se passait. Le colonel San-Severo, au contraire, se démenait et murmurait :

— Où cela va-t-il nous conduire?... Corps de Bacchus! je ne sais pas me battre à coups de langue... Mais, si celui-là est un espion de police, Corner, tu dois le savoir!

L'intendant Armellino, répondant à ce nom de Corner, lui commanda le silence de par la volonté du maître.

A quelques pas de là, Pier Falcone, les bras croisés sur sa poitrine, accomplissait en conscience les ordres de Johann Spurzheim : il observait.

— C'est bien! dit Sampieri à Malatesta qui reprenait haleine : arrive au fait tout de suite!

Les autres conjurés disaient dans les groupes :

— Est-ce qu'il y aurait là-dessous quelque chose de sérieux?...

Le plus fort était fait. Malatesta promena son regard

sur l'assemblée et sembla provoquer ses récriminations. Il reprit d'un ton calme et net :

— Vous avez tous été surpris, seigneurs et nobles dames, de voir disparaître cette nuit Fulvio Coriolani, au milieu d'une fête dont il était en quelque sorte le héros... Il ne pouvait pas ne point sortir... La ténébreuse confrérie à laquelle il appartient punit de mort la moindre désobéissance... Il a reçu un message à la fin du repas ; il est parti ; depuis ce moment, il m'appartient ; je l'ai fait suivre ; je sais ce qu'il a fait.

— Qu'a-t-il fait ? demanda le roi.

— Tout le monde sait, répondit Malatesta, qu'un homme a été assassiné cette nuit sur la plage de la Marinella, au pont de la Madeleine... Le bruit a couru que cet homme assassiné était le prince Coriolani... les improvisateurs l'ont dit sur la place publique... Ici même, dans ce palais Doria qu'il a souillé si longtemps de ses assiduités, on l'a répété, et j'ai vu pâlir cette belle, cette pure jeune fille...

— Je te défends, marquis Malatesta, interrompit tout haut le comte Lorédan, de faire aucune allusion à ma sœur Angélie Doria.

La princesse de Salerne serra la main d'Angélie.

— Vous aviez mal jugé votre frère, lui dit-elle.

Une voix s'éleva et dit :

— Bien parlé, Loredano !

Mieux que personne, Malatesta eût pu affirmer que cette voix appartenait au roi. Un nuage passa au-devant de ses yeux.

— Le misérable les a ensorcelés tous ! gronda-t-il avec un blasphème.

— Courage, marquis ! répliqua Sampieri ; je te dis, moi, que nous le tenons !

Malatesta rassembla toute sa fermeté pour continuer :

— Pourquoi a-t-on dit que l'homme assassiné au pont de la Madeleine était Coriolani ?... Parce que Coriolani avait été vu sur la plage de la Marinella, causant avec un inconnu en costume de matelot... Jusque-là, point de crime, n'est-ce pas? Mais quel était ce matelot? Ce matelot, du nom de Sansovina, le ministre d'État pourra vous le dire, montait une barque amarrée la plage, et cette barque attendait un passager qui devait faire voile vers les côtes de France... Le nom du passager, vous l'avez deviné : c'était Felice Tavola, autrement dit le baron d'Altamonte.

L'homme qui était auprès du roi se démasqua. Chacun reconnut François de Bourbon, l'héritier du trône.

— Découvrez votre visage, seigneur, dit-il à son voisin de droite.

Le masque de celui-ci, détaché, laissa voir les traits du seigneur Carlo Piccolomini, ministre d'État.

Le prince royal ajouta :

— Veuillez parler, je vous prie.

— Altesse, répondit Piccolomini, le marquis de Malatesta n'a dit jusqu'à présent que la vérité : le matelot Sansovina nous a échappé, mais il montait une barque destinée à favoriser l'évasion d'Altamonte... Vers onze heures, la barque, se voyant observée, a levé l'ancre pour faire le tour des ports et mouiller de l'autre côté de la ville.

— Voilà qui est étrange ! dit-on de tous côtés dans les salons.

Nina Dolci glissa à l'oreille d'Angélie ranimée :

— As-tu confiance en moi ?... Je te jure, sur ma part

de paradis, que quiconque s'attaquera à Fulvio Coriolani sera brisé !

— Dieu veuille le protéger ! murmura Angélie ; ces accusations sont infâmes !

Les paroles du ministre d'État avaient cependant produit un grand effet. En les écoutant, l'intendant de la police royale avait laissé échapper un mouvement de surprise. Ç'avait été, du reste, l'affaire d'une seconde. L'instant d'après Andrea Visconti-Armellino avait repris son attitude de calme indifférence entre ses deux compagnons impassibles.

Seul, le colonel San-Severo, courbant sa haute taille pour mettre sa bouche au niveau des oreilles de ses collègues, répétait d'un ton de stupéfaction profonde :

— Comment diable peut-il savoir tout cela ?

Pier Falcone, l'observateur, commençait à le regarder du coin de l'œil.

— Je suis heureux, continua Malatesta d'un air déjà triomphant, que Son Excellence le seigneur Carlo Piccolomini ait daigné corroborer mon dire de son irrécusable témoignage... Je ne m'attendais pas à recevoir cette aide, et, si j'ose ainsi m'exprimer, je n'en avais pas besoin... Ce qui me reste à révéler, en effet, sera publié demain et contient des griefs bien autrement importants.

— Cet homme, que je suis forcé d'appeler Coriolani jusqu'à ce que la suite nous ait appris son vrai nom de malfaiteur, a commis cette nuit un assassinat, peut-être deux...

Le salon entier s'agita. Angélie Doria poussa un grand soupir et s'évanouit dans les bras de la zingara. Le roi fit un geste. Le ministre d'État ordonna le silence.

On vit alors quelque chose de singulier. La princesse de Salerne qui, parmi les jeunes filles et brus du roi, était la favorite, traversa toute la largeur du salon, appuyée sur le bras du comte de Castro-Giovanni. Elle vint jusqu'au souverain et lui baisa la main en disant :

— Je sais que c'est vous, mon père, et je vous prie, au nom de votre tendresse pour nous toutes, de faire cesser cet odieux scandale !

Le roi l'écarta froidement et dit à Malatesta :

— Poursuivez !

— Un assassinat ! j'en suis sûr, reprit l'accusateur; Altamonte est mort : j'ai vu son cadavre : une balle lui a traversé le cœur... Deux assassinats, je le crois; car l'homme dont on a versé le sang au pont de la Madeleine était un compagnon du silence.

— Cela est vrai, dit le ministre d'État ; mais comment le savez-vous ?

— Oui, s'écria San-Severo involontairement, comment le sait-il ?

Carlo Piccolomini dirigea sur lui un regard perçant qui embrassa du même coup Massimo Dolci et le cavalier Ercole Pisani. Puis il se pencha à l'oreille du roi.

Ceux qui étaient tout proche crurent entendre prononcer le nom de Johann Spurzheim.

Cet incident donna au Malatesta le temps de se reconnaître. On ne s'avise jamais de tout : il n'avait point préparé de réponse pour la question qui lui était faite.

D'après ce que nous avons mis dans sa bouche, et il n'avait pas fini, le lecteur peut se convaincre déjà que le Malatesta et ses nobles camarades en savaient aussi

long pour le moins que le ministre lui-même. Peut-être en savaient-ils beaucoup plus long. Mais à quelle source mystérieuse avaient-ils puisé ces renseignements? Voilà ce que sans doute ils ne pouvaient pas dire.

Le vieux Massimo Dolci marcha lourdement sur le pied de ce bon San-Severo.

— Veux-tu que dans dix minutes on t'appelle par ton nom de Luca Tristany? murmura-t-il; veux-tu être pendu au point du jour à la potence dressée pour Felice Tavola?...

— J'ai eu tort, repartit San-Severo; mais il faut que ce coquin de David Heimer nous ait joué un tour de son métier!

Sampieri vit le trouble de Malatesta.

— Nous trouverons, dit-il, va toujours.

Et Malatesta de poursuivre, poussé par le besoin d'aller en avant :

— Comment je sais cela, seigneur? Je sais encore autre chose... des choses qui, peut-être, vont vous surprendre, vous qui veillez à la sûreté des personnes royales, de la cour, de la ville et du royaume... Jusqu'au dernier moment, la confrérie du silence a entretenu le baron d'Altamonte dans l'espoir d'être délivré; on lui avait fait parvenir un lime dans son cachot souterrain, et les mesures étaient si bien prises, qu'il se serait évadé ce soir par l'ancienne galerie communiquant avec les caveaux de Saint-Jean-le-Majeur, si le gouverneur de Castello-Vecchio ne l'eût transféré tout à coup dans les cachots de la tour supérieure. Ses complices ont appris cela. Il a été convenu que Felice Tavola serait délivré de vive force ou assassiné dans son cachot.

» C'est la règle ; à la dernière heure, les plus endurcis font parfois des aveux. Il faut éviter cela. L'un des maîtres du silence a donc été choisi pour accomplir ce prodigieux tour de force, de pénétrer dans la forteresse malgré la garnison décuplée, malgré les postes et les patrouilles qui en défendaient toutes les avenues. Il fallait pour cela un démon. Ils avaient Coriolani ; la forteresse a été escaladée !

Pier Falcone fit un mouvement.

Nina dit en tenant son flacon sous les narines pâles d'Angélie :

— Altesses, quel va être le châtiment de ce fou ?

Les princesses ne firent point de réponse. Elles ne croyaient point encore, mais chacune d'elles pensait :

— Pas une voix ne s'élève pour défendre le prince Fulvio, qui est le favori du roi !

Certes, il y avait là un symptôme bien étrange. Et devant ce symptôme, l'apparente extravagance de l'accusation disparaissait en grande partie.

Les amis de Malatesta travaillaient, disant :

— Qui eût jamais cru cela ?

Et Sampieri, l'encourageant de l'œil et du geste, murmurait :

— Courage, marquis, nous le tenons !

Ce n'était pas le courage qui manquait au Malatesta.

— La forteresse a été escaladée, reprit-il ; le seigneur Piccolomini sait encore cela... Ce que le seigneur Piccolomini ignore peut-être, c'est que le bandit a trouvé vide le cachot de son camarade.

— Qui appelez-vous le bandit ? demanda le ministre d'État.

— Coriolani, répondit sans hésiter Malatesta ; il est arrivé dix minutes trop tard... L'alarme a été donnée ;

deux mille hommes ont poursuivi un seul homme et ne l'ont pas pu saisir... Je vous dis que ce mannequin dont on a fait frayeur aux enfants et aux femmelettes, Porporato, a volé son spectre et sa couronne... Le vrai roi des brigands du royaume de Naples n'est pas Porporato, c'est Coriolani !

— Avez-vous achevé ? demanda le ministre d'État.

— Non, seigneur... et vous vous en doutez bien, puisque, depuis dix minutes , j'entends bruire les baïonnettes dans les jardins de ce palais, où naguère tout était joie, volupté, harmonie... Je n'ai pas encore fini, puisque je n'ai point dit comment Coriolani a tué lâchement son frère et ami le baron d'Altamonte.

— Dites-le ! ordonna le ministre d'État.

— Le baron d'Altamonte, répondit le marquis, est sorti de Castello-Vecchio à onze heures de nuit. Comme on savait que Votre Excellence était au palais Doria, on l'a conduit à la maison du seigneur Johann Spurzheim, à la piazza del Mercato... Je n'apprendrai à personne que le cabinet du seigneur Johann Spurzheim est précédé d'un couloir long et obscur, percé au travers des bâtiments de son hôtel... on a vu entrer le baron d'Altamonte dans ce couloir... on en a vu ressortir le prince Coriolani, portant un cadavre sur ses épaules.

— Accusez-vous le seigneur Johann Spurzheim ? demanda Piccolomini.

— A Dieu ne plaise, répliqua Malatesta ; j'accuse Fulvio Coriolani et je n'accuse que lui ! Fulvio Coriolani a payé sa dette aux compagnons du silence ; il fallait que cette nuit son ami Altamonte fût libre ou mort... Il n'a pu le délivrer, il l'a assassiné !

Malatesta se tut. Cette grande et sourde rumeur que la curiosité avait comprimée, s'éleva de nouveau.

Il ne faudrait point se placer au point de vue de nos mœurs françaises pour juger l'accusation portée ici.

Vingt histoires authentiques, en ne remontant pas plus haut que le commencement de ce siècle, pourraient être citées et prouver surabondamment la fréquence et l'audace des usurpations de nom en Italie. Chez nous, ces choses arrivent, et personne n'a oublié la fameuse aventure du colonel Pontis de Sainte-Hélène, arrêté au beau milieu d'une revue, à la tête de son régiment, dans la cour du Carrousel. C'était un forçat évadé qui portait les grosses épaulettes dans un régiment de la garde royale! Mais ce qui est en France une exception si rare, qu'elle tombe en quelque sorte dans le domaine invraisemblable du roman, devient là-bas un fait, sinon habituel, du moins fréquent. La constitution physique du pays, le caractère des habitants, la faiblesse proverbiale des gouvernements, et je ne sais quelle tradition qui donne à ce métier de brigand une couleur presque épique, se combinent pour relever le bandit. Le bandit, dans l'Italie du Sud, est tout naturellement un seigneur. L'Apennin a ses chroniques mystérieuses qui fourmillent d'exemples analogues. Le bandit, qui est roi dans ses monts, ne saurait, sous peine de déroger gravement, descendre dans les villes sans prendre le titre de prince ou de comte, à tout le moins.

L'entreprise du Malatesta et de ses compagnons n'était donc ni absurde ni dépourvue de chances de succès. Seulement, ils s'attaquaient à forte partie, et, bien qu'il y eût dans leur allégation une certaine solidité prouvant qu'ils ne frappaient point au hasard, il y avait une question capitale à laquelle le marquis n'avait pas répondu.

— D'où savez-vous cela? avait demandé le ministre d'État.

Le bon colonel San-Severo n'aurait pas été embarrassé pour répondre. En ce moment même, il disait à ses confrères, qui lui faisaient tous signe qu'il pouvait garder le silence :

— Quand je vous disais que c'était ce coquin de David Heimer!

Malgré le peu de subtilité de son intelligence, Luca Tristany devinait ici la main de Johann Spurzheim. Trois fins matois comme Marino Marchese, Policeni Corner et le vieil Amato Lorenzo, qui étaient devenus l'intendant Armellino, le cavalier Pisani et le banquier royal Dolci, devaient, à plus forte raison, reconnaître l'intervention, en cette circonstance, du directeur de la police. Mais leur rôle était, à ce qu'il paraît, de s'abstenir.

Piccolomini se retourna vers les personnes royales qui le suivaient et parut prendre leurs ordres. On les vit s'entretenir un instant à voix basse.

Au camp des princesses, c'était le silence de la stupeur. Angélie Doria reprenait ses sens lentement dans les bras de Nina.

— Qu'ont-ils dit? demanda-t-elle; a-t-on souffert leurs infâmes calomnies?

— Tu l'aimes bien, Angélie, répliqua tout bas la zingara; tu l'aimeras mieux tout à l'heure... As-tu vu parfois le soleil vainqueur sortir des nuages après la tempête?... Tu vas voir Fulvio Coriolani... il vient... je le sens venir!

Mais ce qui, certes, eût attiré vivement l'attention de cette noble foule, si chaque groupe agité et bavard n'eût discuté avec chaleur dans tous les coins des deux

salons, c'était une scène rapide et haut montée qui avait lieu entre le Malatesta et son voisin Sampieri. Ils s'entretenaient à voix basse depuis le moment où Malatesta avait cessé de parler à l'assemblée.

— Ne puis-je pas dire la vérité? demanda le marquis; ne puis-je montrer l'écrit anonyme que j'ai reçu cette nuit?

— Tout serait perdu, répliqua Sampieri : on ne croit pas aux écrits anonymes.

— Cependant...

— Je ne te fais qu'une question : toi-même, y crois-tu?

Malatesta sembla hésiter. Sampieri redoubla.

— Crois-tu, reprit-il, que Fulvio Coriolani, ami du roi, fiancé de la comtesse Doria, ait quitté ce palais pour assassiner Felice Tavola?... Crois-tu que Fulvio Coriolani soit compagnon du silence? crois-tu cela?...

— Non, sur ma foi! répondit enfin Malatesta, je ne le crois pas!... Et pourtant je donnerais trois palettes de mon sang pour que cela fût.

— Qui le croira si tu ne le crois pas?

— Alors, que faire?

Leurs voix baissèrent davantage.

— Tu as juré, reprit le Sampieri, de le déshonorer ou de le tuer, au prix de ta vie ou de ton honneur. Ta vie n'y peut rien, on te demande ton honneur...

— Explique-toi.

Un instant ils parlèrent si bas, que le murmure même de leurs voix ne s'entendait plus.

— Sang du Christ! s'écria tout à coup le Malatesta, dont les yeux brûlèrent et rougirent, je ne ferai pas cela!

— Si tu ne le fais pas, répliqua Sampieri, tu es perdu.

— Que je sois perdu, par la mort de Dieu !... perdu cent fois, je ne le ferai pas !

— Marquis Malatesta, dit en ce moment le ministre Piccolomini au milieu d'un grand silence, d'où tenez-vous les faits que vous avez avancés ?

— De bonne source, Excellence ! répondit le jeune marquis d'un air farouche.

La sueur lui perlait aux tempes. Il était aisé de voir qu'un combat terrible se livrait en lui-même. Cela n'échappait point aux assistants, chez qui la réaction se faisait.

— Il ne peut pas répondre ! s'écria le colonel San-Severo le premier.

Et dix voix répétèrent :

— Il ne peut pas répondre.

— Tu agonises, Malatesta ! murmura Sampieri.

— Ceci a trop duré ! dit le prince royal.

Et la princesse de Salerne, honteuse peut-être d'avoir été un instant ébranlée :

— J'espère que le châtiment de cet homme sera exemplaire.

— Malatesta, murmura encore Sampieri, tu n'as pas désormais deux secondes pour choisir entre la vie et la mort.

Malatesta était livide, et l'écume revenait au bord de ses lèvres.

— Répondez ! dit pour la seconde fois Piccolomini ; vous avez entendu : chacun croit que vous ne pouvez pas répondre.

Et la rumeur de grandir. Les amis de Malatesta baissaient déjà la tête.

— Répondez ! prononça pour la troisième fois le ministre d'État.

— *De profundis !...* fit tout bas Sampieri.

Mais, à ce moment, le marquis releva la tête.

— Sois content, dit-il à son complice, je vais me déshonorer !

— Un cercle grisâtre était autour de ses yeux. La sueur froide collait ses cheveux à ses joues creusées, il était effrayant à voir.

— Majesté, dit-il en s'adressant au roi lui-même, d'une voix heurtée et étranglée, vous êtes le premier gentilhomme du royaume, vous allez comprendre pourquoi un Doria d'Angri a tardé à répondre quand il s'agit de souiller d'un mot la gloire de sa race...

— Silence ! silence ! faisait-on de toutes parts.

On voyait alentour toutes les têtes penchées, toutes les bouches béantes.

Malatesta serra sa poitrine à deux mains.

— N'avez-vous point remarqué, reprit-il, que Béatrice Doria d'Angri, ma sœur, n'était point à la fête de cette nuit ?

— Bien, fit Sampieri, qui respira fortement.

Les princesses quittèrent leurs siéges.

— Lâche ! dit Nina Dolci, dont les prunelles brillaient.

Pier Falcone avait fait un pas en avant, non point pour écouter, mais pour regarder un domino de haute taille qui était debout et immobile en face de lui.

— Allons ! fit encore Sampieri.

— Majesté, reprit Malatesta, ma sœur est la maîtresse du bandit Coriolani, qui l'a trompée... et ma sœur a trahi le bandit Coriolani !

Ce fut dans les deux salons un tumulte inexprimable.

Angélie avait poussé un long cri de détresse. Malatesta, qui chancelait, soutenu par Sampieri, vit devant lui tout à coup la figure hautaine et calme du comte Lorédan Doria. Celui-ci ôtait son gant avec lenteur.

— Où le roi a son masque, il n'y a pas de roi, dit-il. Malatesta, tu as menti! Malatesta, tu es un lâche! Malatesta, puisque Béatrice Doria n'a plus de frère, moi, Doria-Doria, chef de sa famille, je deviens son frère, et je la venge d'une infâme et calomnieuse accusation.

Il leva le bras et lança son gant au visage du marquis, tandis que les princesses et la foule criaient :

— Bravo, Loredano!

Mais le gant ne toucha pas le visage de Malatesta. Une main s'avança et l'arrêta au passage. Cette main était celle de ce domino de haute taille que Pier Falcone examinait depuis quelques instants avec une si grande attention. Personne autre ne l'avait remarqué jusqu'alors. Il rejeta en arrière, d'un brusque mouvement, son costume de soie flottante, et parut en riche costume de cour. Ce fut comme un violent coup de théâtre. Les cris se turent, et toute cette fiévreuse agitation s'apaisa à la vue de ce magnifique jeune homme: taille d'Apollon, tête de roi qui découvrait inopinément son visage rêveur et hautain, où glissait un calme sourire.

Un nom courut d'une extrémité à l'autre des salons : sourd et profond murmure où il y avait de l'admiration, de l'envie, de la tendresse et du respect.

— Coriolani! le prince Fulvio Coriolani!

VIII

LE ROI DU JOUR ET LE ROI DE LA NUIT

Il n'y avait, dans les salons du palais Doria, que trois hommes dont les physionomies n'eussent point changé. C'étaient les trois chevaliers du silence, le banquier Massimo Dolci, l'intendant Visconti-Armellino et le cavalier Hercule Pisani. Ceux-là restaient impassibles après comme auparavant. Mais, autour d'eux, une agitation inexprimable grandissait, et le quatrième maître du silence, le colonel San-Severo, y prenait part de bon cœur.

— Corps de Bacchus ! s'écria-t-il, voilà un digne seigneur que ce Doria, et le coquin de marquis a son affaire.

Les cris se perdaient dans ce tumulte général. Pour donner une idée de ce que pouvait être ce tumulte, malgré la haute position de la plupart des acteurs en scène, nous raconterons un incident rapide dont cet honnête San-Severo fut le héros.

Pier Falcone, à la vue du prince Fulvio Coriolani, avait reculé comme si une violente contraction nerveuse l'eût attiré en arrière.

— C'est lui ! avait-il dit tout bas.

Et ce mot : « C'est lui ! » avait dans sa bouche une terrible expression de haine. Lui, si calme tout à l'heure, lui que nous avons vu froid et grave en face des étranges aventures de la maison Spurzheim, semblait en proie à une espèce de rage soudaine. Il glissa sa main sous le revers de son costume et en tira un poignard

sicilien à la lame évidée et fine comme une aiguille. Certes, en ce moment de désordre, rien n'était plus aisé que de s'élancer et de frapper. C'était son dessein. Il n'y avait pas à s'y méprendre, Mais, au moment où il prenait sa course, une main de fer le prit à la gorge, tandis qu'une autre main également vigoureuse tordait son poignet et faisait tomber l'arme. Falcone étouffa le cri de douleur qui voulait s'échapper de sa gorge.

La main de fer, qui appartenait à San-Severo, y allait de bonne foi. La face du docteur s'injectait de sang déjà, lorsque le regard du colonel tomba par hasard sur la main droite de l'inconnu, celle qui naguère tenait le poignard. Au doigt médius de cette main était l'anneau du silence.

San-Severo lâcha prise. Il entraîna le docteur jusqu'auprès des trois chevaliers et leur montra l'anneau.

Armellino dit :

— Nous savions cela !

San-Severo baissa la tête, et réfléchit un instant.

— Mes compagnons, dit-il, je commence à ne plus comprendre... Le jour où je ne comprendrai plus du tout, prenez garde à vous !

Armellino et Falcone échangèrent un signe. Falcone se perdit dans la foule.

Tout cela n'avait pas duré une minute. Pas une parole n'avait été échangée dans le groupe de nos personnages principaux, qui gardaient leurs poses respectives, comme il arrive dans les solennelles occasions.

En ceci, le théâtre, qui n'est pas coutumier du fait, copie la vérité vraie, et c'est pour cela que ce procédé de mise en scène, qu'on appelle *un tableau*, produit presque toujours de si grands effets sur les spectateurs de bonne foi.

Doria était à droite du marquis, que Sampieri contenait, et qui semblait en proie à une attaque d'épilepsie ; à gauche, Coriolani, la tête haute et les bras croisés sur les crachats qui scintillaient sur sa poitrine, se tenait debout. Le roi et les princes entouraient ce groupe.

A l'autre bout du salon, la princesse de Salerne et ses compagnes applaudissaient avec de véritables transports. Où est la passion l'étiquette disparaît. Angélie pleurait de joie dans les bras de Nina, qui souriait et murmurait à son oreille :

—Que te disais-je!... C'est méconnaître Fulvio que de craindre pour lui.

Et cependant il ne s'était rien passé en réalité. Aucune réponse n'avait été opposée aux accusations du Malatesta. Le roi n'avait pas prononcé une parole ; les princes et le ministre d'État étaient muets. Mais il y avait dans ce nouveau venu une puissance si communicative, un charme si grand et si vainqueur, qu'il semblait que sa présence seule dût faire sa cause gagnée.

Il regardait Malatesta en souriant. Malatesta, la face marbrée de taches livides, l'œil hagard, l'écume à la bouche, faisait d'inutiles efforts pour soutenir son regard.

La première parole prononcée sortit de la bouche du roi. Le roi rejeta en arrière le capuchon de son domino, et découvrit cette belle figure bourbonienne couronnée de cheveux blancs comme la neige, qui, malgré certains actes de sa vie publique, inspirait toujours un si sincère respect au peuple de Naples. Le roi dit :

— Doria, tu es un gentilhomme. Ton père eût fait comme toi : tu as bien fait !

Lorédan s'inclina profondément.

Le prince royal vint à lui et l'embrassa. C'était sur le bras du prince royal que Ferdinand de Bourbon s'était appuyé pendant toute cette scène.

L'autre compagnon du roi était son second fils, le prince de Salerne.

Fulvio Coriolani s'inclina à son tour devant le roi.

Le roi lui dit :

— Prince, soyez le bienvenu... On vous a accusé en votre absence; j'espère que vous allez vous défendre.

— J'y tâcherai, sire, répondit Coriolani.

Et tous les cœurs étaient avec lui déjà.

Avant de continuer, il se tourna vers Lorédan.

— Comte Doria, dit-il, je vous remercie et je vous offre la main.

Lorédan salua, mais sa main resta immobile à son flanc.

— Prince, reprit-il froidement, vous ne me devez rien; j'ai défendu l'honneur de ma maison.

— L'honneur de votre maison est le mien, comte, dit Coriolani, puisque je vais être votre frère.

Lorédan repartit d'un ton glacé :

— L'avenir est à Dieu... Ma sœur est libre sous le bon plaisir du roi, son maître et le mien.

Il salua de nouveau et rompit ostensiblement l'entretien.

Coriolani lui tendit en silence son gant, qu'il reprit. Cela fait, Coriolani se redressa, et, parlant au roi :

— Sire, sauf le respect que je dois à Votre Majesté, dit-il, le marquis de Malatesta en a menti méchamment et lâchement. Honte à celui qui a perdu le souvenir de sa mère, à ce point d'outrager sa propre sœur !

— Bien dit ! bien dit ! s'écria-t-on de toutes parts.

Et l'archiduchesse Marie-Clémentine, femme du prince de Salerne :

— Prince, au nom de mes sœurs et de toute la cour, je vous remercie, vous avez noblement exprimé notre pensée.

Coriolani mit la main sur son cœur. Son regard, en rendant grâce à la princesse, se fixa, plein d'amour, sur le pâle et beau visage d'Angélie, qui lui fit un signe de tête souriant.

— Es-tu mort? fit l'implacable Sampieri à l'oreille de Malatesta.

— Sire, dit à ce moment ce dernier, dont la parole était embarrassée et lente, sauf le respect que je dois à Votre Majesté, ce bandit, qui donne des leçons aux gentilshommes de votre cour en votre présence, ne vaut pas la peine qu'un Doria d'Angri relève son démenti... Je soutiens mon dire, et j'accepte la provocation de mon cousin Lorédan Doria, qui est au moins un galant homme.

Sampieri lui serra la main furtivement. Malatesta reprit avec plus d'assurance :

— Puisque celui-là vous a ensorcelés en tournant la tête de toutes vos femmes, de toutes vos sœurs et de toutes vos filles, ô grands de Naples, mes anciens amis, je n'espère plus beaucoup faire tomber le voile qui vous bande les yeux... Je me borne donc à le mettre au défi de répondre à deux simples questions : « A quelle besogne a-t-il employé sa nuit? Dans quelle contrée de la lune est située sa principauté de Coriolani ? »

En achevant ces mots, le Malatesta avait recouvré toute son insolence.

— Sire, reprit le prince Fulvio, ce n'est pas à cet

homme que je m'adresse. C'est à Votre Majesté, qui a témoigné le bienveillant désir d'entendre ma réponse.

— Bienveillance, oui, prince, dit le roi; nous ne vous croyons pas coupable jusqu'à preuve contraire.

Coriolani fit un pas vers le roi, mit un genou en terre avec cette grâce noble qu'il possédait à un degré incomparable, et lui baisa la main en disant tout bas :

— Je rends cet hommage au roi qui m'aime... Je le rends surtout à l'ami de mon noble et bien-aimé père !

Autour du salon, on se demandait :

— Que dit-il ? que dit-il ?

— Je crois, Dieu me pardonne ! s'écria Malatesta en ricanant, que ce fils du hasard a parlé de son père !

Le prince royal fit un signe.

On entendit les crosses de vingt mousquets résonner bruyamment sur les dalles. Tous les regards étonnés se tournèrent vers le vestibule, que l'on vit plein de gardes suisses.

Malatesta voulut parler encore ; mais Sampieri, jugeant qu'il se perdait sans retour, lui mit la main sur la bouche.

— Laisse aller, lui dit-il tout bas, tu as assez fait...

— Pour me briser le crâne dès que j'aurai en main un pistolet, répondit Malatesta ; tu as raison !

— Sire, reprit Fulvio Coriolani au milieu du silence rétabli comme par enchantement dès qu'il ouvrit la bouche, je voyais, depuis quelques semaines, un grand deuil dans votre auguste maison... Ceci est pour répondre à la première question du marquis de Malatesta, qui m'a mis au défi de dire quelle avait été ma besogne de cette nuit... Votre Majesté avait près d'elle une noble jeune fille, dont les veines contiennent du

sang impérial et royal, Mathilde Farnèse, que vous avez tenue sur les fonts de baptême...

— Aurais-tu de ses nouvelles, Fulvio? s'écria le roi vivement.

On savait à la cour que le roi adorait sa filleule. On disait même, et c'était là un de ces mille bruits qui courent dans les camarillas, que la belle Mathilde Farnèse tenait à son parrain par des liens plus étroits que ceux qui se contractent par le premier des sacrements. La mère de Mathilde était morte jeune, et Ferdinand de Bourbon l'avait aimée.

Colonna dit à Marescalchi qu'il avait rejoint dans la foule :

— Le misérable nous porte là un coup de maître!

Marescalchi répondit :

— Si la lettre anonyme qui nous a mis en campagne était un piége?

Ils avaient tous les deux la tête basse et n'osaient regarder du côté de Malatesta.

Coriolani poursuivait :

— Pouvais-je faire trop pour reconnaître la gracieuse hospitalité que Votre Majesté a daigné m'accorder?... Ceux qui disent m'avoir vu cette nuit au pont della Maddalena et sur la plage, ne se trompent point : j'y suis allé... J'ai été plus loin : une barque m'a emporté au travers du golfe de Naples; j'ai rangé la Cajola, doublé le cap de Misène et franchi le canal de Procida... De l'autre côté des îles, en face du Foce del Fusaro, il y avait un navire à l'ancre, j'y suis monté...

— Et vous avez des nouvelles de Mathilde? demanda pour la seconde fois le roi.

— Oui, sire.

— De bonnes nouvelles?

— Oui, sire.

— Que Dieu vous récompense, Fulvio! Dites-nous quel était ce navire?

Le cercle s'était resserré autour de Coriolani, et l'on avait fait place aux princesses, qui étaient maintenant sur le premier rang.

Les compagnons du Malatesta en étaient réduits à protester par leur silence incrédule et moqueur.

— Ce navire, répondit le prince Fulvio, appartenait à ce chef redoutable que votre police croit tenir sans cesse et qui lui échappe toujours.

— Porporato!

Ce nom prononcé tout bas, courut d'un bout à l'autre des salons.

Le roi dit :

— Ce baron d'Altamonte qui devait être exécuté demain, n'est donc pas le Porporato?

— Non, sire.

— Le prince Coriolani avait dit formellement le contraire lors de la confrontation, fit observer le ministre d'État.

— Excellence, si je n'avais vu de mes yeux cette nuit le Porporato à bord de sa felouque, je dirais encore à l'heure qu'il est : Altamonte était le Porporato... ils se ressemblent trait pour trait... C'est à ce point, que j'ai bien peur qu'il n'y ait dans tout ceci une fatale et bien regrettable erreur... Je crois que la justice et la police se sont trompées... Je crois que Altamonte était innocent.

Andréa Visconti-Armellino fit un pas en avant.

— Ma démission d'intendant de la police royale, dit-il, est déposée depuis hier au ministère d'État; le motif de ma démission est celui-ci : Je partage l'opinion du noble prince Fulvio Coriolani.

— Oh! oh! fit le grand San-Severo à l'oreille du banquier Massimo Dolci, qui restait seul à la place occupée naguère par les trois chevaliers du silence, car le cavalier Ercole Pisani venait de gagner le vestibule; quelle comédie est-ce cela, vieux Lorenzo?... Passerai-je ma vie entière à n'y voir goutte dans vos histoires?

— Voilà qui est étrange, Piccolomini, dit le roi au ministre; j'ai déjà reçu à ce sujet, cette nuit, une lettre du seigneur Johann Spurzheim qui, tout malade et mourant qu'il est...

— Demain, à la première heure, interrompit le ministre d'État, je comptais soumettre à Votre Majesté des communications importantes.

Le roi le regardait en face.

— Malheur à ceux qui voudraient me tromper! prononça-t-il tout bas en fronçant le sourcil; je suis le plus vieux souverain de l'Europe; mais, par la Vierge sainte! j'ai encore la tête saine et le bras long!

Il nous est impossible de faire comprendre dès ce moment au lecteur la ligne de conduite de ce joyeux agonisant, Johann Spurzheim. Dans cette bataille, il portait un coup funeste à Piccolomini, et pourtant il n'était point avec le prince Fulvio. Il travaillait pour lui seul, dirigeant ses batteries du fond de son alcôve et mêlant à plaisir l'écheveau embrouillé de son intrigue.

C'était un fanatique diplomate.

Nous ne connaissons ici qu'un de ses agents, Pier Falcone; mais qui sait combien Pier Falcone avait de collègues inconnus dans les salons du palais Doria?

La vraie lutte, il faut bien le dire, était entre Johann Spurzheim et Fulvio Coriolani. Le Malatesta lui-même,

à son insu et malgré lui, était un instrument de Johann Spurzheim.

— Et qu'as-tu fait à bord de la felouque, Fulvio? demanda le roi.

— J'ai parlé au Porporato, sire.

— C'est la seconde fois que tu lui parles?

— C'est la seconde fois.

— Et maintenant, ne t'y tromperais-tu plus?... tu le reconnaîtrais?

— Je le reconnaîtrais, sire.

— Pourquoi s'approchait-il ainsi de nos côtes?

— C'est un étrange personnage, sire... Il dit aussi, en parlant des rivages du royaume de Naples : « Mes côtes... »

Le roi eut un sourire contraint.

— Nous sommes deux pour un seul domaine, murmura-t-il; je suis le roi du jour; ce brigand le roi de la nuit... Tout cela changera si Dieu m'est en aide... J'ai bien arraché mon héritage des mains de Murat, qui était un soldat... pourquoi le bandit me tiendrait-il tête?

Chacun put voir les noirs sourcils du prince Fulvio se froncer vivement à ce nom de Murat, prononcé à l'improviste.

— Sire, dit-il, le Porporato avait, à son dire, deux motifs pour s'approcher de votre capitale.

— Voyons les motifs de Sa Majesté Nocturne, fit le roi.

— D'abord, délivrer le baron d'Altamonte, non point par amitié, car il affirme ne point le connaître, mais par sympathie : le Porporato ne veut plus d'exécution à mort.

— Ah! peste! s'écria le Bourbon, qui éclata de rire.

— Saint Janvier, continua paisiblement Fulvio, se donnait la mission d'enterrer tous les cadavres sans sépulture... Porporato a fait serment de délivrer tous les condamnés à la peine capitale.

— Cette fois, du moins..., commença le roi.

— S'il m'est permis de répondre à Votre Majesté, interrompit le prince, Porporato avait positivement prévu le cas... il m'a dit en propres termes : « De deux choses l'une : ou ils l'assassineront, ou je le délivrerai ! »

A son tour, le roi fronça le sourcil.

Un murmure d'étonnement se propageait dans la salle. Ce Porporato grandissait à la taille d'une puissance.

— Et le second motif de Sa diabolique Majesté? demanda Ferdinand.

— Le second motif est tout autre, sire... Le Porporato est amoureux d'une jeune fille noble de votre cour.

Il y eut un frémissement dans les rangs de ces dames.

— Ah çà! fit le le roi conservant à grand'peine son sourire forcé, il connaît donc notre cour?

— Beaucoup, sire.

— Est-ce qu'il nous fait l'honneur d'y venir parfois?

— Souvent.

Ferdinand devint pâle et sa colère se fit jour malgré lui.

— Par la mort du Sauveur ! s'écria-t-il, je veux des ministres qui me mettent à l'abri de pareilles insolences !... Vit-on jamais souverain joué plus outrageusement que cela !

— Sire, dit Coriolani avec froideur, je n'ai pas accusé les ministres de Votre Majesté.

Il y eut un silence entre le roi et le prince Fulvio, mais la salle entière s'emplissait de chuchotements. Le roi regrettait fort d'avoir entamé cet entretien en public. Il le rompit brusquement et de mauvaise grâce.

— Parle-nous de Mathilde, notre filleule, prince, dit-il ; combien cet homme veut-il nous vendre sa liberté?

— Troc pour troc, sire, répondit Fulvio ; le Porporata demande celle qu'il aime à la place de la noble Mathilde Farnèse.

— Espère-t-il?... s'écria le roi avec indignation.

— Il prononce le nom de Votre Majesté avec une apparence de respect profond... Il ne demande rien... ce qu'il désire, il sait le prendre !

Nouveau silence. Et, cette fois, c'était vraiment de la stupeur.

— Mais ma filleule?... reprit le roi.

Coriolani se tourna vers le vestibule où le cavalier Ercole Pisani était debout, au-devant de la garde suisse. Il fit un signe. Pisani disparut au milieu des soldats, dont les rangs s'ouvrirent pour lui livrer passage.

— Je vous rapporte les propres paroles du Porporato, sire, dit Fulvio ; le Porporato a parlé ainsi : « Je rends au roi de Naples sa filleule sans rançon... Demain, celle que j'aime sera en mon pouvoir. »

Lorédan Doria, qui était auprès de sa sœur et qui fixait sur Fulvio un regard attentif et sombre, fit un mouvement involontaire, comme pour s'emparer d'elle et la protéger. Angélie ne vit point cela, car elle aussi regardait le prince Fulvio de tous ses yeux. Elle étai très-pâle, et son sein battait avec force.

Le roi n'eut pas le temps de répondre.

Ercole Pisani traversa de nouveau les rangs des soldats de la garde. Il tenait par la main cette jeune femme voilée que nous avons vue dans la cour du palais où Beldemonio s'était fait descendre en sortant de chez Johann Spurzheim. Fulvio s'avança vers elle, la prit des mains de Pisani et l'amena au roi, qui lui tendit les bras, les larmes aux yeux.

— Votre Majesté, dit le prince sans élever la voix, est-elle satisfaite de ma besogne de cette nuit?

Mathilde Farnèse recevait déjà les caresses des princesses. Le roi tendit la main à Fulvio, qui voulut la baiser ; mais le roi l'attira contre lui et lui donna l'accolade. Les princesses de la cour applaudirent avec un véritable transport. Angélie était éblouie et comme ivre. Nina souriait et il y avait un amer dédain dans son sourire.

Lorédan Doria s'interrogeait avec cette angoisse de l'homme qui sent la folie entrer dans son cerveau. Les trois chevaliers du silence, Andrea Visconti-Armellino, Massimo Dolci et Ercole Pisani étaient de nouveau réunis, formant un groupe immobile et impassible au-devant du grand colonel San-Severo, qui perdait plante au milieu de cette mer d'énigmes.

— Seigneur Armellino, dit le roi, nous n'acceptons pas votre démission.

— En ce cas, la mienne est aux pieds de Votre Majesté, répliqua vivement Piccolomini.

Le roi sourit.

— Le soleil de demain, murmura-t-il, verra bien des choses... Je veux un ministre qui mette les filles de mes nobles amis et serviteurs à l'abri, je le veux!... En attendant, il faut que justice soit faite... Puisque votre démission est à mes pieds, Excellence, je me

nomme, pour cette nuit, ministre d'État... Et sois de bonne heure au palais, Fulvio!

Le prince Coriolani s'inclina.

Chacun vit bien que le portefeuille de Piccolomini était à lui s'il voulait le prendre.

— Holà! Baumgarten!... appela le roi.

Le major de la garde suisse entra aussitôt; le roi lu dit quelques mots à l'oreille.

Sampieri devina et fit un mouvement vers la porte. Il sentit une main qui le retenait. Le docteur Pier Falcone était entre lui et le Malatesta.

— Mes jeunes seigneurs, dit Falcone, vous avez joué une vaillante partie; vous l'avez perdue; je vous offre votre revanche.

— Seigneur Marescalchi, disait en ce moment Baumgarten, je vous arrête au nom du roi.

Malatesta couvait d'un regard de fièvre Angélie Doria, qui semblait appeler de l'œil le prince Coriolani, à qui le roi ne parlait plus.

— Au nom du roi, dit encore Baumgarten, seigneur Gravina, je vous arrête!

— Tout mon sang pour une revanche! gronda le Malatesta, dont la main, passée sous son frac, déchirait sa poitrine.

— Êtes-vous bien déterminé? demanda Pier Falcone.

— Si le démon m'offre son aide, répliqua le vaincu, je ferai un pacte avec le démon.

Falcone sourit.

Baumgarten venait d'arrêter Ziani et Colonna.

— Nous n'avons plus qu'une minute, dit Pier Falcone; voilà le Pitti qu'on arrête à son tour... mais il est prévenu; les autres le sont aussi... Souvenez-vous bien

de ceci, Sampieri et vous, Malatesta : vous avez un allié... à quelque heure et en quelque lieu que ce soit, dès que le nom de Johann Spurzheim sera prononcé à votre oreille, tenez-vous prêts !

— Johann Spurzheim ! répéta Sampieri stupéfait.

Et Malatesta ajouta :

— Je n'avais évoqué que Satan.

Baumgarten était en face d'eux, il dit :

— Au nom du roi, Domenico Sampieri et Giulio Doria d'Angri, marquis Malatesta, je vous arrête.

Falcone s'était perdu dans la foule.

A ce moment, Fulvio Coriolani abordait Angélie Doria et lui baisait respectueusement la main.

Comme la princesse de Salerne l'appelait, il laissa tomber rapidement ces paroles :

— Comtesse, il faut que je vous voie demain, seul à seul et sans témoins... De cette entrevue dépendront, si vous m'aimez, votre avenir et notre bonheur.

— Si je vous aime !... répéta Angélie.

Il passa, marchant vers les princesses, qui l'attendaient pour lui faire un autre triomphe.

Angélie s'appuya sur le bras de Nina, qui avait échangé un signe avec Coriolani. Elle chancelait.

— Viens, dit-elle, mon cœur me fait mal !... j'étouffe... Il me semble que je vais mourir !

QUATRIÈME PARTIE

MARIA DES AMALFI

I

DJABEL LE GRAND-SCORPION

Nina Dolci, la fille d'honneur de la princesse de Salerne, était assise au chevet du lit. Angélie Doria, couchée, la tête pâle et défaite parmi ses cheveux blonds épars, avait les yeux fermés. Une lampe brûlait sur la table de marbre, mais le petit jour blanchissait déjà les rideaux de mousseline. C'était trois ou quatre heures après la fin de la fête. Nina Dolci veillait Angélie malade.

Tout ce que le luxe simple et grand, respectant cette couleur virginale qui est l'ornement nécessaire de la chambre d'une jeune fille, peut inventer de suave, peut imaginer de ravissant, était là. Impossible de dire la fraîcheur exquise de l'ameublement et des tentures. Tout souriait dans ce réduit charmant, tout, excepté la pauvre belle Angélie.

Naguère encore, elle se plaisait si bien à orner sa retraite de fleurs toujours nouvelles ! naguère encore, elle arrosait si fidèlement, le matin et le soir, les camellias tachés de sang et les cactus empourprés qui tapissaient sa blanche terrasse de marbre !

Avait-elle jamais passé une matinée, avant ces deux

mois qui venaient de s'écouler, sans admirer ce peuple de charmants oiseaux des tropiques qui se becquetaient et jouaient dans sa volière? Cette volière, un bijou, était son amusement et ses soins. Et que d'autres passe-temps! Le pastel, sous ses doigts artistes, veloutait si doucement les feuilles de rose; le piano chantait si gaiement!

Ne faut-il donc qu'un jour pour changer en mélancolie la chère joie des jeunes filles?

Angélie était triste et les mignardes coquetteries de son réduit souriaient vainement autour d'elle. Angélie avait beau être belle comme les anges, noble parmi les plus nobles, riche au-dessus des plus riches, Angélie était triste. Elle pleurait souvent.

Quand les touches de son piano abandonné, moins blanches que l'ivoire de ses doigts, rompaient leur long silence, c'était pour dire quelque chant mélancolique et lent, écho des langueurs de son âme.

Cette nuit, Angélie Doria s'était couchée avec une fièvre ardente. Son cœur était plein d'ennuis, de frayeurs; sa tête brûlait. Des pensées pénibles et folles l'absorbaient en la fatiguant. Elle l'avait dit à Nina, sa garde-malade. Elle l'avait dit en rougissant et avec des larmes plein ses beaux yeux. Sa raison s'altérait; elle ne comprenait plus son cœur.

Tout emplie encore de la radieuse victoire que venait de remporter Fulvio, son bel ami, son héros, son fiancé, elle ne voulait plus penser qu'à Fulvio. Et la fièvre, avec cette obstination patiente, qui énerve et brise, lui apportait sans cesse une autre image. Une autre! est-ce bien le mot? Une image toute semblable, mais plus jeune, plus humble, plus douce. Un Fulvio qui n'était pas son Fulvio, un adolescent timide et triste,

dont les grands cheveux blonds cachaient la joue pâle, tandis qu'il se prosternait devant l'autel du Seigneur. Elle la chassait, cette image, et toujours l'image revenait.

Depuis quatre heures qu'elle était là, elle n'avait pu trouver un instant de sommeil. Parfois ses yeux se fermaient comme à présent, et Nina la croyait endormie ; mais bientôt la voix faible d'Angélie rompait le silence. Elle disait du ton plaintif d'un enfant qui a peur :

— Je ne dors pas. Parle-moi, je t'en prie ! défends-moi contre mes rêves !

Nina parlait alors.

Elle avait d'abord parlé des choses qui regardaient sa compagne. Elle avait essayé de la calmer en éclairant le trouble de son âme, en traitant d'enfantillages et de folies les scrupules qui la tourmentaient. Mais cela n'avait fait qu'augmenter le mal.

— Ils sont là ! disait Angélie, tous deux... entre toi et moi... Fulvio et Julien. Je n'aime que Fulvio !... Pourquoi est-ce toujours Julien qui se penche au-dessus de moi, caressant ma joue de ses cheveux blonds bouclés ?

— C'est la fièvre..., murmurait Nina.

— Je deviendrai folle !... je sens bien cela !... Quand je ferme les yeux, c'est Julien qui s'approche... Pourquoi Fulvio reste-t-il là-bas... dans l'ombre ?... Il y a des moments où il est si loin, mon Fulvio, que je ne le vois plus !...

Parfois, tandis qu'elle écoutait ces pensées incohérentes qui n'étaient ni raison ni délire, un sourire étrange errait sur les lèvres de Nina. Elle aimait bien Angélie pourtant. Mais peut-on faire taire tout à fait la voix opiniâtre du cœur ?... Elle avait dompté sa passion, cette fille vaillante et bizarre ; elle avait dit de

bonne foi, comptant sur sa force jusqu'alors indomptée : « Je serai la sœur de Fulvio... »

Mais le Vésuve aussi, pour comparer la tempête du cœur aux cataclysmes de la nature, le Vésuve s'éteint, le Vésuve sommeille, le Vésuve laisse croître le long de son flanc refroidi les moissons tranquilles, et les vignes ambrées d'où coule goutte à goutte la séve avare du palma-christi, ce vin d'or! N'y a-t-il plus de feu, pour cela, dans les profondeurs du cratère?... Il y a du feu. Quelque nuit, l'incendie souterrain se rallume, la montagne tressaille aux bouillonnements intérieurs de la lave, la terre tremble, la mer écume, et tout disparaît, vignes, jardins, moissons, maisons riantes et fiers palais, sous le torrent de feu qui est le réveil du volcan!

Nina souriait. Nina se berçait volontiers, elle-même nous l'a dit, dans la poésie hardie et impossible des romans de chevalerie. Nina se comparait à Carmelle, l'amante sans espoir du jeune Esplandian.

Eh bien, il y a, dans ce même *Amadis,* fatras grotesque et sublime, l'histoire d'une épée qui vit, qui pense, qui est fidèle. L'épée de Balan ne peut servir qu'à Balan. Elle se retourne contre l'étranger qui veut s'en servir pour combattre.

En souriant, Nina pensait :

— Cet amour est comme l'épée de Balan. Dieu me l'a donné. Il se retourne contre celles qui me le dérobent!

— Parle-moi, murmura Angélie, au nom du ciel, parle-moi!

Nina se recueillait, et, feignant de chercher l'histoire d'autrui dans sa mémoire, elle racontait quelques étranges épisodes de sa vie de bohémienne. Elle avait

vu bien des choses, cette zingara si jeune que le hasard avait faite grande dame. Angélie l'écoutait. Parfois, Nina croyait l'avoir endormie et se reprenait à rêver.

La lampe était entre elles deux, éclairant d'un rayon pareil ces deux beautés si différentes : Angélie, blanche et douce comme les saintes Vierges de Raphaël ; Nina brune, et portant sur ses traits, sculptés hardiment, cette teinte de bronze affectionnée par les maîtres de l'école espagnole.

Au moment où les premières lueurs du jour se glissaient timides et pâlissantes à travers les rideaux, Nina se tut et Angélie resta deux ou trois minutes silencieuse. Les yeux de la zingara commençaient à se fermer, et c'est à cet instant que l'on eût pu remarquer surtout en ces visages ravissants la violente opposition des races. Mais tout à coup Angélie tressaillit et s'écria :

— Ils sont là tous deux... Dès que tu ne parles plus, le front de Julien est là, tout contre le mien !

— Je veux parler toujours, repartit la zingara en feignant la gaieté ; mais tes fantômes sont plus difficiles à chasser que ceux de Saül... Que vais-je te conter ? Je ne sais plus guère d'histoire.

— Une histoire longue... longue ! fit Angélie, dont l'accent devenait de plus en plus semblable à celui des petits enfants.

— Une histoire longue, longue !... répéta Nina ; voyons, que je cherche... Il y en a une longue, longue ! C'est celle du Porporato.

Angélie ouvrit les yeux tout grands.

— Tu la sais donc ? dit-elle.

— Mieux que personne, répliqua Nina, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Pourquoi dis-tu cela : « Mieux que personne ? »

— Parce que Massimo Dolci, mon oncle, a eu une maison de campagne au pied du mont Sila, où est, dit-on, le château de Pourpre...

— Oh !... fit Angélie, le château de Pourpre ! est-ce qu'il existe ?

— Et parce que, continua la zingara, mon oncle Massimo Dolci est l'ami de l'intendant de police, qui lui a prêté les dossiers de ce célèbre bandit.

— Et tu les as lus ?

— Avec plus de curiosité avide que le plus intéressant de tous les romans... Juge donc, comtesse ! les documents officiels contrôlaient les poétiques récits que j'entendis si souvent dans mon enfance... Je retrouvais là, officiellement constatés, tous ces contes à dormir debout qui avaient effrayé et charmé ma jeune imagination...

— Et tu ne m'as jamais parlé de cela ! interrompit Angélie.

— Je ne pouvais pas deviner, repartit Nina, que la noble Doria s'intéressât aux faits et gestes du Porporato.

— Ce nom, murmura la jeune comtesse, a toujours produit sur moi un bizarre effet. Ce qu'on me dit de lui est si étrange !... Il m'apparaît grand comme don Juan... ou comme l'esprit du mal lui-même...

— Il y a en lui du don Juan, répliqua Nina ; mais il y a du bien parmi le mal... et sa carrière, proscrite par la loi, est toute pleine de généreux héroïsmes.

— Commence vite, Nina ; je t'écoute.

La comtesse Angélie se retourna à demi sur l'oreiller. Son visage ranimé exprimait une curiosité singulière.

— As-tu rencontré parfois, demanda Nina, dans les plaine de l'Italie du Sud, ces misérables caravanes de zingari qui plantent leurs tentes loin des villages, et semblent toujours voler l'eau des sources qu'elles boivent, l'air du ciel qu'elles respirent ?

— Je me souviens d'avoir vu de ces gens-là, répondit Angélie, deux ou trois fois dans mon enfance.

— Eh bien, reprit Nina, tu as peut-être rencontré sans le savoir la famille errante du tzigane Djâbel le Grand-Scorpion, dans laquelle se passa l'enfance du Porporato, et aussi l'enfance de Fiamma, sa belle amie.

— Ah ! s'écria Angélie, tu vas aussi me parler de Fiamma ?...

— Il est impossible, répondit Nina avec un mouvement d'orgueil, de parler du Porporato sans parler de Fiamma... C'est l'ombre et le corps... ou plutôt, c'est le corps et l'âme !

» Djâbel le Grand-Scorpion, tzigane rouge de Moravie, parcourait la terre de Bari, vers le commencement de ce siècle, avec sa famille ou tribu, nombreuse comme celle de Priam.

» Le temps marche, contessina, les préjugés se perdent. Ces races, si longtemps proscrites, auront leur place quelque jour au grand festin de l'humanité ! Chez nous, cela viendra tardivement, parce que nous sommes lents à délaisser les vieilles coutumes. Mais, en Angleterre, pays de marchandises, qui a quelques-unes des qualités de ses défauts, il y a, parmi les membres du haut parlement, un duc et un vicomte qui ont des femmes de race gypsie. En Russie, le prince Nicolas Tolstoy a épousé une *cigana*, originaire du Portugal, et l'on dit que cette princesse bohême n'est pas le moindre ornement de la cour de l'empereur.

» Les deux premiers nés de Djâbel avaient nom Horeb et Baïssa. Horeb connaissait l'art de lire dans les astres; Baïssa domptait les serpents et guérissait les fièvres par l'imposition des mains.

» Djâbel, lui, était doué pour les scorpions et les tarentules. Il avait un chant pour charmer ces animaux malfaisants, qui tournaient autour de sa baguette fourchue, et tombaient morts quand il leur disait : « Meurs ! »

» Il était petit, maigre, hâve; ses cheveux gris se hérissaient sur son crâne. Quand il regardait les chiens fixement, les chiens hurlaient et devenaient fous. Les paysans de la terre de Bari lui payaient une redevance pour qu'il ne regardât point leurs troupeaux.

» Le père du père de Djâbel avait connu le secret du château de Pourpre...

— Qu'est-ce que le château de Pourpre? demanda Angélie.

— C'est, répondit Nina, le paradis terrestre et mystérieux des fils d'Achingan, qui fut le premier roi des tziganes, et leur donna, dit-on, son nom. Il est situé au centre des Apennins du Sud, dans un lieu inaccessible et couvert d'impénétrables forêts.

» On dit que parfois, dans les sentiers de la vallée, on entendait des chants lointains et des bruits de fête. Ce sont les bruits qui descendent du château de Pourpre, le palais des merveilles. Les gens de la montagne croient à son existence, et personne ne l'a vu.

» C'est le lieu du trésor promis aux races déshéritées, du trésor inépuisable, comme l'eau de la mer et la bonté de Dieu.

Ce jour douteux que laissaient sourdre les rideaux fermés pâlissait déjà les lueurs de la lampe. Une cu-

riosité presque enfantine se lisait sur le charmant visage d'Angélie.

Les traits de Nina s'étaient animés tandis qu'elle parlait. Il y avait sur son front comme une auréole de mystérieuse poésie, et ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Elle était là dans son élément, la fille des imaginations orientales, amie des splendeurs impossibles et du merveilleux plein de mystères. Elle reprit :

— Le septième aïeul de Djâbel le Grand-Scorpion mourut en cherchant le secret du château de Pourpre. Il s'appelait Pharam. Il était le septième neveu de Ptolaum, tige de la tribu, qui était venu du pays de Châl (Égypte).

» Ce fut Pharam qui bâtit le château de Pourpre. Quand il en fut chassé par les chrétiens, il répandit dans le sentier de l'exil la poussière du marbre rouge qui servit à bâtir le palais.

» Les descendants de Pharam jurent par lui. Et parmi les Romichâl (hommes d'Égypte), les fils de Pharam sont maintenant les premiers. Ils disent que la poussière de marbre répandue dans les gorges de la montagne par Pharam, leur aïeul, était fée. Le vent n'a point le pouvoir de la disperser, la pluie ne peut pas la dissoudre. Là où l'aïeul l'a mise, elle reste. Et quiconque retrouvera un grain de cette poussière n'aura qu'à suivre la trace pour arriver au château de Pourpre, où sont les trésors du fils de Ptolaum. Aussi, tant qu'il y aura un descendant de Pharam, il y aura un homme qui donnera sa vie entière à la recherche de ce trésor.

Djâbel le Grand-Scorpion et sa tribu erraient sans cesse de la terre d'Otrante à la terre de Bari, sans dépasser jamais la Capitanate. Ils essayaient de se rap-

procher des sommets de l'Apennin, d'où la force armée les repoussait toujours.

» On craint, en effet, les zingares dans la montagne, parce que la montagne fait le brigand.

» Djâbel vieillissait; ses fils grandissaient; sa race se multipliait à ce point que la famine régnait souvent sous les tentes.

» Il y avait dix tentes, qui s'éloignaient toujours les unes des autres à de grandes distances pour ne point effrayer les pays.

Sous la tente d'Horeb, le fils aîné, était un enfant de race chrétienne que l'on cachait avec soin. Les tziganes l'appelaient Beldemonio, à cause de ses précoces hardiesses...

— Beldemonio! répéta Angélie; où donc ai-je entendu ce nom?

— A Naples, où tout le monde le repète. Mais le même nom est à plusieurs... de même que certains ont plus d'un nom... Laisse-moi poursuivre.

» Sous la tente de Baïssa, le second fils, était une fillette, nièce de Djâbel, qui était la gaieté de la tribu tout entière. Elle s'appelait Mani; mais les chrétiens, qui aimaient à la voir danser la gira et la tarentelle, l'avaient surnommée Fiamma.

Angélie s'accouda sur son oreiller.

— Et c'est ce Beldemonio qui devint le Porporato? interrompit-elle.

— Attendez donc, fit Nina.

» Fiamma était belle comme le sont les filles de Bohême; ses cheveux étaient noirs; ses yeux brillaient comme des diamants sous l'arc sombre de ses sourcils. Il était facile de prendre dans la main sa taille déjà souple et fine.

» Mais je ne peux pas te dire, comtesse, comme Beldemonio ressemblait aux anges.

» Il était grand, lui ; ses longs cheveux blonds encadraient son front candide et pur. Ses yeux avaient une douceur céleste ; s'il avait eu, comme Achille, des habits de femme, il n'eût point trouvé de rivale.

» Fiamma ne savait pas que Beldemonio l'aimait : c'étaient deux enfants.

» Voici comment Fiamma se mit à aimer Beldemonio :

» Les deux tentes d'Horeb et de Baïssa s'étaient rencontrées non loin de Brienza, dans une vallée où coule le torrent d'Organa. Les jeunes gens des deux tentes furent lancés dans la montagne à la cueillette des simples, car tous les tziganes sont médecins. Le hasard réunit Beldemonio à Fiamma.

» Fiamma vit bien que Beldemonio perdait le souffle en gravissant les chemins escarpés ; il n'osait pas parler à Fiamma.

» Ils suivaient tous deux le lit de l'Organa, qui descend des monts en brusques cascades. Ils arrivèrent ainsi au sommet d'un roc, dont la table surplombait le cours écumeux du torrent. Au-dessus d'eux était une rampe inaccessible où poussaient çà et là des myrtes rabougris et des cactus aux fleurs empourprées. Deux tourterelles, un père et une mère, voltigeaient autour d'une crevasse de rocher en poussant des cris plaintifs. Fiamma et Beldemonio étaient assis sur la mousse. Fiamma dit à Beldemonio :

» — Pourquoi pleurent-elles ?

» Beldemonio était en train de contempler Fiamma, et ses paupières étaient humides. Il leva les yeux vers

le sommet du roc, où les tiges épineuses des cactus s'agitaient.

» — Elles pleurent, répondit-il, parce qu'il y a des petits dans leur nid... et que voilà deux enfants qui rampent là-haut vers la crevasse.

» Fiamma poussa un cri. Elle venait d'apercevoir les têtes cruelles des petits chasseurs.

» — Je vais les tuer si tu veux, dit Beldemonio, qui saisit un caillou.

» Une pierre lancée par la main d'un zingare va droit au but comme la balle d'un mousquet.

» — Non, non ! s'écria Fiamma, ne tue pas les enfants, mais sauve les petits des pauvres tourterelles.

» Au moment où Beldemonio s'élançait pour gravir la rampe, la main de l'un des enfants atteignit la crevasse.

» Fiamma poussa un cri de joie.

» De la crevasse, un des deux tourtereaux sortit et prit son vol ; pauvre vol timide qui allait s'abaissant de telle sorte, que le tourtereau passa tout près de la jeune fille, qui tendit sa main pour le saisir.

» A cet instant, un épervier tombant du ciel comme la foudre, atteignit le petit oiseau dans sa chute et l'entraîna.

» Beldemonio avait toujours son caillou à la main ; la pierre siffla. L'épervier tomba tête première dans le torrent, tandis que le tourtereau, battant faiblement de ses petites ailes blessées, disparut au milieu des buissons.

» — Merci, dit Fiamma ; mais l'autre ? Je voudrais l'autre.

» L'autre sortait justement de la crevasse, évitant la

main des enfants dépités, en abaissant vers nous son vol incertain.

» — L'épervier l'a bien fait! dit Beldemonio.

» Il s'élança, l'enfant amoureux et fou ; il atteignit au vol la petite tourterelle, et roula au fond du torrent sans lâcher prise.

» Fiamma se laissa choir sur la mousse, demi-morte.

» L'instant d'après, Beldemonio était à ses genoux avec la petite tourterelle, dont les belles plumes gris de perle étaient à peine mouillées. Beldemonio saignait de plusieurs blessures.

» Depuis ce jour-là, Fiamma fut l'esclave de Beldemonio. Elle l'avait mieux regardé. Elle avait reconnu, sous cette blonde chevelure de séraphin, la puissante tête du lion...

— Étrange enfant!... murmura Angélie, qui rêvait. Puis, plus bas :

— Fulvio eût-il fait cela pour moi ?

— Je ne sais ! répondit la zingara, qui cacha sous les belles franges de ses paupières l'orgueil flamboyant de son regard.

Elle poursuivit :

— Ils avaient quatorze ans, Fiamma et Beldemonio.

» C'est l'âge où les fillettes tziganes deviennent femmes. Il y eut des batailles autour des tentes. On se disputait déjà le cœur de Fiamma.

» Djâbel le Grand-Scorpion, tout vieux qu'il était, dit :

— Je la veux !

» C'était le chef et le père ; nul ne lui résistait jamais. Beldemonio lui résista.

» Beldemonio vint à la tente de Djâbel, qui avait autour de lui cinq de ses fils, et lui dit :

» — Maître, tu es trop vieux pour Mani, qui m'a donné son cœur.

» Les fils levèrent sur lui l'arme égyptienne, le *pûm*, qui est une grosse balle de plomb au bout d'une lanière de cuir, arme sourde et presque toujours mortelle.

» Beldemonio arracha un des pieux qui fixaient les cordes de la tente. Il brisa le bras de Pharami, le troisième fils de Djâbel. Et voici ce qui arriva :

» La lanière de cuir, brandie par Thipharé, le quatrième fils, se rompit. La balle frappa la tête de Djâbel le Grand-Scorpion. Djâbel dit :

» — C'était le sort !

» Et sa tête tomba sur sa poitrine.

» Comme ses fils s'élançaient tous ensemble contre Beldemonio, Djâbel les arrêta de sa voix mourante, et dit :

» — Gardez-vous de le toucher : c'est lui qui trouvera la route du château de Pourpre !

» Et il rendit son souffle au vent, car il n'y a point de Dieu pour les tziganes.

» La volonté de Djâbel le Grand-Scorpion avait toujours été respectée de son vivant ; mais pourquoi obéirait-on aux morts ?

» On s'empara de Beldemonio, qui était seul contre tous. On lui lia les pieds et les mains ; on le jeta dans un coin de la tente.

» Horeb était l'aîné et le chef ; mais Baïssa comptait plus de partisans, parce qu'il était plus brave et plus fort.

» Il dit à Horeb :

» — Je pourrais te chasser. Donne-moi Fiamma, et tu resteras le père.

» Horeb répondit :

» — Je la veux.

» Baïssa tua son frère Horeb d'un coup de pûm.

» On fit festin dans cette tente où il y avait deux morts. Après boire, la tribu ivre s'endormit pêle-mêle parmi les débris du repas et les outres vides. Fiamma devait épouser le lendemain Baïssa. Elle lui prit son couteau et coupa les liens de Beldemonio. Ils s'enfuirent tous deux.

» Alors commença pour eux une vie d'aventures étranges et de périls incessants. Les six tentes des fils de Djâbel se réunirent contre Beldemonio, qui, n'ayant aucune protection à espérer du côté de l'autorité chrétienne, fut traqué dans les monts comme une bête sauvage. Cela dura un an.

» Quand la vie de Beldemonio et celle de Fiamma dépasseraient un siècle, jamais ni l'un ni l'autre ne saurait retrouver ces heures chères et charmantes passées entre les menaces de la mort et les sourires de l'amour. Ils s'aimaient. Fiamma était une fille du pays du soleil : sang de feu, cœur de diamant, capable de garder durant l'éternité la première empreinte reçue.

» Beldemonio... mais que te dire du jeune lion ? Beldemonio aimait tant sa Fiamma, qu'il avait oublié qu'il n'avait point d'ailes le jour où elle avait manifesté son premier désir ! Beldemonio était tombé ce jour-là de soixante pieds dans le torrent bondissant sur les roches, et Beldemonio n'avait point blessé le tourtereau ; parce que sa Fiamma avait dit : « Je veux l'avoir ! »

» Ils s'aimaient ; ils étaient seuls au monde. Dieu leur donnait pour toit son beau ciel ; Dieu jetait sous leurs pieds ses gazons et ses fleurs, splendides tapis, et la musique des monts ; le vent qui chante dans les sa-

pins séculaires célébrait la fête de leur hyménée. Ils étaient libres, ils étaient forts, ils s'aimaient.

» Baïssa, le nouveau père des zingares, fils de Pharam, avait dit :

» — Celui de nos garçons qui s'emparera de Mani, l'aura pour femme... Celui qui s'emparera de Beldemonio, le prédestiné, aura tout ce qu'il demandera.

» Il appelait Beldemonio le prédestiné, parce que le père Djâbel avait dit : « Celui-là trouvera le chemin du château de Pourpre? »

» La chasse était rude. Quand la passion les tient, ces hommes du Châl sont patients, courageux, infatigables. Ils s'acheminèrent tous ensemble à la poursuite de Fiamma et de Beldemonio. Vingt fois Beldemonio et Fiamma furent sur le point de tomber dans leurs piéges.

» En ce temps-là, Beldemonio n'avait point d'armes. Quand il ne pouvait pas éviter les Romichâl, il les combattait, comme les preux des anciens jours, avec des branches arrachées aux arbres de la montagne, avec des cailloux ramassés dans le lit desséché des torrents. La fronde de David lui manquait, mais il n'avait besoin que de sa main sûre et vigoureuse.

» Enfin, au bout du dixième mois, les ennemis implacables de Beldemonio et de Fiamma, rétrécissant toujours davantage le cercle tracé autour d'eux, les avaient acculés à la cime d'une montagne stérile, dans la partie la plus déserte de l'Apennin. C'était dans la Basilicate, au delà des sources de la rivière d'Agri.

» Fiamma et Beldemonio passèrent trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture. Ils entendaient au loin les chants d'orgie de leurs persécuteurs.

» La troisième nuit, ils dormaient tous deux dans le

tronc creux d'un énorme chêne vert. Fiamma s'éveilla en sursaut. Il y avait un feu dévorant dans ses entrailles.

» Jusqu'alors, elle avait contenu ses plaintes ; mais on est faible à l'heure du réveil. Fiamma laissa échapper un gémissement.

» Beldemonio l'entendit et se mit sur ses pieds.

» Beldemonio venait d'atteindre ses quinze ans. Il avait la beauté gracieuse d'Apollon, mais il avait l'indomptable vigueur d'Hercule.

» — Je vais t'apporter du pain, dit-il.

» Saisir sa massue et bondir dans le sentier qui descendait la montagne, ce fut l'affaire d'un seul et même instant.

» Fiamma aurait voulu le retenir ; mais retenez donc la lionne qui a entendu le cri de ses lionceaux affamés !

» Fiamma le suivit. Au bout de quelques secondes, elle l'avait déjà perdu de vue.

» Il y avait quatre feux qui brillaient au bas de la montagne. Un silence profond régnait. Les fils de Pharam dormaient sur la foi de leurs sentinelles et de leurs chiens vigilants.

» Mais leurs chiens connaissaient Beldemonio : ils vinrent lui lécher les mains ; mais la sentinelle n'eut pas le temps de crier alarme. A peine avait-elle aperçu Beldemonio, qu'elle tombait, la tête écrasée par un coup de massue.

» C'était la première fois que Beldemonio tuait. La vue du sang répandu par ses mains l'enivra. Fiamma l'entendit qui poussait un cri terrible, et qui défiait les tziganes au combat. Il dédaignait la surprise ; il voulait des vivants pour adversaires.

» A son cri un murmure effrayé répondit, puis un grand tumulte. Des plaintes, des clameurs, des coups de feu, des hurlements.

» Fiamma hâta sa course, le souffle lui manquait.

» Il était seul; ils étaient vingt.

» Mais c'était Beldemonio, l'homme à qui nulle force humaine n'a résisté jamais ! C'était Beldemonio, la foudre vivante ! Beldemonio, devant qui l'Italie entière devait bientôt trembler ; Beldemonio, qui avait l'âge et qui allait s'appeler LE PORPORATO !...

» Quand Fiamma fut à portée de voir, elle aperçut un homme seul, debout, au milieu de la tente ouverte. Dix cadavres sanglants étaient autour de cet homme.

» Le premier que Fiamma reconnut fut le géant Baïssa, le maître des tziganes. La tête de Baïssa, fendue, rendait des flots de cervelle et de sang. La massue de Beldemonio était toute rouge.

» Fiamma eut du pain...

Nina s'interrompit et appuya ses deux mains sur son cœur. Le jour grandissait, la lampe terne perdait son éclat.

— Qu'as-tu ? demande Angélie ; tu souffres ?

— Non, répliqua la zingara ; j'aime les lions !

— Est-ce que tu aurais pu aimer le Porporato ! demanda Angélie.

La zingara répondit :

— J'ai aimé celui que ma destinée m'avait choisi... Veux-tu dormir ?

— Oh ! non ! s'écria la Doria ; parle encore, Nina, je t'en prie !

La zingara passa le revers de sa main sur son front, où perlait des gouttes de sueur. Elle sourit amèrement, parce qu'elle entendit Angélie qui murmurait :

— Fulvio aussi est un lion !

— Le plus beau des lions et le plus terrible ! prononça la zingara.

Elle reprit, après un court silence :

— Il y avait en la ville de Potenza un intendant qui se nommait Antonio Basili, marquis de Casanuova. C'était un grand seigneur de comédie, puissamment riche, très-jaloux de sa femme, mais ne se piquant point de fidélité. La marquise de Casanuova était jeune, charmante, et passait pour avoir beaucoup de vertu.

» La pauvre Fiamma ne se doutait guère qu'elle aurait en si haut lieu sa première rivale.

» Beldemonio s'était fait chasseur de chamois. Il avait conquis deux carabines et des munitions sous la tente de Baïssa. Fiamma et lui avaient pris possession d'une hutte abandonnée dans les gorges du monte Gaudente. Ils vivaient heureux, grâce à l'adresse de Beldemonio, qui ne revenait jamais les mains vides.

— C'était à Potenza justement qu'il allait vendre ses peaux. Un jour qu'il s'y rendait, portant son fardeau au bout d'un bâton noueux, il rencontra une escorte de trois gendarmes qui conduisaient un pauvre diable, les mains liées derrière le dos.

» Dès ce temps, il y avait en lui du chevalier errant. Bien qu'à proprement parler il ne fût pas révolté encore contre la société, puisque aucun cas de guerre ne s'était présenté, il regardait la loi comme une massue destinée sans cesse à épargner le fort pour écraser le faible.

» Il faut bien qu'il y ait chez nous un genre spécial de vocation, puisque nous avons tant de bandits qui se posent en francs juges, Beldemonio était, sans le savoir, un franc juge en herbe.

» Il fit comme don Quichotte de la Manche, quand

ce miroir de la chevalerie tomba sur la Sainte-Hermandad pour délivrer le Biscaïen. Il attaqua les trois gendarmes sans crier gare, et mit le pauvre diable en liberté. Un bâton contre trois carabines, cela doit vous paraître invraisemblable, comtesse...

— Non, interrompit Angélie ; je crois que Fulvio, sans armes, combattrait dix hommes armés.

Nina se mit à rire.

— Et Julien ?... fit-elle.

Angélie ferma les yeux et devint horriblement pâle.

Nina se précipita sur sa main.

— Je suis une folle ! s'écria-t-elle ; je ne te parlerai jamais de lui !...

» Le pauvre diable cependant ne fut pas du même avis que toi. Il resta tout ébahi de la fuite des gendarmes. Dès que Beldemonio lui eût ôté ses menottes, il fit un grand signe de croix pour se garer, à tout hasard, des entreprises du sorcier qu'il avait sous les yeux.

» Le signe de croix n'ayant point fait évanouir Beldemonio, le bon garçon reprit courage. Pour témoigner sa joie, il exécuta une prodigieuse cabriole, et, s'élançant en trois ou quatre bonds au sommet d'un grand hêtre, il se prit à tourner autour d'une branche avec la rapidité d'une crécelle que fait mouvoir la main d'un enfant. Cela fait, il se laissa glisser à terre et marcha sur les mains jusqu'au fossé de la route, qu'il franchit d'un saut périlleux.

» Les noms des compagnons du Porporato sont populaires à Naples. Ce pauvre diable était le saltarello Cucuzone, qui, depuis lors, ne l'a jamais quitté. Il venait d'Evoli, où les gendarmes l'avaient arrêté sur la place publique, parce qu'il n'avait point la permission de l'intendance.

» Beldemonio ayant cependant vendu ses peaux de chamois à Potenza revint au monte Gaudente; mais il n'y trouva plus Fiamma.

» Voici ce qui s'était passé:

» Antonio Basili, marquis de Casanuova, aimait aussi la chasse. Tandis que Beldemonio était à Potenza, le marquis parcourait la forêt avec sa meute et ses piqueurs, forçant un daim de toute beauté.

Il rencontra Fiamma, qui errait toute seule sous le couvert, attendant son bel ami. Il laissa le daim pour la fillette et commença une autre chasse.

» Tu sais, comtesse, quelle est la lâche complaisance de nos serviteurs italiens!

» Les gens du marquis crièrent: *Tayaut!* et l'aidèrent sans vergogne à traquer la jeune fille comme une bête fauve.

» Si Fiamma avait eu le temps de gagner sa hutte, elle se serait défendue avec les deux carabines de son bel ami; car Fiamma était aussi vaillante qu'un homme. Mais on la cerna bientôt de toutes parts. Il ne lui resta d'autre issue que le précipice ouvert sous ses pas. Elle s'y jeta en invoquant le nom de son idole. Les branches d'un figuier épineux la retinrent entre ciel et terre. Les gens du marquis la saisirent...

» On dit que les gens d'Orli et de Bajeta entendirent les cris de Beldemonio, appelant sa Fiamma au sommet de la montagne. Le lion rugissait.

» Des pâtres lui dirent que l'intendant de Potenza avait emmené sa compagne. Il reprit la route de Potenza. Un cheval au galop ne l'eût pas atteint dans sa course.

» Le soir, vers la tombée de la nuit, le saltarello Cucuzone faisait ses cabrioles sur la place publique. Il vit tout à coup, parmi les spectateurs une figure pâle

dont les yeux flamboyants le regardaient. Il plia aussitôt bagage et se rendit dans les fossés de la ville, où Beldemonio l'attendait.

» — Que voulez-vous de moi, maître? demanda Cucuzone.

» — Tu as des ailes, répondit Beldemonio; je veux que tu me les prêtes pour pénétrer dans le palais de l'intendant.

» — Et qu'y voulez-vous faire, maître?

» — Reprendre ma femme, qu'il m'a volée: voler la sienne, afin que la loi du talion soit exécutée.

» Cucuzone le regarda. L'idée lui plut. Cette nuit-là même, ils pénétrèrent tous deux dans le palais par les terrasses. Fiamma fut délivrée; mais la marquise fut enlevée.

» Et Fiamma connut les larmes.

» Beldemonio renvoya la femme de l'intendant après un jour et une nuit et le fit défier. L'intendant mit sa tête à prix.

» Je ne te dirai pas, comtesse, tous les combats que Beldemonio soutint contre les sbires dans la Basilicate et dans la principauté citérieure. Il fut bandit, du jour où le marquis de Casanuova le déclara proscrit.

Fiamma s'était déguisée en homme, elle combattait souvent à ses côtés.

» Chez nous, sur dix brigands, il y en a six qui sont faits par la méchanceté stupide des intendants.

» J'ai prononcé tout à l'heure le mot franc juge. Dès qu'il fut bandit, Beldemonio rendit des arrêts. Si l'on en croit la voix unanime des contrées où il exerça, envers et contre tout ce qui tenait au gouvernement, cette sorte de chevalerie errante, c'était une âme grande et généreuse, un cœur d'or. Ce qu'il prenait à l'État, il le rendait aux pauvres.

» Nous autres femmes, nous sommes portées à excuser ces fous dont l'héroïsme s'égare et qui se posent debout en face d'une société armée.

» Beldemonio fut bientôt connu dans toutes les provinces du Sud. Il ne voulait pas d'armée : il était seul avec son valet Cucuzone et Fiamma sa maîtresse.

» Un soir, il rencontra un pauvre blessé au bas de la montagne. Sa pitié fut excitée. Il chargea le blessé sur ses épaules, afin de le conduire à l'osteria voisine.

» C'était un piége tendu. L'osteria était pleine de sbires. Les portes s'en refermèrent sur Beldemonio sans défiance. Il fut pris, chargé de chaînes et conduit au château du Pizzo, cette sombre forteresse qui avait vu naguère les derniers moments du roi Joachim Murat.

» On était, en effet, à la fin de l'année 1815 .

» Beldemonio eut le cachot où était mort le grand comte Monteleone, l'ami de ton père, comtesse, et l'ami du roi Ferdinand de Bourbon.

II

LE LIVRE DE L'AVENIR !

Les paupières de la belle Doria se chargeaient de sommeil.

— M'écoutes-tu, comtesse ? demanda Nina.

— Je t'écoute, répondit Angélie en rouvrant à demi ses beaux yeux voilés.

La zingara reprit :

— On dit qu'il se passa de mystérieuses choses dans ce cachot où était mort le saint Monteleone, grand maître des chevaliers du fer.

» J'ai souvent ouï raconter par les gens du Sud que

le saint apparut à Beldemonio dès la première nuit de sa captivité, et qu'il traça d'une main lumineuse, sur le mur du cachot, des caractères inconnus.

» Ceci est la fable. La vérité est que peut-être le comte de Monteleone, prévoyant sa fin tragique, avait laissé quelque signe incompréhensible au vulgaire sur les murs de sa prison.

» La confrérie du silence a sa langue d'initiation et son alphabet. Les dossiers de la police le disent.

» Beldemonio ne devait quitter son cachot que pour aller à la mort. Il en sortit vivant avec le secret du silence.

» Beldemonio avait deviné l'énigme posée sur la muraille. Beldemonio avait trouvé, enfoui dans le sol même du cachot, le testament du saint Monteleone...

» ... Quelques mois auparavant, un soir que Fiamma et son bel ami laissaient dériver leur barque sur les flots bleus du golfe de Tarente, non loin de l'embouchure du Aradano, ils entendirent des cris de détresse au large.

» Il y avait là un navire sicilien où le capitaine était en train de faire donner la *calata umida*, à l'un de ses matelots.

» La *calata umida*, ainsi nommée par opposition au supplice mortel de la *calata secca*, est une de ces barbares tortures qui se conservent en dépit de toute humanité dans la marine du Levant.

» La *cale sèche* consiste à précipiter le patient du haut de la grande hune sur le pont; la *cale mouillée* consiste à lancer à la mer de l'extrême sommet du perroquet un malheureux matelot, aux pieds de qui, préalablement, on a attaché un boulet de quarante-huit.

» Dans la cale sèche, on ne relève guère qu'un ca-

davre mutilé affreusement. Mais il faut parfois trois ou quatre cales mouillées pour venir à bout d'un homme robuste.

» Quand Beldemonio arriva dans les eaux du navire sicilien, on était à la seconde épreuve, le marin avait résisté à la première ; il avait encore la force de crier et de demander pitié.

» Fiamma et Beldemonio entendirent le bruit sourd et profond de sa seconde chute. Le mouvement, imprimé à la mer fit danser leur barque. Beldemonio tira son poignard, qu'il mit entre ses dents, et plongea tête première.

» L'officier de quart commandait la manœuvre pour remonter le patient. On guinda le câble, qui vint en grand.

» Il n'y avait plus rien au bout. Beldemonio l'avait coupé sous l'eau avec son poignard, après avoir débarrassé le matelot du boulet de quarante-huit attaché à ses pieds.

» Au premier cri d'étonnement des marins siciliens, Beldemonio amenait le pauvre patient sous la barque et Fiamma l'aidait à le hisser à bord.

» La barque fut hélée, mais il y avait calme. Elle put s'éloigner à force de rames.

» Le matelot avait nom Ruggieri. Sa vie est à Beldemonio. Il lui est comme Cucuzone dévoué jusqu'à la mort.

» Ils étaient donc là trois personnes qui erraient autour du Pizzo, pendant la captivité de Beldemonio, qui erraient comme des âmes en peine : Fiamma, Cucuzone et Ruggieri.

» Fiamma parvint à s'introduire, à force de ruse, dans l'intérieur de la forteresse. Elle put faire passer au captif, son bel ami, une lime et une lettre. Cucu-

zone escalada les murailles réputées infranchissables du château et attacha une corde aux barreaux de Beldemonio. Ruggieri attendait au bas de la falaise, dans une barque. Ce fut ainsi que Beldemonio recouvra sa liberté.

» Il dit à ses compagnons :

» — J'ai une mission désormais ici-bas.

» Mais sa vie était comme un rêve. Il fut du temps avant d'accomplir les dernières volontés du saint Monteleone.

» Pendant six ans qui s'écoulèrent entre son évasion du Pizzo et l'exécution des dernières volontés du Monteleone, Beldemonio combattit sans relâche.

» Vingt fois, que dis-je? cent fois, les rapports des intendants sont là pour le prouver, il vint, bravant les haies de soldats, hérissées de baïonnettes, autour de l'échafaud dressé ; il vint, et la hache du bourreau ne but pas le sang.

» Ce fut en 1817 qu'il prit pour la première fois le nom de Porporato.

» Il y avait au pied du mont Silla un coupe-gorge où nombre de voyageurs avaient laissé leur vie. Les populations voisines se plaignaient ; mais l'aubergiste, enrichi par ces crimes, payait double redevance aux brigands de la montagne et aux sbires de la plaine. On le laissait en paix.

» Beldemonio vint coucher dans cette auberge, tout seul, en riche costume de gentilhomme voyageur. Vers minuit, quand il eut éteint sa lampe...

Ici, Nina s'interrompit pour demander doucement :

— Dors-tu contessina?

— Oh ! non ! balbutia Angélie, qui avait les yeux fermés et qui était déjà dans le pays des rêves ; je t'écoute-

La zingara regarda le jour qui grandissait, et ses noirs sourcils se froncèrent légèrement.

Elle éteignit la lampe.

— Qu'arriva-t-il, vers minuit?... demanda Angélie.

Rien d'étrange comme la persistance de l'attention chez les personnes qui s'endorment en écoutant une histoire. Une perception confuse survit à leur état de veille, ce qu'on leur dit s'incorpore à leur rêve...

— Il arriva, reprit Nina, que le maître de l'auberge, voyant un voyageur si richement couvert, crut à une bonne aubaine. Il envoya un petit enfant, qu'il avait, voir si l'étranger était endormi.

» L'enfant gratta et demanda :

» — Seigneur, n'avez-vous point besoin de quelque chose?

» Beldemonio l'entendit, mais il ne répondit pas.

» Peu d'instants après, l'escalier craqua sous des pas plus lourds. C'était l'aubergiste et ses deux fils aînés qui venaient faire leur besogne.

» La porte n'était fermée qu'au loquet. Ils entrèrent. Aux vagues lueurs que les nuits sans lune ont dans notre belle Italie, ils virent bien qu'un homme était couché dans le lit, immobile et plongé sans doute dans un profond sommeil.

» — Frappe le premier pour te faire la main, dit le père au plus jeune de ses fils.

» Ils étaient tous les trois armés de casse-tête.

» L'adolescent frappa. La tête de l'homme endormi rendit un son fêlé.

» — Bien réussi du premier coup ! s'écria le père ; il n'a pas eu seulement le temps de dire : « Dieu ait » mon âme ! »

» Pour l'acquit de leur conscience, le père et le fils

aîné frappèrent aussi chacun un coup, puis ils allèrent aux habits épars sur les meubles.

» Le père entendit un soupir dans la nuit, puis deux.

» — Qu'avez-vous donc, enfants ? demanda-t-il.

» On ne lui répondit point.

» Et, dans la nuit, un troisième soupir se fit entendre. Après quoi, le père ne parla plus.

» Beldemonio avait frappé trois fois !

— Je savais bien qu'il n'était pas dans le lit..., murmura Angélie, sans ouvrir les yeux, mais avec un sourire ; j'ai déjà entendu raconter cette histoire-là...

— Allons ! tu ne dors pas, comtesse ! fit Nina désappointée ; Beldemonio fit sortir le petit enfant, mit le feu à la maison et reprit le chemin de la montagne.

» L'enfant pleurait et marchait devant lui.

» — Où me mènes-tu ? demanda-t-il.

» — A mon château, répondit Beldemonio.

» Est-ce à toi, interrogea encore l'enfant, ce grand château tout rouge que j'ai vu une fois à travers les arbres ?

» — Où donc ? fit Beldemonio.

» — Quelque part, tout en haut de la montagne, repartit l'enfant ; mais dire où, je ne saurais... Quand je parlais de ce château à mon père et à mes frères, ils me disaient : « Tu as rêvé !... »

» Le jour naissait. Beldemonio, par hasard, porta les yeux à ses pieds. Il vit que la terre avait, de distance en distance, comme de larges taches de sang. Involontairement, il se souvint de cette poussière rouge que Pharam avait laissé tomber tout le long du chemin après son expulsion du château de Pourpre. Il avait été élevé sous la tente de Romichâl, et les impressions d'enfance sont indélébiles.

» Il suivit, montant toujours, ces taches qui ressemblaient à du sang.

» Arrivé au sommet de l'un des pics qui couronnent la Sila, un spectacle prodigieux frappa ses regards.

» Depuis longtemps la route avait cessé d'être battue. Beldemonio marchait au beau milieu des broussailles; mais, sur la terre grise et poudreuse comme de la cendre, les marques rouges se montraient de vingt pas en vingt pas.

» Ce fut comme un de ces féeriques décors qui viennent à vue dans les pièces de théâtre où l'action est franchement menée par les génies.

» En sortant d'une gorge sombre, dont les parois surplombaient, laissant voir à peine une étroite bande du ciel, Beldemonio se trouva tout à coup en face d'un bassin fertile, où les arbres de toute essence atteignaient une surprenante hauteur.

» Au milieu du bassin était un lac tranquille et brillant comme une glace. Des troupeaux de daims paissaient en liberté, sur les bords, l'herbe drue de magnifiques pelouses; les chevreuils bondissaient sous le couvert voisin; dans la feuillée, des oiseaux au brillant plumage se poursuivaient en caquetant, tandis que sur le lac une flottille de cygnes majestueux évoluait entre les îles. Tout cela était plein de vie, de mouvement, de bonheur; l'homme seul manquait.

» L'enfant s'écria :

» — Je savais bien que ce n'était pas un rêve!... Voilà mon grand château rouge!

» Un château immense! un palais plutôt, dont les colonnades écarlates s'ombraient profondément au soleil de midi. Une forteresse aussi avec ces lourdes tours écrasées que les Syriens bâtissaient autour de leurs

villes, et qui virent les combats bibliques. Une chose enfin si merveilleuse et si complétement inattendue, malgré l'avertissement des traditions, que Beldemonio s'arrêta l'œil ébloui, le cœur serré.

» C'était le château de Pourpre, édifié par le pape Alexandre VI ; c'était le Chanaan des fils de Pharam, la terre promise des tziganes rouges, descendants du premier père Ptolaum.

» Il n'y avait plus de sentier pour arriver jusqu'au lac. Depuis des siècles, aucun pied humain n'avait foulé le sol de ces impénétrables bocages.

» L'arrivée de l'homme-roi fut saluée par un cri mélancolique, arraché à toutes les créatures vivantes de ce paradis terrestre.

» Beldemonio, s'aidant de son poignard, traversa les taillis. Il but l'onde fraîche et pure du lac. Il franchit le perron de marbre, il fit tourner sur leurs gonds ces portes massives armées de robustes découpures d'acier.

» Dans le vestibule ouvert à tous les vents, six statues égyptiennes, tête de femme, corps de lion, s'accroupissaient sur leurs piédestaux de porphyre. Sur chaque marche du gigantesque escalier, un vase de jaspé gardait encore le squelette poudreux des fleurs qu'il avait contenues.

» Vous eussiez dit que la baguette d'un enchanteu avait touché ces colossales magnificences, et que tout cela dormait comme ces palais d'azur qui sont au fond de la mer.

» Dans les salles, ces Borgia étaient si riches ! les tableaux de maîtres s'alignaient en foule. On eût retrouvé là ces chefs-d'œuvre perdus dont les archives de l'art constatent seules l'existence.

» Au milieu de tout cela, Beldemonio, le jeune bar-

bare, était dédaigneux et superbe. Il frappait de son talon vainqueur ces mosaïques délicates et savantes, dont chaque pied carré avait coûté tant de sang et tant d'or.

» Il dit :

» — Fiamma sera bien ici.

» Fiamma ! dont la retraite était, la veille encore, une crevasse de rocher ou un creux d'arbre...

» Comme il n'y a point, dans nos vieilles contrées européennes, un pouce de terre qui ne soit possédé, le château de Pourpre avait un maître. Il faisait partie du domaine des comtes de Monteleone, qui descendent, par les femmes, du plus jeune fils d'Alexandre VI, Geoffroy Borgia.

» Mais le château de Pourpre et ce délicieux plateau de la Sila étaient restés inconnus à leurs propres seigneurs pendant plusieurs générations, et son existence était reléguée parmi les fables éditées trop souvent par les vieilles chartes de famille.

» Dès le lendemain, Fiamma et les compagnons de Beldemonio étaient au château de Pourpre.

» Ce fut alors que Beldemonio fut véritablement roi dans l'Apennin, la terreur des bandits et des sbires, la providence des indigents et des abandonnés.

» Comtesse, depuis les ruines de Pœstum jusqu'au golfe de Tarente, tu sais cela aussi bien que moi, toutes les mandolines chantent la gloire du Porporato.

» La première fois qu'on le vit dans son costume de pourpre, ce fut à Cerignola, où les gens du roi avaient dressé l'échafaud pour le vieux contrebandier Isaac Birbante. Isaac était juif. Il n'avait point le prêtre consolateur pour l'accompagner au sommet de la montée fatale. Le peuple se lamentait, voyant cette pauvre taille courbée par l'âge et cette barbe blanche. Tout à coup le bruit

se répandit qu'un cardinal venait par la route d'Ascoli. On avait vu de loin son manteau de pourpre et sa barrette écarlate. L'exécuteur brandissait déjà son glaive au moment où le prétendu cardinal débouchait sur la place de Cerignola. Le peuple et les dragons se mirent à genoux. Le cardinal sauta sur l'échafaud.

— Il va convertir le juif! s'écria-t-on. *Brava, Eminenza!*

» L'Éminence saisit dans ses bras musculeux le pauvre juif garrotté, et l'enleva sous les yeux de l'exécuteur stupéfait.

» Et le peuple de crier :

» — Bravo, Porporato !

» Isaac Birbante, couché en travers du cheval de Beldemonio, galopait déjà sur le chemin de la montagne...

» On suivit le Porporato; on essaya de découvrir sa retraite; mais toutes les recherches furent inutiles. Le hasard seul ou la trahison pouvait faire que ce bizarre et mystérieux chemin qui mène à la gorge fût découvert.

» Or, le hasard est avec Porporato; il a son étoile. Et, quant à la trahison, il la défie.

» Ce ne sont pas des serviteurs qui sont autour de lui : ce sont des séides fanatisés. Ses compagnons furent tout d'abord au nombre de quarante, et n'ont jamais dépassé ce chiffre avant qu'il se fît maître du silence.

» Maintenant, il commande à une innombrable armée...

» Il fit boucher les deux issues du midi à l'aide de quartiers de roc, ne gardant que la gorge du nord et les deux galeries souterraines, dont l'une donne au ver-

sant sud-est de l'Apennin, l'autre au versant nord-ouest.

» L'ouverture de ces galeries est cachée dans les rochers et les broussailles. Elles sont défendues par des grilles transversales et par des précipices que l'on traverse à l'aide de ponts-levis. Toutes les deux contiennent dans leur parcours plus de vingt obstacles, dont chacun est par lui-même infranchissable...

» Ce fut là sa place d'armes durant plusieurs années.

» De là, il partait souvent, toujours accompagné de Fiamma, qui était son ombre, suivi presque toujours par son valet Cucuzone, et aussi par Ruggieri, le matelot.

» La France, l'Angleterre, l'Espagne se souviennent de ce jeune seigneur étranger qui les éblouit par sa magnificence.

» Toutes les femmes l'adoraient. Fiamma voyait passer, comme autant de nuages d'été emportés par le vent, le règne éphémère de ses rivales. Elle restait la mieux aimée...

» En 1821, Beldemonio vit celle qui, pour la première fois, mit l'angoisse jalouse dans le cœur de Fiamma ; celle qui changea les destinées du Porporato, et jeta dans son âme le germe d'une ambition nouvelle.

» Il voulut être de la cour, parce qu'elle brillait à la cour ; il voulut être prince, parce qu'elle était princesse.

» Le testament du saint Monteleone n'était pas encore exécuté. Beldemonio vint sur les côtes de Calabre dans un double but, et, cette fois, Fiamma n'était point du voyage...

La voix de Nina, depuis quelques minutes, s'affaiblissait graduellement. Elle arriva jusqu'au murmure.

Angélie Doria sommeillait, la tête appuyée sur son beau bras blanc.

Les premiers rayons du soleil frappaient la mousseline brodée des rideaux.

Nina se leva sans bruit. Elle se pencha au-dessus du lit de sa compagne.

— Ce fut toi, pauvre chère enfant, murmura-t-elle, et dans sa voix il n'y avait ni haine ni rancune, ce fut toi, si belle, si douce, si sainte... toi, la Doria, qui brisas le cœur de Fiamma... D'autres avaient passé; toi, tu restas; et je crus qu'il allait t'aimer de ce grand amour qui ne finit qu'avec la vie...

Elle eut un pâle sourire.

— Je le crus et je songeai à mourir..., poursuivit-elle; mais les filles de Pharam savent consulter le livre mystérieux de l'avenir... C'est moi qui mourrai avec lui... Ce sera pour moi son dernier baiser, son dernier sourire, son dernier soupir!...

Elle resta un instant toute rêveuse, les lèvres entr'ouvertes et les yeux baissés.

Pendant qu'elle gardait le silence, Angélie s'agita dans son sommeil et murmura un nom :

— Beldemonio !...

Elle rêvait du récit que Nina venait de lui faire.

Nina leva les yeux sur elle, ses grands yeux noirs d'où coulait à flots, quand elle voulait, le fluide magnétique. Il y avait comme un impérieux commandement dans son regard. Sous ce regard, le sommeil de la belle Doria devint agité davantage. De nouveau ses lèvres s'entr'ouvrirent, et un autre nom s'en échappa :

— Julien !...

La zingara se redressa si fière, que vous eussiez dit une reine.

— Il n'y a que moi pour l'aimer! pensa-t-elle tout haut; Dieu créa nos âmes ensemble... Il est à moi... à moi seule... pour vivre et pour mourir!

Elle se pencha au-dessus du chevet d'Angélie, et déposa sur son front un baiser de sœur.

L'instant d'après, une voiture l'emportait au grand galop vers ce palais de la rue de Capodimonte, d'où notre aventurier nocturne, Beldemonio encore, était parti cette nuit pour se rendre à la fête de Lorédan Doria. La porte s'ouvrit au-devant d'elle, et les nombreux valets lui livrèrent passage comme si elle eût été la maîtresse de céans.

Elle entra sous la voûte de marbre blanc, au frontispice de laquelle cette inscription était tracée en lettres d'or: PALAIS CORIOLANI. Elle monta l'escalier tout embaumé de fleurs, et parvint à une porte du premier étage à laquelle elle frappa doucement.

Un valet vint lui ouvrir et lui dit :

— Il dort.

Elle entra dans la splendide chambre à coucher du roi des élégances napolitaines, et le valet referma la porte sur elle.

Fulvio était couché sur un lit qui était un chef-d'œuvre de magnificence et de goût. Il dormait en effet, et il était impossible de voir autre chose que cette noble tête de jeune homme pâle, parmi les masses brunissantes de ses cheveux, où les rayons obliques du soleil levant mettaient de fauves reflets.

Nina s'agenouilla près du lit et baisa longuement la main pendante du prince. C'était, de la part de la zingara, une sorte de recueillement pieux. Elle écoutait son souffle calme et doux. Elle souriait; ses yeux se mouillaient. Puis tout à coup, comme elle avait fait

pour Angélie, son regard se fixa, impérieux et perçant, sur le front de Fulvio.

Celui-ci commença presque aussitôt à s'agiter dans son sommeil. Ses lèvres s'entr'ouvrirent, mais ce ne fut pas un nom qui s'en échappa.

— Si jeune !... murmura-t-il, si belle !... La misère et la mort !

Le visage de la zingara exprima une surprise soudaine. Ses lèvres tremblèrent et blêmirent.

— L'a-t-il revue ?... pensa-t-elle tout haut.

Et bientôt après :

— C'est celle-là qu'il aimera... S'il l'aime, malheur à elle !

Elle tira de son sein un tout petit carnet d'ivoire dont la couverture était constellée bizarrement. Elle l'ouvrit. Sur la première feuille qu'elle déchira, elle écrivit deux noms : « Fulvio, Céleste. » Elle sépara la feuille en deux et traça deux lignes sur le parquet de la chambre. Cela fait, elle mit les deux noms dans le creux de sa main et souffla dessus. Les deux papiers s'envolèrent, se séparèrent, et vinrent tomber réunis en dedans des lignes tracées. Les joues et les lèvres de la zingara blêmirent.

— C'est le destin, dit-elle.

Puis elle s'accroupit, la tête entre ses deux mains, sur le tapis qui était devant le lit de Fulvio. Son charmant visage exprimait un découragement profond.

— Il l'aimera, redisait-elle parmi ses larmes. Quand j'ai jeté les sorts pour Angélie, les deux papiers se sont séparés en tombant; aussi, je n'ai pas peur d'Angélie... je l'aime... Mais celle-là... oh ! celle-là, je la hais !

Elle ouvrit un des compartiments du carnet qu'elle tenait à la main. Il y avait dedans un jeu de tarots mi-

croscopiques. C'étaient toutes cartes fort différentes de celles que l'usage a consacrées dans les divers pays civilisés. Elles portaient chacune plusieurs figures étrangères avec des légendes en langue rômi. Nina les battit et les étendit devant elle sur la table, trois par trois. Elle releva ensuite sur Fulvio ses yeux littéralement baignés de pleurs.

— Je n'ai jamais osé..., murmura-t-elle d'une voix tremblante, je n'ai jamais osé interroger le livre sur la question de vie ou de mort... Mais je souffre trop... il faut que je connaisse le terme de mon supplice... Puisque ta mort m'appartient, Fulvio, mon idole adorée, je veux savoir quand la mort te rendra à moi !

Son doigt compta les cartes, disposées comme nous l'avons dit. Elle les reprit neuf par neuf et les mêla sept fois.

Puis elle les aligna sur un seul rang et les consulta d'un regard rapide.

Son œil se voila de sang. Ses deux bras tombèrent. Il y avait sur son visage bouleversé une expression d'horreur indicible.

— Sept jours !... prononça-t-elle les dents serrées et la gorge haletante ; c'est impossible !

Elle reprit ses cartes et les disposa de nouveau après les avoir battues. Tout son corps tressaillait par soubresauts violents.

Quand les cartes furent alignées, elle ferma les yeux, comme si elle eût craint de lire l'arrêt rendu par l'oracle. Enfin elle regarda, et ses deux mains tordues frappèrent ses genoux, qui choquaient convulsivement le plancher.

— Sept jours !... mon Dieu ! sept jours !

Elle ne voulut point croire encore. Elle recommença

une troisième fois. Les cartes répétèrent leur arrêt inflexible.

— Sept jours! sept jours! sept jours!

La zingara resta longtemps immobile et comme anéantie. L'idée de cette menace mortelle dont l'échéance était si prochaine la brisait. Mais bientôt il y eut autour de sa lèvre comme le fugitif reflet d'un sourire. Ses yeux se ranimèrent. Elle reprit ses cartes et les disposa pour la quatrième fois.

— Pour moi? murmura-t-elle en se penchant avidement au-dessus des tarots.

Et son visage brilla tout à coup d'un éclat radieux, tandis qu'elle portait la main de Fulvio endormi à ses lèvres, en disant du fond de son cœur consolé :

— Dieu est bon... Sept jours, moi aussi!... Nous mourrons ensemble!...

III

BERTA GIUDICELLI

Nous verrons encore le jour se lever, ce matin, dans deux autres chambres bien différentes du frais réduit d'Angélie Doria et de la splendide retraite où dormait le prince Fulvio Coriolani. Nous reviendrons d'abord chez notre vieille connaissance David Heimer, directeur de la police napolitaine sous le nom de Johann Spurzheim.

Ce galant homme avait la coquetterie de ne jamais admettre les étrangers à son petit lever. Il prétendait que le sommeil pâlit, et qu'un beau garçon ne se montre pas à son avantage au début de la journée. Les do-

mestiques eux-mêmes avaient ordre de n'entrer chez lui que sur son appel.

Il faut cependant noter une exception consentie en faveur de Beccafico, cet employé de tournure ambiguë qui portait si bien le costume de *marchesa*. Johann le recevait tous les matins à huit heures. C'était Beccafico qui vaquait aux soins de sa toilette.

Johann avait encore, en effet, quelques cheveux dont il était très-fier. Il se faisait aussi raser pour avoir de la fraîcheur, et, les jours où il devait recevoir des dames, pour le bien de l'État, on lui mettait un peu de rouge. Beccafico aurait pu dire combien le commerce du directeur de la police royale était doux et même agréable. Il avait des joies d'enfant. Son seul défaut était de s'occuper un peu trop des cancans du quartier.

Ce matin-là, le seigneur Johann Spurzheim s'éveilla bien avant l'heure où d'ordinaire son chambellan Beccafico le venait visiter. Quand il cessa de dormir, les premières lueurs grisâtres du crépuscule apparaissaient à peine derrière les vitres de ses croisées. Il resta, selon sa coutume, dix minutes environ à se rendre maître de lui-même. Pendant ces dix minutes, il réfléchit et se sentit le cœur tout léger en songeant aux événements de la dernière nuit.

— Le plus fort est fait! pensa-t-il; je n'ai pas tant regretté la pauvre Barbe que je l'aurais cru... C'est étonnant, on se fait des monstres de tout... La pauvre Barbe avait tous les vices, et il y a du temps déjà que j'aurais dû m'occuper d'elle!

Après cette oraison funèbre, il se sentit assez gaillard pour essayer de se retourner.

— Une perte, reprit-il en geignant par l'effort qu'il

faisait, c'est Trésor!... Il faudra que j'achète un autre épagneul... J'en ferai venir un de Londres... Il est certain que, si la pauvre Barbe avait pu se traîner jusqu'à moi, j'étais un homme mort!

Il s'interrompit pour pousser un soupir de soulagement : il était plus qu'à moitié retourné.

— Ouf! fit-il; chaque jour, je me soulève avec plus de facilité, c'est évident... je suis dans un âge de crise... Quand ce sera fini, je courrai comme un cerf, je sauterai comme un kanguroo, et, si je meurs à cent ans, ce sera par suite de mes excès!... J'ai malheureusement une nature trop sensuelle; cela me perdra!

Il fourra sa main, qui semblait disséquée par un préparateur de mérite, sous son oreiller, et en retira une petite boîte de platine russe. Il l'ouvrit avec effort. Il y prit trois grains de tabac d'Espagne, qu'il aspira voluptueusement, mais avec précaution.

Un éternuement fit explosion dans toute sa machine et faillit en disperser les diverses parties.

Il resta un instant tout coi, craignant le renouvellement de ce choc. Mais la seconde explosion, qui peut-être l'eût fait sauter comme une mine, ne vint pas. Il saisit naturellement cette occasion de s'offrir quelques congratulations nouvelles.

— Hier, j'ai éternué deux fois, se dit-il; avant-hier, trois fois... C'est étonnant comme je prends de la force! Le tabac produit beaucoup d'effet, même sur les hommes les plus vigoureux, et la pauvre Barbe m'engageait toujours à n'en point abuser, dans mon propre intérêt...

— Ah! mon gaillard! s'interrompit-il, comme tu vas lâcher la bonde à tes passions quand tu auras surmonté cette crise, qui vient uniquement de l'âge!... Tu es vicieux, naturellement, ne soutiens pas le contraire!...

Je sais que tu es un homme à ne te rien refuser !

Il tourna enfin les yeux d'un air inquiet et un peu triste vers le seuil où Trésor, le king's-charles et la pauvre Barbe, avaient rendu le dernier soupir.

— Il a dû bien souffrir, ce chérubin ! pensa-t-il ; la pauvre Barbe avait de mauvais moments !... Elle était brusque... Décidément, je la regretterai moins que je ne croyais !

Un craquement léger se fit entendre au-dessus de sa ête.

— Dormez-vous, Excellence ? demanda une voix qui semblait sortir du ciel du lit.

— Non, non, mon garçon, répondit Johann, je suis là, éveillé comme une souris, leste et dispos, Dieu merci !... Beccafico est-il arrivé ?

— Pas encore, seigneur... C'est moi, Privato, qui étais de garde cette nuit à la boîte.

— Et qu'a-t-on jeté dans la boîte, Privato, mon pauvre bonhomme ?... Tu n'es pas fort de santé...

— On a jeté dans la boîte, répondit le commis, tous les rapports de ces messieurs sur la fête du palais Doria.

— Ah ! oui, ces messieurs !... fit Johann en riant ; de fiers gentilshommes, sur ma foi !... Descends la manivelle, Privato, et va te recoucher.

Cette planchette, soutenue par quatre cordons de soie, que nous avons déjà vue faire office de poste aux lettres, lors de l'entrevue de Johann avec le docteur Pier Falcone, se mit à descendre lentement et vint s'arrêter à quelques pouces de la couverture.

— Vous n'avez besoin de rien, seigneur ? demanda Privato.

— Non, mon cher garçon... As-tu entendu madame Spurzheim tousser hier au soir ?

— On n'entend rien des bureaux.

— C'était affreux, Privato, mon ami... Tu verras que nous la perdrons... Laisse aller !

Johann avait pris sur la planchette une poignée de papiers.

La planchette remonta, tandis que Privato disait :

— Mes respects, seigneur !

Il retourna dans son taudis, où il achevait un libretto pour le seigneur Magrezza, l'incomparable maestro à qui l'on doit *Aminta e Clori, il Minotoro* et *Citerea nell' isola di Pafo.*

Il se remit à l'œuvre.

Pietà ! idol mio !...
Delizia del cuore !...
Crudel beltà !... mi perdona !

Car, dans tout opéra italien, on crie pitié et pardon depuis l'introduction jusqu'au final.

Johann prit les papiers et les examina sommairement les uns après les autres. Il riait sous cape, le gai compagnon, et il disait :

— Deux comtes... trois barons... deux cavaliers... une vicomtesse ! et l'on prétend que la civilisation décroît dans notre belle Italie !... Injustes écrivains ! philosophes ingrats ?... Nos grands seigneurs et nos nobles dames s'emploient au bien de l'État, voilà tout... Parce qu'on a eu des aïeux à la croisade, est-il défendu de servir sa patrie ?... Voyons d'abord le travail du vieux Rigoglio... c'est toujours rédigé avec soin... et cela ne coûte pas cher.

Il remonta sa lampe et ouvrit la première enveloppe.

— Oh ! oh ! fit-il dès qu'il eut parcouru deux pages, le Malatesta s'est conduit comme un digne petit marquis !... On néglige trop les lettres anonymes... Quand on parle de lettres anonymes, chacun détourne la tête avec dégoût en disant : « Fi donc !... » Mais chacun les lit avidement, et tout le monde y croit un peu.

Il se tut et fit la grimace en achevant le rapport. Il venait de voir là quelque chose qui ne lui plaisait point.

— A un autre, dit-il. Voyons le comte Stellacci... Encore un bien digne seigneur !... Ah ça ! s'interrompit-il en arrivant au milieu de sa lecture, quel diable de bruit font-ils donc avec cet Anglais et son diamant ?... Faudra-t-il que je m'en mêle ?... Bon ! voici une Anglaise, à présent !... L'Anglais a apporté sa femme... C'est étonnant, chaque fois que je prononce ce mot, je songe à la pauvre Barbe !

Il glissa un regard oblique vers le seuil.

— Elle m'aurait lu tout ce fatras ! murmura-t-il ; et comme elle ponctuait bien en lisant... Mais il faut se faire une raison et les regrets ne peuvent pas être éternels !

— A la vicomtesse !... Voilà une manière loyale et décente de payer sa toilette !... Oh ! le pathos féminin !... Le prince Fulvio ressemblait à un immortel !... Je me charge de démontrer qu'il est mortel, moi, Johann... et que la vicomtesse aille au diable !

Il froissa avec colère le troisième rapport de police, qui était écrit sur papier satiné et parfumé.

Le quatrième qu'il ouvrit ne fut pas achevé : il repoussa le tout avec fatigue.

— Nos étourneaux sont en prison ! grommela-t-il en tournant ses pouces sous sa couverture. Ce coquin d'Athol est vraiment fort !... très-fort !... Il y a plaisir à faire la partie d'un semblable joueur !...

Ses yeux se voilèrent. Il réfléchissait.

— J'aurais dû m'attendre à cette théâtrale exhibition de la Farnèse !... grommela-t-il après un silence ; c'est dans les mœurs du personnage, qui est comédien jusqu'au bout des ongles !... Il eût gagné sa vie, ce beau garçon, à jouer les premiers rôles au théâtre del Fundo... Sa mise en scène est irréprochable... Mais, patience ! nous sommes sur des planches où il y a plus d'une trappe... Puisqu'il aime le bruit et l'éclat, je lui ménage une péripétie avec pétards, et feux du Bengale, etc. Il aura la consolation de se faire applaudir en mourant?

Il fit un effort pour se mettre sur son séant et n'y put réussir.

— Tu essayes l'impossible ! se dit-il à lui-même d'un ton paternel ; attends quelques jours...

Puis, retombant dans ses méditations :

— Fin joueur ! murmura-t-il ; belles cartes !... Il a pour lui toutes les princesses qui sont folles, et en première ligne la princesse de Salerne, qui est archifolle... Toutes les dames de la cour le suivent comme une meute de king's-charles...

» Il est joli garçon ! s'interrompit-il en caressant son menton pointu avec bienveillance, mais c'est de l'engouement... Si je n'étais pas là, moi, le mourant, l'agonisant, le cadavre, le beau fils serait, en vérité, le maître de Naples !

Une clef s'introduisit dans la serrure de la porte située derrière la tête du lit. La figure de Johann Spurz-

heim s'éclaira. Il frotta même un peu l'une contre l'autre ses mains, qui rendirent un bruit d'osselets.

— Voici mon ami Pier Falcone, dit-il, une assez bonne acquisition, je crois, et qui arrive à point... Je commençais à être embarrassé du corps de ma pauvre Barbe.

— Entrez, docteur, reprit-il tout haut, entrez, mon bien cher ami... Je me porte admirablement ce matin... Approchez, je suis content de vous.

C'était, en effet, Pier Falcone, qui n'avait pris que le temps de passer son costume de ville.

— Avez-vous donc déjà des nouvelles de la fête, seigneur? demanda-t-il.

— Déjà? répéta Johann. Bon ami, quand vous voudrez m'apprendre quelque chose, il faudra vous hâter davantage. Voilà trois grandes heures que la fête est finie... Je sais tout... je sais même que vous avez failli tomber à la renverse quand vous avez vu face à face ce beau prince Fulvio Coriolani...

» Mais, s'interrompit-il d'un ton sévère, ne portez plus de poignard avec vous dans le monde, cher docteur... il faut qu'un ami de Johann Spurzheim garde mieux le décorum... N'est-ce pas que notre colonel a un mémorable poignet?

— Quand j'ai vu cet homme... balbutia, Falcone, dont les lèvres frémissaient.

— Bien, bien, ami! nous avons tous nos petites rancunes, c'est certain... Cet homme vous a joué un méchant tour, je ne dis pas non...

— Ét cet homme est inattaquable! s'écria le docteur.

— Plaît-il? fit Johann, qui eut ce sourire narquois dont l'expression était si particulière.

— J'ai vu, de mes yeux vu, s'écria Pier Falcone ; il est soutenu d'en haut, appuyé d'en bas...

— Ah ! *povero !...* murmura le directeur de la police royale, que vous êtes jeune encore !... Regardez-moi bien entre les deux yeux... Aujourd'hui, vous entendez? aujourd'hui , moi , Johann Spurzheim, pauvre fantôme qu'on ferait évanouir en soufflant dessus , aujourd'hui je vais faire danser ce colosse comme des marionnettes de deux carlins... danser sur les pieds, sur les mains, sur la tête, jusqu'à ce que cette marionnette, ce colosse, en vienne finalement à se rompre le cou !

Falcone le regardait d'un air incrédule.

Johann enfonça ses mains tremblotantes sous sa couverture en disant :

— Les matinées sont fraîches.

Puis, d'une voix tout à coup attristée :

— J'ai fait une perte, Falcone ; deux pertes, devrais-je dire, en comptant ma pauvre Barbe...

Le docteur tressaillit. Ce souvenir s'était presqne perdu au milieu des émotions de la nuit.

— Est-ce que madame Spurzheim ?... commença-t-il.

— Hélas ! oui... interrompit Johann ; la voici là, dans ce coin, mon véritable et cher ami.

Falcone n'avait pas encore regardé de ce côté. Il recula de plusieurs pas à la vue du corps de Barbe, éclairé par le jour qui venait.

— Voyez-vous , docteur , reprit Johann, n'essayez pas auprès de moi des consolations banales... La pauvre Barbe avait des défauts, comme tout le monde ; mais c'était une femme au-dessus de son sexe... Cet accident n'a fait que précipiter sa mort ; vous savez bien, docteur, que vous l'aviez vous-même condamnée...

J'espère qu'elle n'a pas beaucoup souffert... une douzaine de quintes spasmodiques... C'est le moins qu'on pouvait craindre...

Il s'arrêta et reprit d'un accent pénétré :

— Ce triste monde est réglé ainsi... L'heure de la séparation arrive... Je me suis déjà occupé de l'enterrement, que je veux convenable, et même brillant... C'était une Monteleone... et je suis bien aise qu'on dise en voyant le convoi : « Le seigneur Spurzheim a fait joliment les choses... » Mais c'est mon pauvre petit chien qui va me manquer, docteur!

Falcone s'approcha du seuil.

— Pensez-vous qu'elle était venue pour vous tuer? demanda-t-il.

— Cela ne fait pas de doute, ami... Trésor a sauvé la vie de son maître... Emportez-les tous deux, je vous prie, car le jour avance et l'on pourrait venir.

Une vive répugnance se manifesta sur le visage du docteur.

— Ami, lui dit paisiblement Johann, il ne faut jamais rien me refuser... Si l'on venait à savoir jamais que la pauvre Barbe est morte pour avoir pris de ces pastilles, je serais forcé d'avouer que vous lui avez offert cette nuit certaine bonbonnière d'or...

— Quoi! s'écria le docteur, vous oseriez...?

— Dire la vérité?... Toujours, ami, toujours... Chargez la pauvre Barbe sur vos épaules et reportez-la dans son lit... Vous l'y arrangerez bien comme il faut, en plaçant près de sa bouche son mouchoir taché de sang... Par la même occasion, vous me rapporterez la bonbonnière... Quant au king's-charles, vous le jetterez par la fenêtre... Emportez-le!... sa vue renouvelle sans cesse mes regrets.

Il ponctua ce petit discours par un geste qui n'admettait point de réplique.

Pier Falcone souleva le corps de Barbe, qui était froid et roidi. Johann le regardait et murmurait :

— Je croyais que cela m'aurait fait plus d'effet... Adieu, Barbe, adieu, ma chère amie !... Adieu, Trésor !

Pier Falcone disparaissait avec sa double charge.

Johann se remit à tourner ses pouces par-dessus sa couverture. Quand Pier Falcone revint, il lui dit :

— Mettez un tapis à l'endroit où il y a du sang... Vous êtes un chimiste habile, vous saurez me choisir un réactif pour détacher le parquet... Demain, nous laverons tout cela ; aujourd'hui, nous avons de bien autre besogne... Asseyez-vous et causons : je vais vous donner mes instructions.

Dans l'entretien qui suivit, Pier Falcone put reconnaître que le directeur de la police royale savait tout aussi bien que lui ce qui s'était passé à la fête du palais Doria. Johann savait, par exemple, que Falcone s'était approché du marquis de Malatesta et qu'il lui avait parlé bas au moment de son arrestation.

— Bien que je sois en général content de vous, ami, lui dit à ce sujet Johann Spurzheim, je vous blâmerai sur un point particulier... Voici la règle inflexible : ne jamais agir sans ordres... Le Malatesta est un de ces alliés qui ne valent plus rien le jour où ils ont le secret de l'alliance... Il ne faut jamais montrer aux *bamboccíate* le fil à l'aide duquel on les fait mouvoir... Tenez-vous pour averti à l'avenir.

— Il suffit, seigneur, répondit Falcone ; je n'espère rien apprendre à Votre Excellence en lui disant qu'il y a parmi les dames d'honneur de la princesse de Sa-

lerne une compagne très-intime de dona Angélie Doria, et que cette jeune femme est...

— Ami, interrompit Johann, je vous ai envoyé là-bas pour votre instruction particulière, et non point pour la mienne... Vous savez maintenant quelles positions le Porporato et sa belle amie Fiamma occupent à la cour napolitaine... faites-en votre profit... Mais, quant à cette Fiamma, souvenez-vous qu'il est des êtres qu'on n'attaque jamais de front... Souvenez-vous aussi que tous nos coups doivent être dirigés, jusqu'à nouvel ordre, de façon à ne jamais atteindre la confrérie du silence... Ce serait nous frapper nous-mêmes... Ici est précisément la difficulté de la situation... Comprenez-vous bien cela?

— Parfaitement, seigneur.

— Tant mieux !... Comprenez encore ceci : Dans le monde entier, il n'y a qu'un homme capable de manœuvrer dans l'espace étroit et dangereux où nous sommes forcés de livrer la bataille... un seul homme, vous entendez, qui sache où poser le pied sûrement et vers quel but diriger l'artillerie... Cet homme, c'est moi.

Pier Falcone s'inclina.

— Moi! répéta Johann avec tout l'orgueil naïf qui contrariait les profondes astuces de sa nature ; moi qui mettrai mon nom, avant de mourir, en tête des plus grands diplomates de l'univers... moi, Johann Spurzheim, qui serai comte de Monteleone et premier ministre du royaume des Deux-Siciles... moi qui ferai de vous, bon ami, un comte, un duc, un prince, tout ce que vous voudrez, pourvu que je le veuille... Éteignez la lampe et mettez-moi sur mon séant.

Le docteur obéit.

Johann lui commanda le silence d'un geste et en-

tama le chapitre des instructions. Cet homme complet, le premier diplomate de l'univers, omit pourtant un détail. Il oublia de demander à Pier Falcone la bonbonnière d'or! Et Pier Falcone n'était pas au bas de l'escalier, qu'il s'en repentait déjà.

— Il faut trouver un joint pour parer à cela! murmura-t-il en se grattant l'oreille.

Et il agita vivement cette sonnette qui correspondait avec l'étage supérieur.

Nous quitterons la chambre à coucher du directeur de la police royale pour voir une dernière fois le jour se lever dans cette pauvre mansarde, tout en haut de la maison des Folquieri, où Beldemonio s'était réfugié pour éviter la poursuite de la garnison de Castel-Vecchio, lors de son voyage sur les toits.

Cet épisode, qui nous semble déjà lointain tant les événements se concentrent dans cette histoire, sans qu'il y ait effort ou même volonté de notre part, cet épisode n'est distant de nous que de quelques heures.

C'était le soir précédent. Cette femme, arrivée aux dernières limites de l'âge, que Beldemonio avait payée pour le remplacer dans sa bonne œuvre, était assise auprès du lit de la jeune fille, et dormait de ce sommeil de la vieillesse coupé par de fréquents et incessants réveils. Céleste reposait sur le lit. Julien était comme engourdi sur le matelas.

Le lecteur avait déjà reconnu nos deux enfants de de l'auberge de Corpo-Santo, la famille d'adoption du pauvre bon Manuele Giudicelli.

La vieille femme est une connaissance à nous également, moins intime, il est vrai, mais qui portait aussi ce nom de Giudicelli, appartenant à tout un clan de vieux serviteurs des comtes de Monteleone. Nous l'avons

vue cette nuit où Athol et Manuele vinrent successivevement dans la vallée du Martorello visiter les ruines enfouies du pavillon de plaisance, temple nuptial du comte de Monteleone et de Maria des Amalfi. Ce pavillon aux murs de marbre blanc, où restaient encore deux berceaux vides. Nous l'avons vue au milieu de la nuit noire. Elle cherchait quelqu'un dans la vallée. Elle cherchait cette pauvre insensée qui était comme le génie du village détruit et de la solitude morte, remplaçant la vie d'une population heureuse. Nous l'avons entendue qui appelait : « Mariola ! Mariola !... » et qui promettait à la fugitive de ne point la battre. Elle avait un fouet à la main. C'était la vieille Berta, mère de la nourrice à qui on avait enlevé les enfants de Monteleone..

Elle n'était point changée depuis lors, Berta Giudicelli : c'était toujours la même taille sèche et longue, courbée en deux sous le fardeau des ans ; la même figure terreuse où des myriades de rides emmêlaient leurs écheveaux confus. Elle était seulement plus vieille de quelques mois, et ses yeux, couverts de sourcils hérissés, avaient ce regard inquiet dans sa fixité qui annonce que la raison chancelante agonise. Elle n'avait au Martorello, sauf Mariola la folle, aucune créature vivante à qui parler.

Cette nuit d'automne, où commence notre récit, elle avait cherché en vain Mariola. Elle ne l'avait point trouvée. On lui avait enlevé Mariola.

Elle prit son bâton et courut après son esclave, sa folle, qu'elle faisait travailler à coups de fouet ! Elle se traîna le long des routes et lentement, bien lentement, elle arriva jusqu'à Naples.

Elle demanda à parler au roi. Sur la route, elle était

entrée dans une chapelle. Un prêtre avait reçu sa confession, un jour qu'elle croyait mourir. Le prêtre lui avait ordonné de continuer son chemin jusqu'à la cour.

— Femme pécheresse, lui avait-il dit, la miséricorde de Dieu n'a point de bornes. Tu ne mourras qu'après avoir déchargé ta conscience... Va et répare le mal que tu as fait!

Le roi la reçut au palais, à cause de son grand âge. Quand Berta Giudicelli fut devant le roi, elle chercha dans sa pauvre tête et n'y trouva rien. Elle ne savait plus pourquoi elle était venue. .

Depuis lors, sa raison vacillante renaissait par intervalles pour se voiler presque aussitôt. Elle était dans cette situation qu'exprime le plus triste de tous les mots : elle était en *enfance*.

Cette nuit, elle avait pourtant fait son devoir auprès de Julien et de Céleste. Grâce à elle, les deux enfants avaient eu de l'eau fraîche. Ils étaient sauvés tous les deux. Seulement, un sommeil de plomb les tenait.

Il n'y avait point de lampe dans cette pauvre chambre. La lumière qui avait éclairé Beldemonio, cette torche plantée sur la terrasse par les soldats du Castel-Vecchio, était depuis longtemps consumée. Quand les premiers rayons du crépuscule du matin vinrent attaquer cette nuit profonde, Berta, s'éveillant pour la vingtième fois, se leva en grommelant d'inintelligibles paroles. Elle mit sa main sèche et froide sur la poitrine de Céleste ; elle y sentit battre le cœur.

— Ah! fit-elle ; si j'étais morte à seize ans!...

Elle traversa ensuite la chambre en chancelant et vint tâter à son tour la poitrine de Julien.

— Cela bat... dit-elle ; c'est chaud... Combien y a-t-il de temps que je n'ai plus de cœur?

Puis, se redressant presque droite :

— Ah!... fit-elle, qui donc m'a dit de parler au roi?... Il faut que je parle au roi... je ne peux pas mourir sans cela?

Elle regagna sa chaise, où elle s'endormit. Au bout de cinq minutes, elle s'éveilla de nouveau. Elle avait perdu pour un instant la mémoire des faits récents.

— Je dors dans une chaise, grommela-t-elle étonnée; est-ce que je n'ai plus de lit?

Puis, le souvenir lui revenant :

— Je dormirai bientôt dans la terre!...

L'aube, s'éclaircissant, jetait déjà de vagues lueurs à travers la fenêtre ouverte. La vieille se prit à grelotter.

—J'ai froid..., dit-elle; l'enfer doit être froid... Brûler, ce n'est pas souffrir.

Il y avait un chapelet pendu à l'une des pommes du lit de Céleste. La vieille le prit.

— Le jour de ma première communion, fit-elle avec un rire idiot, le prêtre m'en donna un... Je ne sais plus seulement comment ils font pour prier avec cela. Voyons, pourtant! se reprit-elle.

Ce fut chez elle un violent effort pour appeler à sa mémoire les paroles consacrées. Mais il y avait trop longtemps. Elle ne put. Elle remit le chapelet à la pomme du lit. Au moment où ses yeux allaient se refermer, il lui sembla qu'un objet brillait vaguement sur la table. Aussitôt sa physionomie changea. Elle eut une expression avide et cauteleuse, comme celle du chat qui guette sa proie. Elle s'approcha tout doucement de la table. Elle regarda à droite, puis à gauche, pour voir si les deux enfants avaient les yeux fermés.

Puis sa main, comme une serre d'oiseau de proie, se referma sur l'objet qui brillait.

C'était une bourse; c'était la bourse que Beldemonio avait déposée sur la table au moment de partir. Un râle joyeux gronda dans la gorge de la vieille femme. Elle avait reconnu l'or au contact et au son.

Elle s'éloigna des deux lits et vint se mettre auprès de la fenêtre pour ouvrir la bourse et compter. Il y avait une dizaine d'onces doubles dans la bourse, et trois ou quatre onces simples de trois ducats. Un sourire triomphant éclata parmi les rides de la vieille Berta Giudicelli. Son intelligence sembla se revivifier aux rayons de ce trésor. Elle dit avec une étrange netteté de raisonnement :

— Ce n'est pas à eux, puisqu'ils ont voulu se tuer par misère... C'est l'autre qui leur a laissé cela... ils ne savent pas qu'ils l'ont !...

Elle vida la bourse dans le creux de sa main, s'arrangeant de manière à ne point faire de bruit, puis elle la remit sur la table. Elle n'y avait laissé qu'une seule des plus petites pièces d'or.

— L'autre !... répéta-t-elle cependant, tandis que ses yeux prenaient une expression farouche ; sa voix m'est entrée dans le cœur... et sa figure... Oh ! Dieu m'envoie toujours des gens qui leur ressemblent !

Cela ne lui donna point l'idée de restituer la somme volée. Elle la noua, au contraire, dans un coin de son mouchoir. Mais, en regagnant sa chaise, elle se disait :

— Oui... oui..., il faudra bien que je parle au roi !

A peine était-elle assise, que sa tête tomba sur sa poitrine. Son lourd sommeil l'avait reprise.

Le grand jour emplissait la chambre quand elle s'éveilla. Son regard se tourna vers Céleste, dont la tête

charmante reposait sur son bras plié. Son sommeil était celui d'un ange. La vieille se frotta les yeux.

— Oh !... fit-elle, je rêve !...

Elle recula sa chaise. C'était comme si un spectre eût apparu à ses yeux épouvantés.

— Je rêve ! je rêve ! répétait-elle.

Et, comme la vision restait là, devant son regard ébahi, elle s'enfuit à l'autre bout de la chambre, où était le matelas de Julien, le jeune saint. Ses yeux rencontrèrent le pâle et beau visage du séminariste. Elle poussa un cri étouffé et tomba sur ses genoux, qui sonnèrent sec contre le carreau. Tout son corps temblait comme la feuille.

— Ils sortent de terre ! murmura-t-elle avec un accent de profonde épouvante ; je les ai vus tous trois... tous trois cette nuit... Ayez pitié de moi, seigneur Jésus ! je parlerai au roi... je fais le vœu de parler au roi !...

Elle se traînait du mieux qu'elle pouvait vers la porte. Quand elle fut arrivée au seuil, elle glissa un double regard d'effroi vers le lit et vers le matelas. Ses deux mains frémissantes s'étendirent au-devant de ses yeux. Elle sortit comme on prend la fuite, traversa le carré et vint choir au milieu de sa pauvre mansarde, grommelant au travers de ses gencives qui claquaient :

— Je parlerai au roi... je l'ai promis au prêtre... je fais vœu de parler au roi !

IV

LE RÉVEIL

Après la sortie de la vieille Berta Giudicelli, la chambre des deux enfants resta silencieuse. On n'y en-

tendait plus que les bruits alternés de leurs souffles. Tout était, du reste, comme à l'instant où Beldemonio, trouvant la fenêtre mal fermée, l'avait poussée en dedans pour chercher là un refuge. Sauf la soutanelle qui manquait avec le gros livre de prières, sauf le changement de position de Céleste, étendue maintenant sur son lit, rien n'avait été dérangé. Table et chaises étaient à leur place, et Berta, obéissant à ce besoin machinal d'ordre qui est chez toutes les vieilles femmes, avait rentré le *brasero*. On voyait distinctement, maintenant que le jour se faisait, les images pieuses collées ou pendues aux murailles.

Ce soir où le frère et la sœur avaient pris ensemble leur repas sous la treille de l'*osteria* du Corpo-Santo, ce soir où la gentille Céleste avait épaulé la carabine d'un gendarme pour défendre la vie du beau Lorédano Doria, un découragement morne, nous nous en souvenons, avait succédé à l'exaltation produite par l'aspect du danger. Céleste et Julien, fiers dans leur indigence, s'étaient sentis humiliés profondément par l'offre d'un salaire. Le cher sourire d'Angélie n'avait-il pas assez payé Julien? Et quel prix était au-dessus de ce regard que Lorédan avait jeté à Céleste?

. . . . . .

On partit pour Naples. Les beaux rêves reviennent dès qu'on ne les chasse plus. Tout le long du chemin, on fit de beaux rêves. Que de fois Julien et Céleste, se surprenant l'un l'autre tout pensifs, se dirent bien bas et en rougissant : « Tu songes à elle? — Tu songes à lui?... » Julien rougissant plus fort que Céleste.

Ils souriaient et ne répondaient point. Mais leur cœur murmurait :

— Nous les reverrons !

Ce fut la première chose en arrivant à Naples.

Tandis que le bon Manuele leur cherchait une chambrette, ils s'échappèrent, demandant par les rues où était situé le palais Doria. Le palais Doria n'était pas difficile à trouver. Ils arrivèrent bientôt sur la place de l'Esprit-Saint, au milieu de cette magnifique rue de Tolède qui est l'orgueil de Naples. Ils virent le palais Doria et fondirent en larmes. Les passants ne savaient point ce qu'avaient ces deux enfants : une fillette toute gentille, malgré sa pauvre robe ; un adolescent qui portait avec une modestie fière son humble soutanelle noire, et qui tous deux pleuraient.

En face d'eux, le palais Doria s'élevait hautain, éclatant, superbe. Toute la noblesse de cette race opulente et illustre rayonnait sur son frontispice. Quand le portail s'ouvrait, on voyait des seigneurs qui montaient et descendaient le perron fleuri. Les brillants attelages de dix carrosses battaient les dalles de lave dans la cour... Les deux enfants pleuraieut.

Hélas ! qui se serait douté de pareille moquerie ? L'adolescent à la soutanelle aimait d'amour dona Angélie Doria, dont les princes n'osaient point solliciter la main. La fillette aimait le comte Loredano, qui n'avait point encore trouvé la princesse destinée à porter son nom. Hélas ! hélas ! Céleste et Julien, les deux pauvres petits fous !

Ils ne quittèrent la place de l'Esprit-Saint qu'après avoir vu Angélie et Lorédan sortir dans leur carrosse pour se rendre à la cour. Tous deux sourirent parmi leur larmes.

Céleste dit :

— Je ne l'avais pas vu si beau...

— Elle est devenue bien plus belle! murmura Julien, qui pressait son cœur à deux mains.

Le vieux Manuele les attendait depuis deux heures au rendez-vous. Il avait loué, pour eux seulement, la mansarde de la maison des Folquieri.

— Moi, dit-il, j'ai mon logement ailleurs.

Dès le soir, il coucha sous une voûte dans le quartier du port. Mais les deux enfants avaient de bons lits.

Le lendemain, Manuele se mit en quête pour réaliser les promesses qu'il avait faites...

Mais savez-vous pourquoi Julien prit tout de suite cette ardente dévotion pour les malades de l'hôpital des pauvres? et savez-vous pourquoi Céleste choisit l'église du Monte-Oliveto pour y accomplir journellement ses devoirs de piété?

Elle était bien vraiment pieuse comme un petit ange, cette pauvre Céleste, malgré les naïves révoltes de sa physionomie : c'était un cœur d'or et un esprit d'élite. La charité de Julien était également sincère. Et cependant il y avait une raison à la dévote assiduité de Céleste, une raison aux charitables excès de Julien.

Lorédan était l'un des protecteurs de l'église du Monte-Oliveto, sa paroisse ; Angélie elle-même nous a dit, dans son entretien avec Nina, la fausse nièce du banquier de la cour, l'effet qu'avait produit sur elle la vue du jeune saint.

Quant à Céleste voici ce qui arriva :

Un soir, elle fut poursuivie tandis qu'elle revenait à son logis. Un gentilhomme l'aborda, et lui dit :

— Demain, si vous voulez, vous aurez un palais... Le Doria vous a remarquée...

Céleste eut grand'peine à monter l'escalier pour regagner sa chambrette; jamais peut-être la distance qui

la séparait de Lorédan ne l'avait frappée d'une façon si écrasante. C'était le jour où Julien avait failli se trouver mal, parce que son regard avait croisé celui d'Angélie. Ils n'échangèrent point leurs secrets. Seulement, Céleste ne sortit plus, et Julien ne quitta la maison qu'aux heures de veiller les malades. Ils restaient en face l'un de l'autre, muets et mornes.

La tristesse de Manuele, qui les venait voir tous les jours, augmentait en même temps visiblement. Il vint trois fois sans apporter le pain quotidien. Céleste et Julien eurent faim. Mais qu'est-ce que la souffrance du corps ? Ils entendirent une fois des voisines qui causaient, disant :

— Le Doria va épouser donna Giovanna Palianti, des princes Paléologue, et c'est ce soir que se célèbrent les fiançailles de donna Angélie avec le prince Fulvio Coroliani.

Ils n'eurent point de larmes. Le cerveau de Julien était en feu. Céleste, froide et ferme, dit :

— Le bon Dieu nous pardonnera.

Elle boucha les fentes de la fenêtre pendant que Julien s'étendait sur son matelas, gémissant et râlant, car son cœur agonisait avant son corps. Puis elle alluma le brasier et se mit en prière.

On dansait au palais Doria. Manuele s'était fait agent de police pour apporter du pain à ses enfants, qui se réfugiaient, désespérés, dans la mort. . . . . .

. . . . . .

La fenêtre de la mansarde regardait l'orient. Le premier rayon de soleil qui passa par-dessus le corps de logis intérieur de la maison des Folquieri, vint attaquer obliquement la fenêtre ouverte, et glissa jusqu'au lit où dormait notre petite Céleste, Beldemonio, ce con-

naisseur, se fût arrêté en ce moment à la contempler, tant elle était délicieusement jolie. Sa tête, couverte de cheveux épars, avait roulé jusqu'au bas de l'oreiller. Son sommeil agité découvrait la naissance de sa gorge et ses épaules toutes jeunes, qui semblaient la mignarde reproduction d'un fragment antique. Sa joue restait un peu pâle; mais ses lèvres avaient repris leur couleur vermeille et laissaient voir, entr'ouvertes qu'elles étaient, deux rangées de perles encadrées dans du corail rose.

Beldemonio eût rêvé longtemps devant ce ravissant tableau. Mais qui sait si Beldemonio ne voyait pas ce ravissant tableau dans ses songes ?...

Quand le sommeil vint effleurer les paupières de Céleste, elle eut un tressaillement léger. Morphée, comme diraient les poëtes italiens, qui sont des mythologistes effrénés, Morphée lutta un instant contre ces espiègles caresses du blond Phébus ; mais Morphée fut vaincu. Notre jolie Céleste s'agita sous ses draps, poussa un profond soupir, entr'ouvrit ses beaux yeux affaiblis par le repos. Ce fut d'abord son réveil de tous les jours, un sourire. Le malheur est si étranger à l'enfance, que l'enfant même malheureux s'éveille en souriant. Il lui faut en quelque sorte un travail intime, une réflexion pour lui rendre la conscience de sa détresse.

Mais le sourire de Céleste ne tint pas, et déserta ses lèvres tout à coup palies. Une idée venait de traverser son esprit.

— J'ai rêvé, se dit-elle.

Ce mot, pour elle, signifiait tout : la détresse, le désespoir plus fort que la foi, le suicide. Le suicide dans cette chambre pleine de Dieu et de la Vierge mère, ce ne pouvait être, en effet, qu'un rêve.

— Et cependant...

Ce fut sa réflexion. Les traits de Céleste se contractèrent. Son regard timide et sournois glissa sur le plancher et rencontra le réchaud. Elle poussa un cri déchirant :

— Julien est peut-être mort !...

D'un saut, elle fut hors de son lit. Un autre bond la porta auprès de Julien. Mais ses yeux aveuglés ne voyaient plus. Elle s'agenouilla près du pauvre matelas. Elle appela d'une voix étouffée :

— Julien ! Julien !

Point de réponse.

— Il est mort ! pensa-t-elle.

Sa poitrine se souleva en un déchirant sanglot. Elle se précipita à corps perdu sur son frère, répétant encore :

— Julien ! mon Julien !

Pour le coup, le séminariste s'éveilla en sursaut.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en se frottant les yeux.

Ce fut un déluge de baisers qui lui répondit. Céleste riait ; Céleste pleurait ; Céleste était folle !

— Mais qu'as-tu donc, petite sœur ? demandait Julien ébahi.

Ce brusque réveil le tenait dans un état d'ébranlement moral. Il avait perdu tout souvenir de ce qui s'était passé.

— Oh ! que Dieu est bon, Julien ! mon frère chéri ! s'écria Céleste. Tu vis ! te voilà ! je te vois ! La Vierge sainte n'a pas permis que notre crime insensé eût son accomplissement !

— Notre crime ! balbutia Julien, qui se mit sur son séant.

Puis, le souvenir naissant en lui tout à coup :

— C'est vrai ! c'est vrai ! ajouta-t-il l'horreur peinte sur le visage ; nous aurions été damnés !... damnés à tout jamais !.., Dieu a fait un miracle !

Ils ne parlèrent plus. Julien baisa sa sœur au front, puis il la prit par la main. Tous deux s'agenouillèrent devant le crucifix. Julien récita du fond du cœur, et à haute voix, une prière dont Céleste disait la réponse. Dieu dut écouter cette oraison ardente et sérieuse à la fois, où ces deux pauvres cœurs brisés lui demandaient pardon d'avoir manqué de force pour souffrir, et le remerciaient en même temps de leur avoir laissé la vie qui était pour eux un martyre. Dieu dut sourire, réconcilié, en les voyant se frapper la poitrine tous deux ensemble au sein de leur misère et promettre, les deux enfants repentants et contrits, qu'ils béniraient désormais la main du souverain maître appesantie sur eux si durement.

Longtemps ils restèrent agenouillés avec des larmes de reconnaissance dans les yeux. Larmes d'enfants, celles-là : bonnes larmes ! Mais celles qui vinrent ensuite, larmes d'homme et larmes de femme ? Ils aimaient, hélas ! et leur blessure, pareille, saignait de nouveau à l'improviste.

La prière est le suprême remède. Ils se relevèrent consolés ; je ne sais quel espoir souriait pour eux dans l'avenir. Le regard de Dieu était sur eux. Ils s'assirent tous les deux sur le lit de Céleste en se tenant toujours par la main.

— C'est un miracle ! répéta Julien, un vrai miracle... Voici encore le brasier... Oh ! ma sœur ! nous méritions d'être punis !

Notre cœur s'était endurci, mon pauvre Julien !...

Quand je pense que nous avions collé des bandes sur les fentes de la croisée!

Julien leva les yeux au ciel ; Céleste se recueillait en elle-même.

— Tout miracle est l'œuvre de Dieu, murmura Julien, à qui la curiosité venait; mais comment celui-là s'est-il accompli? est-ce toi qui as eu la force d'ouvrir la croisée?

— Quand je me suis éveillée tout à l'heure, répondit Céleste, la croisée était grande ouverte.

— Et la chaise était enlevée... la chaise qui fermait les châssis?

— La chaise était où tu la vois; je n'ai rien dérangé.

— C'est donc quelqu'un qui s'est introduit du dehors?... Dans quel but?

Céleste ne répondit point. Elle semblait faire appel à de vagues et incertains souvenirs.

— Un voleur peut-être, reprit Julien ; la Providence a souvent des voies bien étranges...

— Nous n'avions rien que l'on pût voler, dit Céleste en souriant tristement.

Julien venait de se lever avec vivacité; il courut au matelas.

— Ma soutanelle! s'écria-t-il, et mon livre de prières!

Céleste ouvrit de grands yeux. Son regard, comme celui de son frère, fit le tour de la chambre.

— La soutanelle a été volée, reprit Julien ; on m'a pris mon livre de prières!

Il n'y avait pas à dire non ; et cependant Céleste secoua sa jolie tête d'un air de doute.

— Écoute, Julien, dit-elle, je ne sais pas comment

exprimer cela... Ce ne sont pas des souvenirs... c'est comme le ressentiment confus d'un rêve qui ne s'est gravé qu'imparfaitement dans la mémoire... Et cependant, à mesure que je parle, il me semble que tout cela s'éclaircit et prend du corps... Est-ce que tu as perdu tout de suite connaissance, toi ?

— Tout de suite... J'avais collé ma bouche contre le matelas pour avoir moins d'air... Je suis devenu insensible en quelques minutes.

— Tu ne souffrais donc pas ?

— C'était une angoisse sourde... Je pourrais presque dire : non, je ne souffrais pas.

— Oh ! moi ! s'écria Céleste, j'ai bien souffert, mon Julien chéri... Et j'ai éprouvé aussi comme une sensation de plaisir exalté et bizarre... J'ai lutté longtemps... J'ai cru d'abord que cette vapeur de charbon ne ferait rien sur nous, et je pensais en te regardant :

» — Il dort... il s'éveillera demain pour souffrir...

» J'ai quitté la place que j'occupais au pied de mon lit ; j'ai traversé toute la chambre sans chanceler, je m'en souviens bien... et j'ai été mettre mon front qui brûlait sur les vitres de la croisée... La première chose qui m'a fait pressentir que ma raison allait s'ébranler, c'est que j'ai cru voir comme une ombre qui se glissait le long des balustrades de la galerie. J'ai passé ma main sur mon front où il y avait de la sueur froide. Le papier que nous avions laissé sur la table pour demander pardon à notre père, m'a paru double et triple. J'ai ressenti de la joie ; c'était le commencement. Mais je ne chancelais pas encore et cela m'étonnait.

» Je me suis mise à genoux devant la chaise qui était à la tête de mon lit. J'ai prié, demandant pour toi et pour moi la pitié céleste...

» Tiens, frère chéri, s'interrompit-elle, c'est étonnant comme, en ce moment, mes souvenirs se précisent et s'éclairent... Pendant que je priais, j'ai entendu un bruit du côté de la croisée... Mais j'ai continué de parler à Dieu, et le bruit a cessé...

— Et moi, demanda Julien, comment étais-je?

— Tu étais immobile... Tu me paraissais dormir d'un sommeil calme et doux... Quelques minutes après le bruit entendu, la brume commença à s'épaissir autour de ma pensée ; je sentis une pression aux tempes ; mes oreilles sonnèrent aigu ; un froid monta de mes pieds à mon cerveau ; ceci, trois ou quatre fois de suite à intervalles très-rapprochés... C'était comme si on m'eût plongée dans l'eau les pieds les premiers... En même temps, des étincelles se jouèrent aux coins de mes yeux. Mon estomac se serra, et une vive douleur me tordit la nuque. Je voulus y porter la main ; mon bras était de pierre.

» — Voilà donc comment on meurt ! me dis-je, car mon intelligence restait entière ; mes bras et mes mains sont donc déjà morts !

» Je revins à la prière. En ce moment, tu poussas un grand soupir. Je t'appelai à haute voix ; tu ne me répondis point. Je ne pouvais plus prier, cependant ; c'étaient des idées puériles et à la fois tenaces qui assiégeaient mon cerveau. Le froid que je ressentais aux pieds m'occupait, et je me disais :

» — Nous avons oublié de boucher la fente de la porte...

« Puis je vis notre père avec son pauvre bon visage si doux, et ses cheveux blancs épars sur le front. Il pleurait ; moi, je n'avais pas de larmes.

» Puis, encore, en un lieu lumineux et plein de clar-

tés blanches, je vis une sainte qui nous souriait et qui disait :

» — Mon Julien ! ma Céleste ! mes enfants !

» C'était notre mère... Et quelle était belle, frère chéri !... Je tâchais de m'élancer vers elle pour mettre ma tête dans son sein. Mais il y avait comme un poids qui me retenait encore à la terre.

» Elle m'appelait de son geste plein d'amour et de son suave sourire. Oh ! qu'il me semblait long, le temps que l'on met à mourir !...

» Puis encore, je le vis, lui, grand, fier, heureux... Il passa... il ne me vit seulement pas...

» — Seigneur, mon Dieu ! priai-je, et ce fut ma dernière pensée, que Lorédan Doria soit heureux !...

Elle s'interrompit ; une larme se balançait aux cils de sa paupière, Julien se pencha vers elle et la baisa silencieusement.

— Je suis sûre, murmura-t-elle, que tu as vu passer Angélie, blanche, dans ce nuage noir qui vient le dernier couvrir la vue...

Julien se frappa la poitrine et dit :

— Je veux arracher cette image de mon cœur !

Céleste secoua encore sa jolie tête pâlie.

— Ce fut comme une main de glace, reprit-elle, qui pesa tout à coup sur mon crâne et m'enfonça dans la nuit... Je perdis connaissance... mais pas entièrement, tu vas voir... Du fond de ce sommeil inerte, que je prenais pour la mort, j'entendis qu'on ouvrait la fenêtre...

— Ah !... fit Julien, qui devint soudain plus attentif.

— Les bandes de papier, continua la jeune fille, crièrent en se déchirant... La chaise, dérangée, grinça sur le carreau... Je crois pouvoir affirmer qu'en ce mo-

ment ma tête touchait le carreau de lave... C'était froid... c'était dur... Je m'étais sans doute affaissée auprès de mon lit... Ce que je puis certifier sciemment, c'est que je ne m'étais pas couchée... et qu'en m'éveillant tout à l'heure, je me suis trouvée étendue sur mon lit...

— Et vis-tu celui qui ouvrait ainsi la fenêtre? interrogea encore Julien.

— Voir ?... dit Céleste. Je ne sais si on peut appeler cela voir... une ombre confuse dans un nuage épais...

— Était-ce un homme ?

— Oui... c'était un homme... Mais laisse-moi... la lumière marche pas à pas dans ces ténèbres qui sont derrière moi... Ne m'interroge plus... Tiens ! s'interrompit-elle, ceci me frappa comme un éclair. Je vis une grande lueur en dehors sur la terrasse... Une foule d'hommes passa en courant devant la fenêtre... Ils criaient et s'appelaient. La lueur montra celui qui était entré. Il se tenait accroupi et semblait se cacher. Je cherche en vain à me rendre compte de ce qu'était cette lueur.

— Je vais te le dire, moi ! s'écria Julien, qui venait de jeter un coup d'œil au dehors ; il y a des débris de torche de distance en distance tout le long de la galerie... Quelque prisonnier se sera évadé cette nuit du Castel-Vecchio... et celui qui est entré ici était bien un voleur !

Céleste regarda les torches éteintes.

— Oui..., fit-elle, tu as peut-être raison ; mais cela m'étonne moi-même de voir comme les sensations éprouvées me reviennent une à une... Tout à l'heure il me semblait que je te racontais un rêve... Mainte-

nant, je vois l'homme... Il a été saisi au bout de quelque temps par l'asphyxie. Il est tombé sur ses mains... Il a rampé jusqu'à la porte... et j'ai entendu... oui !... je suis sûre d'avoir entendu sa main heuter le brasier et ses chairs frémir en se brûlant contre le fer chaud.

Julien prit le brasier par la poignée. Il y avait sur la paroi tournée à l'opposé du lit, une large tache humide encore.

— Il doit avoir une blessure ! dit Julien.

Céleste se pressait le front à deux mains.

— Il n'a pas crié..., poursuivit-elle ; non... je ne l'ai pas entendu crier... Il a ouvert la porte... avec bien de la peine... et puis... Mais voilà que je ne me souviens plus... Est-ce lui qui m'a placée sur mon lit?...

On lisait sur son visage inquiet et baigné de sueur l'effort désespéré qu'elle faisait.

— Est-ce lui ?... répéta-t-elle par deux fois ; est-ce lui ?... Je vois bien un visage contre le mien... mais... Oh ! ceci est inexplicable, Julien, mon frère chéri !... Ce sont tes traits... c'est toi... plus viril et plus fort... avec quelques années de plus...

Sa tête se pencha sur sa poitrine. Elle n'essaya plus de dompter ses souvenirs rebelles. Une fatigue invincible la prenait. Elle dit pourtant encore :

— Non, non, ce n'était pas un voleur... Un voleur ne pourrait pas te ressembler ainsi, Julien, toi qui es un ange...

— Ma sœur chérie, dit le jeune saint après un court intervalle employé à se recueillir, ce qui m'emplit le cœur, c'est la gratitude envers la Providence... Je vois dans tout ceci la bonté inépuisable de Dieu... Prenons courage, ma Céleste bien-aimée. Qu'est ce temps d'épreuves si vite passé qu'on appelle la vie ?...

— Quelque chose en moi me crie que notre vie va changer! murmura la jeune fille, qui avait les yeux demi-fermés et fixés.

Elle parlait comme une somnambule. Avant que Julien pût répliquer, elle reprit brusquement :

— La bourse?... où est la bourse?...

Julien la regarda avec inquiétude. Ces chocs répétés, après ces longues et mornes souffrances, avaient-ils altéré la raison de la pauvre enfant?

— Quelle bourse? demanda-t-il avec douceur

Le pied impatient de Céleste frappa le carreau. Elle s'élança tout à coup vers la table, dérangea le papier, et saisit la bourse que la vieille Berta avait glissée dessous. Julien resta stupéfait.

— C'est lui qui a laissé la bourse!... dit Céleste; non, non, ce n'est pas un voleur!

En ce moment, une ombre portée vint barrer le carreau du corridor, à deux ou trois pieds de la porte. L'escalier était éclairé par une fenêtre étroite et haute; un homme devait se trouver entre la fenêtre et le seuil. Mais son approche n'avait été annoncée par aucun bruit; il était peut-être là depuis longtemps. Céleste ni Julien n'avaient remarqué cette ombre, qui était maintenant immobile au delà du seuil. Céleste élevait la bourse et s'écriait toute souriante :

— Quand je te disais qu'il allait nous arriver quelque chose d'heureux!

Elle était belle et riche, cette bourse, mais le larcin de la vieille Berta l'avait faite bien légère. Julien la regardait tandis que Céleste l'élevait, en se jouant, au-dessus de sa tête.

— Il y a des lettres de perles, dit le jeune saint; nous connaîtrons le nom de notre bienfaiteur!...

Céleste essaya de lire : aussitôt elle devint blanche comme la toile de sa collerette.

— Qu'est-ce? demanda Julien.

Il prit la bourse des mains de sa sœur, qui cherchait à la retenir. Du premier coup d'œil, il sut le nom formé par les perles élégamment entrelacées. Tout son sang monta à ses joues.

Les lettres de perles formaient ces deux noms : FULVIO CORIOLANI. »

— Coriolani!... prononça-t-il entre ses dents serrées : pourquoi ce prince Coriolani est-il venu dans ma maison?

A ce moment, l'ombre bougea de l'autre côté de la porte. La figure immobile et pâle de Pier Falcone se montra sur le seuil.

V

LA SÉPARATION

Pier Falcone sortait de la chambre à coucher du seigneur Johann Spurzheim. Il avait la tenue d'un cavalier : pantalons et redingote noirs, manteau plié sous le bras.

La question de savoir depuis combien de temps il écoutait sur le carré est oiseuse, puisque nous sommes certains qu'il en avait suffisamment entendu.

Son aspect arrêta la colère de Julien qui éclatait. Les couleurs revinrent aux joues de Céleste. Céleste connaissait son frère mieux qu'il ne se connaissait lui-même. Elle le savait doux, généreux, secourable, et bon à l'égal des anges; mais elle savait aussi que, dans un recoin ignoré de son cœur, il y avait un trésor

de force inoccupée, de courage oisif, et en quelque sorte économisé, qui pouvait faire explosion à telle heure donnée, avec une indomptable et sauvage violence.

Julien était un saint. Il n'y avait au monde que Céleste pour savoir que cette surface tranquille cachait un tempérament de feu. Elle avait épié Julien, car elle l'aimait de toute son âme. Elle avait sondé ce cœur malade. Elle avait trouvé au fond un seul sentiment mauvais : une haine implacable, une jalousie furieuse contre le prince Fulvio Coriolani. Cette haine était née de l'amour qui remplissait l'existence de Julien.

La première parole que Julien avait entendue tomber de la belle bouche d'Angélie, c'était ce nom : « Le prince Coriolani ! » Angélie l'aimait ; Julien le savait. Le prince Coriolani était publiquement le fiancé d'Angélie.

Avant de se tuer, Julien avait songé à tuer ce rival, dont le radieux bonheur insultait à sa misère. Et peut-être cette idée était venue à Céleste ; peut-être Julien n'était-il tombé jusqu'à la pensée de ce crime, le suicide, que pour se sauver d'un crime plus grand, le meurtre.

Céleste n'avait jamais vu ce prince Fulvio Coriolani. Les vagues souvenirs de cette nuit, cette espèce de rêve dont elle gardait la mémoire confuse, ne la préoccupaient point en ce moment. Ce qui l'avait fait pâlir, c'était la colère de Julien. Ce qui la réjouissait dans l'arrivée d'un étranger, c'était la diversion providentielle apportée à la colère de Julien.

Pier Falcone entra alors sans en demander la permission, et vint droit à Julien, qui tenait à la main la bourse de perles. Pier Falcone l'examina et dit durement :

— Ce prince Coriolani a-t-il l'habitude de vous venir voir la nuit?

Et, sans attendre la réponse, il souleva le réchaud, qu'il considéra longuement.

Julien le regardait stupéfait. Il ne savait rien des choses du monde, et n'avait point les paroles qu'il faut pour châtier pareille insolence.

Ce fut Céleste qui répondit :

— Seigneur, vous ne vous avez pas encore appris quel droit vous avez de nous interroger?

Pier Falcone déposa le réchaud.

— La main doit avoir gardé la trace de cette brûlure..., prononça-t-il entre haut et bas.

Puis, se tournant vers Céleste :

— Jeune fille, dit-il gravement, le hasard m'a fait entendre les dernières paroles que vous avez prononcées. Vous avez dit : « Quelque chose en moi me crie que notre vie va changer... » Cette voix ne vous a point trompée. Vous êtes en présence de l'homme qui va réaliser vos pressentiments. Votre vie va changer, elle change, elle est changée; car, à dater de l'heure où nous sommes, votre passé n'est plus qu'un rêve pénible, et vous pouvez sans crainte tourner vos regards vers le souriant avenir...

Un soupçon traversa l'esprit de Céleste ; elle se dit :

— C'est encore un émissaire de Lorédan Doria.

Julien froissait la bourse entre ses doigts convulsivement serrés. Julien ne songeait qu'au prince Coriolani. Qu'y a-t-il ici-bas de plus cruel que l'aumône tombant de la main d'un ennemi ?

Pier Falcone reprit en s'adressant à Julien :

— Jeune homme, il faut me suivre.

— Vous suivre, répéta Julien ; et pourquoi ?

— Manuele, votre père, vous attend, répliqua Pier Falcone.

Tous les soupçons de Céleste s'évanouirent à ce nom ; Julien se rapprocha de l'étranger.

— Venez-vous de la part de notre père ? demanda-t-il.

Pier Falcone fit un signe de tête affirmatif.

— Et ma sœur, ne viendra-t-elle pas avec moi ? demanda encore Julien.

— Votre sœur n'est qu'une femme, répondit Pier Falcone ; le fardeau qu'on veut mettre sur vos épaules veut un homme pour le porter.

— Quel fardeau ?... et ne pouvez-vous point vous expliquer plus clairement?

Pier Falcone prononça d'un accent solennel :

— Jeune homme, je n'ai pas mission de vous instruire. Un plus puissant que moi vous annoncera la bonne nouvelle... Mais je puis vous dire ceci : un grand nom est un lourd fardeau...

— Un grand nom ! répétèrent ensemble le frère et la sœur.

Les yeux de Céleste brillaient. Julien restait froid et comme interdit.

Pierre Falcone continua :

— Vous avez demandé une vie nouvelle. J'apparais à vos yeux comme le génie messager des contes de fées : je vous apporte la nouvelle vie... Tout un passé qui n'est pas le vôtre et qu'il vous faudra épouser : des amours et des haines... une famille et une vengeance !

— Parlez ! parlez ! au nom du ciel ! s'écria la jeune fille.

Pier Falcone lui sourit. Puis son regard se tourna vers Julien avec une défiance où il y avait du mépris.

— Est-ce vous qui êtes l'homme? murmura-t-il; et qu'est-ce que c'est que celui-ci?

Un feu sombre vint dans la prunelle de Julien, tandis qu'il répétait :

— Des amours... et des haines!... J'ai mes haines et j'ai mes amours!

Pier Falcone montra du doigt la bourse que Julien tenait encore à la main. Son autre doigt désigna la tache grasse qui restait à la paroi du réchaud.

— Cette bourse et ce brasier sont pour toi deux armes à double tranchant, dit-il; elles serviront ton amour et ta haine... Viens!...

Julien fit un pas vers son matelas. Puis, s'arrêtant :

— Je n'ai plus d'habits, murmura-t-il, on me les a volés.

Pier Falcone déplia son manteau et le lui jeta sur les épaules.

— Quand tu seras devant celui qui doit t'interroger et t'instruire, prononça-t-il lentement, tu diras pourquoi tu te présentes ainsi vêtu; ce sera ta troisième arme, et celle-là tuera ton ennemi... Viens!

Julien hésitait. Céleste jeta ses bras autour de son cou.

— Nous ne nous sommes jamais séparés, mon frère chéri, lui dit-elle tout bas; je ne crois pas en cet homme; mais je crois en Dieu, et mon cœur me dit que cette heure est solennelle... Va, je t'attendrai; reviens vite!

Ils se tinrent embrassés longtemps.

Puis Julien se redressa et dit avec fermeté :

— Me voilà prêt, partons.

Pier Falcone salua Céleste.

— Signora, dit-il en partant le premier, vous n'attendrez pas longtemps... suivez celui qui viendra,

comme moi, au nom du bon Manuele Giudicelli, votre père d'adoption.

Céleste écouta les pas de son frère qui allaient s'éloignant. Elle s'assit sur le pied de son lit, où tout à l'heure Julien était auprès d'elle. Sa chambre lui semblait énorme et toute vide. C'était la première fois qu'elle se trouvait seule. Toutes ces idées d'espoir qui naguère l'exaltaient tombèrent... Elle se repentit d'avoir laissé partir Julien. Et sa détresse s'exhala en ces mots, qui remplirent ses yeux de larmes :

— Si j'allais ne pas le revoir !...

VI

PAUVRE MÈRE!

Le palais Coriolani était autant au-dessus du palais Doria que les merveilles florentines sont au-dessus des élégances napolitaines. Bâti par Luca-Mario Silice, sur les plans du grand Brunelleschi, il avait servi de maison de plaisance aux vice-rois sous la domination espagnole, et le marquis de Pescaire, surtout, l'avait agrandi et embelli avec le secours des architectes toscans. Le prince Fulvio Coriolani, riche entre tous les grands seigneurs d'Italie et possédant au plus haut degré le goût des arts, avait restauré ce chef-d'œuvre, qui était maintenant le joyau de Naples.

Bien que le prince Fulvio Coriolani ne fût point marié, il avait donné dans sa maison des fêtes magnifiques où toute la cour s'était réunie. La présence du roi et des princesses de sa famille avait sanctionné plus d'une fois ces exceptions à l'étiquette mondaine, qui, du

reste, ne sont pas à beaucoup près aussi rares en Italie que chez nous.

Le prince Fulvio, était dans toute la force du terme, l'ami du roi et le favori des princesses. Aucun astre à l'horizon de la cour ne brillait d'un éclat comparable au sien. Comme il arrive toujours, l'opposition haineuse qui se faisait autour de lui, les jalousies qui essayaient de lui mordre le talon servaient sa gloire et ajoutaient à l'engouement dont Naples entier se sentait pris pour ce seigneur si jeune, si beau, si opulent, si généreux ! La calomnie elle-même, loin de lui nuire, l'enveloppait d'une sorte de manteau romanesque qui ajoutait à sa taille.

Nul ne connaissait son passé, nous l'avons dit déjà plusieurs fois. Les mieux informés colportaient deux versions qui avaient quelque vraisemblance. La première de ces versions donnait au prince une origine franco-italienne. Il avait l'âge qu'il fallait pour cela. On le disait fils d'un général républicain et d'une princesse piémontaise. La seconde version le présentait comme un enfant de l'archipel grec. Il avait bien ce grand air, cette beauté fine et large à la fois qui distingue encore certains descendants de cette fière race héllène. D'ailleurs, les îles de l'Archipel sont fertiles en princes presque autant que ce naïf sol de la Russie, où les altesses croissent en pleine terre, sans soins aucuns et sans culture.

Dans la première version, il y avait des aventures de montagnes : un peu de brigandage héroïque, ce qui fait bien. Dans la seconde, il y avait des aventures maritimes : un peu de cette grandiose piraterie pallikare, sous le ciel étoilé des mers orientales, cette piraterie si poétique et si bien drapée ; cela fait mieux encore.

On n'y croit certes pas si l'on veut garder le décorum; mais, n'y eût-il qu'un arrière-goût de mystère, en ces pays guitarisants, cela vous met tout de suite au front je ne sais quelle précieuse auréole.

Les ennemis du prince Fulvio Coriolani avaient maintes fois essayé d'entamer la confiance du roi à l'aide de ces histoires plus ou moins authentiques. En ces cas-là, le roi souriait dans les rides de sa grande figure bourbonienne. Le prince royal souriait aussi et secouait la tête en homme qui ne dit pas toute sa pensée. Les princesses échangeaient entre elles des regards d'intelligence et souriaient. Et la faveur de Fulvio allait augmentant.

C'était au palais Coriolani. Le soleil du matin arrivait en biais dans une riche salle où nulle tenture, sinon quelques flots légers de mousseline brodée, ne cachait la splendide nudité des lambris Les rayons lumineux arrivaient là tamisés par le feuillage délicat des myrtes et des grenadiers doubles qui faisaient de la terrasse voisine un riant et frais bosquet. La brise entrait aussi imprégnée des frais parfums de l'oranger citrin et du royal magnolia.

Le plafond en coupole, représentant Apollon au milieu des neuf Muses ses sœurs, était signé par le Calabrese. Les panneaux, encadrés de mosaïques, montraient encore les Muses avec leurs divers attributs mythologiques; elles étaient peintes par le Ghirlandajo et Pietro Novelli. Tout cela, mosaïques et peintures, tout en gardant ce fondu et cette harmonie que le temps seul peut donner aux œuvres d'art, avait cependant une fraîcheur exquise. C'est seulement dans ces pays du soleil que l'éclat peut se marier à l'harmonie.

A travers le feuillage des mille arbustes qui ornaient

la terrasse, on apercevait l'admirable paysage que présente la campagne au nord de Naples. Nous avons vu déjà l'aspect du sud ; le golfe avec ses enchantements, les îles, le Vésuve à l'est ; à l'ouest, Pouzzoles derrière le Pausilippe ; et, au lointain, par-delà le monte Gaudo, l'horizon de l'autre mer.

Ici, c'était la colline des Deux-Portes et la colline du Sentillo, les Camaldules, la villa Legina, Nozarette et ce royal palais qui suffirait seul aux délices d'une vaste campagne, Capodimonte et ses bosquets enchantés.

Naples est beau, Naples est superbe : Naples est l'amour de l'Italie, dont l'orgueil est à Rome, à Florence et parmi les ruines déshonorées de Venise.

Il y avait une femme dans ce salon. Nous eussions reconnu aisément cette femme pour celle qui excitait tant de respect et tant de curiosité à bord du paquebot *le Pausilippe*. Celle qu'on appelait « la comtesse. »

Elle portait toujours ses habits de deuil. Son pâle visage aux traits réguliers et doux gardait cette expression de timidité triste et presque sauvage que nous avions remarquée en elle à première vue. Elle tenait une lettre à la main, une lettre ouverte.

Cette lettre au moins nous dira son nom. L'adresse portait :

« A Maria Maddalena des Amalfi, comtesse douairière de Monteleone. »

Celle-là était donc la veuve de ce saint homme, de ce grand citoyen, bienfaiteur de toute une vaste contrée, qui avait perdu la vie pour un acte d'héroïsme, bien rare en nos civilisations intéressées : pour avoir eu pitié d'un ennemi tombé. Celle-là était Maria des Amalfi, comtesse de Monteleone ; la mère des deux enfants qui manquaient dans ces deux pauvres petits

berceaux du pavillon de plaisance, là-bas, parmi les marécages fiévreux du Martorello ; la mère frappée trois fois dans ses enfants, qui étaient tout son cœur ; la femme martyre qui était devenue folle à force de pleurer tout son sang dans ses larmes.

Nous l'avons vue durant cette nuit d'automne, où notre récit s'ouvrait au milieu des mystérieuses évolutions des chevaliers du fer ; nous l'avons vue deux fois. Une fois au fond de la vallée, dans les ruines, disant à ce bel Athol, qui cherchait la porte scellée du pavillon : « C'est là !... » et disparaissant comme ces pâles vapeurs des nuits chaudes à l'appel lointain des cloches funèbres ; la seconde fois, dans l'église même du couvent, sous la voûte byzantine restaurée par les comtes de Monteleone ; nous avons entendu sa voix qui troubla les compagnons du silence autour du catafalque vide. Elle était folle alors et captive. C'était elle que la vieille Berta poursuivait, le fouet à la main, le long de la Brentola débordée... C'était elle, la comtesse de Monteleone ! qui tissait des filets de pêcheur dans la cabane fermée, sous peine d'être battue !

Nous avons dû rappeler tout cela, car il y avait loin, en vérité, de la pauvre insensée, fuyant le fouet de sa geôlière, à cette femme si belle et si fière qui était ici chez elle, et qui, parmi les magnificences du palais Coriolani, avait l'air d'une reine en deuil. N'eût été cette nuance de tristesse effrayée qui donnait parfois à son regard quelque chose de farouche, on aurait pu dire que sa folie passée n'avait point laissé de trace sur son visage doux et charmant ; on aurait pu dire même que l'âge s'était arrêté pour elle, omettant dans le bilan de ses années les jours perdus de sa démence. Il y avait, en effet, une jeunesse singulière, non-seulement dans

ses mouvements, dans toute l'habitude de son corps, mais encore dans les traits de son visage.

Elle était assise sur un sofa, au-devant de la terrasse. Elle froissait avec distraction le papier qu'elle tenait à la main. Ses yeux semblaient regarder sans le voir l'admirable paysage qui était au-devant d'elle. Une larme vint tout à coup à ses yeux et roula le long de sa joue.

Cette soudaineté exagérée des impressions était en elle symptomatique, et prouvait que les ébranlements de son cerveau la laissaient faible contre tout choc extérieur ou intime.

— Là-bas, murmura-t-elle, le vent arrivait ainsi tout chargé de saveurs embaumées... Il me semble que c'était hier... O ma pauvre mémoire !... Il faut qu'un objet physique me frappe pour éveiller bien des souvenirs engourdis !... Ces parfums me parlent; ces parfums amers du myrte, ces tièdes parfums de l'oranger !... Là-bas, c'était la mer qu'on voyait au travers des grenadiers en fleurs... Mario ! Mario ! j'ai passé des années, moi, ta veuve, sans dire une prière pour le repos de ton âme... Je ne savais plus prier, et j'ignorais jusqu'à mon deuil !... Mais je veux réfléchir ! s'interrompit-elle en passant avec lenteur le revers de sa main sur son front ; il faut que je réfléchisse... Cette lettre... qui l'a mise à mon chevet?... L'écriture m'est inconnue... Elle me parle de mes enfants.

Ce mot courba sa tête pensive jusque sur son sein. Elle répéta, et ce fut comme une plainte :

— Mes enfants !

On voyait son cœur battre violemment sous l'étoffe noire de sa robe. Elle déplia la lettre et la relut. La lettre était ainsi conçue.

« Un vieil ami, un parent de la noble Maria des

Amalfi, lui fait passer ces quelques lignes, afin qu'elle ait au moins un bon conseil dans la situation extraordinaire et dangereuse où elle se trouve en ce moment.

» Il y a autour d'elle une vaste intrigue ; mais il y a aussi des yeux ouverts qui veillent à son profit.

» Si Maria des Amalfi porte dans son cœur le deuil que ses habits proclament, qu'elle soit prudente et qu'elle écarte sa main de la main du meurtrier.

» Si Maria des Amalfi est mère, qu'elle soit vigilante ; que chaque parole prononcée à son oreille se grave dans son esprit. Ses enfants ne sont pas loin d'elle. Ses enfants lui demanderont le nom de l'assassin. Et l'assassin se trahira de lui-même...

» Dans peu d'heures, Maria des Amalfi recevra d'autres communications... »

Point de signature.

La pauvre Maria essuya la sueur de son front, car elle faisait un effort désespéré pour comprendre ce message sibyllin.

— Il n'y a que lui, murmura-t-elle enfin ; lui vers qui mon cœur s'élance si ardemment !... Si cela est contre lui, je ne veux pas l'entendre !... Je crois en lui, j'espère en lui... Dès qu'il viendra, je lui montrerai cette lettre...

Son regard, qui tomba par hasard encore une fois sur le papier, y découvrit ce signe qui ordonne de tourner la page. Il y avait quelque chose d'écrit au verso.

« Tout serait perdu, disait cette manière de *post-scriptum*, si Maria des Amalfi laissait voir cette lettre à l'homme qu'elle connaît sous le nom de *prince Coriolani*. »

Elle tressaillit, non pas tant à cause de cette menace que pour une voix qu'elle entendit tout à coup derrière

elle. Le moindre bruit la frappait. C'était une des trois camérières chargées de la servir, la camérière en chef.

— Son Altesse met son respect aux pieds de madame la comtesse, dit-elle. Son Altesse demande si madame la comtesse veut consentir à la recevoir.

Maria rougit comme une jeune fille.

— Le prince peut venir dès qu'il le voudra, répondit-elle; je serai toujours heureuse de le recevoir.

La camérière s'inclina. Maria des Amalfi ajouta :

— La signora Paola est-elle de retour ?

— La signora Paola vient avec Son Altesse, répondit la camérière, qui salua de nouveau et se retira.

Maria se prit à trembler, tant son émotion était vive. Elle fit un effort sur elle-même pour être calme. Elle reconnaissait déjà le pas de Fulvio au bout de la galerie.

Fulvio venait, en effet, par la terrasse. Nina l'accompagnait. Il disait à Nina :

— Maison des Folquieri, tout en haut, une petite chambre qui donne sur la terrasse régnante... Il faut que je voie cette jeune fille : je le veux !

Nina le regardait d'un air triste.

— Et Angélie Doria? murmura-t-elle.

— Le sort d'Angélie Doria est entre ses propres mains, répliqua Coriolani.

— Ah !... fit Nina, je n'étais pas jalouse de celle-là. Fulvio, mon ami... mon maître !... Je connais ton cœur bien mieux que tu ne le connais toi-même... Tu n'as encore aimé personne comme moi...

Fulvio souriait. Nina fronça ses sourcils noirs.

— Dis-tu le contraire? prononça-t-elle d'un ton de menace soudaine.

— Non, répliqua Coriolani doucement.

— Personne! reprit Nina, dont les yeux eurent une flamme! tu le dirais, que je ne le croirais pas, parce que je suis dans ton cœur... Mais écoute-moi, Fulvio, cette jeune fille, tu l'aimeras autant que moi!... tu l'aimeras mieux que moi!... et tu seras brisé dans cet amour, Fulvio!... brisé par elle, brisé par toi-même... et tu te retourneras vers moi pour mourir désespéré!

— Belle sorcière! fit Coriolani, qui passa ses doigts dans les cheveux soyeux de la zingara, la vie est lourde et lente... Puisses-tu dire vrai?...

Ils étaient au milieu des caisses d'orangers, dont le feuillage luisant et touffu les cachait à tous les regards.

— Oh! que Dieu m'entende! murmura-t-elle avec une indicible passion : l'heure de mourir avec toi vaudra pour moi l'existence tout entière!

Coriolani la soutenait entre ses bras. Il la regardait frémissante et charmante. Ses lèvres effleurèrent son front par deux fois. Et il pensa tout haut :

— Oui... c'est vrai... nous étions heureux!

Mais il se redressa presque aussitôt, disant :

— Va Fiamma... et hâte-toi.

— Tu le veux! balbutia la zingara, qui mit toute son âme dans ses yeux.

— Je le veux! répondit Fulvio d'un ton ferme.

Elle s'échappa de ses bras.

— Que ta volonté soit faite, maître, dit-elle; je sais le talisman qui t'amènera ta belle inconnue...

— Tu sais...? commença le prince.

Mais Nina l'interrompit pour demander :

— Le vieux Manuele Giudicelli a-t-il recouvré la parole?

— Qui t'a dit? s'écria le prince stupéfait.

— Je suis sorcière, maître ! fit la zingara en souriant; réponds-moi seulement.

— Non, dit Fulvio; Manuele est toujours muet... quoique le chirurgien réponde de sa vie.

— Eh bien, dit Nina, quand il parlera, interroge-le, tu sauras quel est mon talisman.

Elle disparut derrière les arbustes fleuris, baisa les deux mains de la comtesse en passant et s'enfuit.

Fulvio continua sa route à pas lents. Un huissier le précéda et dit à l'entrée du salon :

— Le seigneur prince !

La comtesse se leva pour le recevoir. Son émotion était au comble, et, certes, fort disproportionnée, en apparence, du moins, à la circonstance. Cette émotion faisait un plein contraste avec le calme parfait du prince Fulvio Coriolani.

C'est ici surtout que la beauté distinguée et hautaine de celui-ci apparaissait dans son jour. Il n'avait pas besoin de l'animation d'une fête et du prestige des lumières. Il offrait le type exquis de nos élégances modernes, tout en gardant cette vaillante ampleur de forme qui est le cachet des perfections. C'était Alcibiade, ce Grec qui eût porté si bien notre frac noir.

Le prince Coriolani avec un costume du matin, simple et galant, exclusivement français et n'ayant rien de ces tendances baroques que la conquête anglaise essaye d'imposer aux *fashion* de tous les pays.

Car la mode, signe grave de décadence, s'appelle maintenant partout le *fashion* ou la *fashion*, le substantif anglais n'ayant pas plus de genre que la tête d'un *true gentleman* n'a de cervelle.

Le prince Coriolani s'avança vers Maria des Amalfi et lui prit la main pour l'effleurer respectueusement de ses

lèvres. Il la reconduisit jusqu'au sofa et s'y assit auprès d'elle. La comtesse le regarda, voulut parler, ne put pas, et fondit en larmes.

— Quelque chose ici vous aurait-il déplu, madame ? demanda Fulvio étonné.

Elle serra ses deux mains réunies contre son cœur. Puis, comme si quelqu'un eût émis un doute à son égard.

— Je jure, prince, dit-elle, que j'ai ma raison... toute ma raison !... En présence du roi lui-même, je n'éprouverais pas une émotion pareille... je voudrais vous aborder d'un visage tranquille, mais je ne puis, non, je ne puis !... J'attends tout de vous sans savoir aucunement ce que vous ferez pour moi... Le docteur Daniele, mon sauveur, avait les yeux humides quand il me parlait de vous... Ce qu'il m'a donné de soins excellents et savants, jusqu'au point de faire en ma faveur un miracle, c'était pour l'amour de vous, je le sais, il me l'a dit... Paola, cette chère enfant que vous aviez mise auprès de moi, Paola, que je n'ai point revue depuis mon séjour à Naples et que j'aimais déjà comme ma sœur ou ma fille, avait la voix tremblante et le cœur gros quand elle prononçait votre nom... Tout le monde vous aime, prince, et ce n'est pas assez dire : tout le monde vous adore !... Pourquoi m'avez-vous tirée de ma misère ? quelle raison avez-vous eue de vous faire, ici-bas, ma providence visible? Répondez-moi, je vous en prie, car ma tête est faible encore et mon cœur s'élance à votre rencontre... Il me semble, en vous voyant, que tout mon passé va renaître... J'ai fait ce rêve, entendez-moi et ne me raillez point, ce rêve enivrant et charmant, que vous étiez mon fils, puisque tout mon être tressaille à votre aspect, que vous étiez le fils de mon bien-aimé

seigneur le comte Mario Montelone, puisque vos traits sont les siens et que vous avez sa belle âme... J'ai fait ce rêve et, dans la sincérité de mon cœur, je vous le dis, je donnerais, heure par heure, jour par jour, toutes les années qui me restent à vivre, pour que ce rêve fût réalisé pendant une minute... pour que je vous visse, les bras ouverts et les yeux mouillés, pour que j'entendisse enfin votre voix qui me rappelle une autre voix si chère, balbutier en me disant : « Ma mère !... ma mère !... »

Tout ceci fut prononcé avec une exaltation extraordinaire et presque délirante. Les efforts mêmes que la comtesse faisait pour comprimer l'élan de sa passion la mettaient en dehors et lui donnaient de l'éclat. Elle était mère; c'était là son fils. Tromper cet immense désir qui se changeait lui-même en certitude, c'était frapper la pauvre femme d'un coup bien cruel.

Fulvio, pendant qu'elle parlait, avait changé deux ou trois fois de couleur. On pouvait bien voir que tout ce calme dont il s'était fait un maintien à son entrée n'était qu'apparent.

Au moment où Maria achevait, les bras tendus et les genoux déjà fléchissants, prête à adorer la miséricorde de Dieu dans ce fils idolâtré qui lui était rendu, on aurait pu voir les lèvres de Fulvio se contracter violemment, tandis que les veines de sa tempe se gonflaient.

— Je vous en supplie, madame, répondit-il d'une voix basse et brisée, ne m'ôtez pas mon courage au début d'une entrevue où il me faut beaucoup de courage... Je sais que vous avez toute votre raison... je vous le prouve en vous disant : Regardez-moi et voyez quel terrible combat se livre en moi à cette heure.

— C'est vrai !.,. s'écria la comtesse : un combat, un terrible combat, en effet !... On dirait que votre cœur se tord... Mais pourquoi ce combat ?... Est-ce donc si difficile de dire à sa mère : « Je suis ton fils, ouvre tes bras, me voilà ! »

Fulvio, en ce moment, c'était l'athlète préparé contre le lion sauvage et qui trouve un chien soumis à ses pieds ! Ses yeux se baissaient devant cette mère en larmes. Il cherchait des paroles et n'en trouvait point.

Elle croyait qu'il fallait redoubler d'éloquence et plaider avec tout son cœur cette cause chère et sacrée ; elle, la pauvre femme, joignait les mains et disait :

— Oh ! pourquoi me repoussez-vous, mon fils ?... car vous êtes mon fils, je le sens à tous les élans de mon âme... Y a-t-il quelque danger inconnu ?... Vous fais-je obstacle à quelque chose ?... Je ne sais pas, moi ; j'ai oublié tout ce qui est le monde... Peut-être avez-vous honte de moi, vous qui êtes prince, vous qu'on dit être l'orgueil et la folie de la cour ?... Eh bien, vous ne le direz qu'à moi... Et je vous garderai le secret... vous m'aurez là, dans un coin de votre maison... Si c'est trop demander, je m'en irai... mais que je m'en aille avec le baiser de mon fils au front... et que j'aie entendu, avant de partir, ce nom qui me ferait mourir de joie, s'il tombait de vos lèvres : *Ma mère !...*

— Ma mère ! répéta enfin Fulvio ; que ne donnerai-je pas pour pouvoir vous appeler de ce nom si doux, madame !...

Elle courba la tête et sa voix changea.

— Je crois que je redeviens folle !... murmura-t-elle.

Fulvio appuya ses deux mains contre son cœur. Il n'avait point deviné cette souffrance.

— Le docteur Daniele m'avait dit, reprit la comtesse en le regardant au travers de ses larmes : « Vous trouverez là-bas le repos et le bonheur... » Mon Dieu ! vous qui m'avez si cruellement frappée autrefois, du moins m'aviez-vous donné un cercueil où dormir vivante... Je vous le demande, mon Dieu ! si je n'ai ma raison que pour souffrir ainsi, rendez-moi, rendez-moi ma folie !

Fulvio murmura, pâle qu'il était et les yeux creusés par la torture morale dont la comtesse ne pouvait certes deviner le motif :

— Madame, vous avez deux autres enfants.

Elle se leva toute droite.

— Ah ! s'écria-t-elle, que ceux-là me pardonnent !... c'est encore de la démence... Je t'aimais tant, que je les avais oubliés !

VII

TÊTE-A-TÊTE

C'était de l'épouvante et c'était de l'angoisse. Le prince Coriolani avait de la sueur froide aux tempes. Un instant allait-il détruire ce miracle de la science opéré par le docteur Daniele ? Cette femme allait-elle retomber tout au fond de sa folie ?

Il était venu là, car il faut bien expliquer enfin, clairement et simplement, le mystère de cette situation étrange, il était venu là pour mentir à cette femme et faire d'elle l'instrument de son élévation suprême. Il était venu là, pour lui dire : « Me voilà, je suis votre fils ! » pour lui dire précisément ce que la pauvre mère abusée attendait avec un si passionné désir, ce qu'elle demandait avec tant de larmes !

Il lui fallait un nom, il lui fallait une famille pour être l'époux d'Angélie Doria, la fille des princes. Il avait dit un jour : « Je m'élèverai jusqu'à elle ! » Et tout ce qu'il disait, cet homme, il le faisait.

Mais ce plan, combiné par l'aventurier Athol, au milieu de la nuit solitaire, dans les ruines du Martorello ; ce plan, que les papiers trouvés au fond de l'armoire de marbre, dans le pavillon de Mario Monteleone avaient rendu non-seulement praticable, mais facile ; ce plan dont l'exécution avait été si vaillamment entamée par le Porporato en face de la tombe de Monteleone, un hasard venait de le briser.

Athol, Porporato, Fulvio Coriolani, c'était un seul et même lion ! Lion d'amour, lion de fierté valeureuse, lion d'honneur et de générosité, au fond même de cette voie ténébreuse qu'il s'était choisie. C'était un grand cœur tombé : l'âme d'un héros fourvoyée dans cette poitrine de bandit. Fulvio Coriolani ne voulait plus tromper cette mère agenouillée. Le mensonge, à ce moment solennel et poignant, lui faisait horreur.

— Ah ! fit la comtesse en regardant tout à coup le prince, savez-vous ce que disait le docteur Daniele ?... Il disait : « La raison se souvient de la folie... La folie se souvient de la raison... » Je comprends bien cela... Quand ma tête se perd, j'ai comme de vagues mémoires... Et tenez... à présent... je me souviens que j'ai vu une nuit... parmi des ruines... au bord de l'eau... mon mari, le comte de Monteleone... jeune comme jamais je ne l'avais vu...et il me semble que c'était vous...

— C'était moi, dit Fulvio pour la guider dans ce dédale où son intelligence affaiblie allait s'égarant ; c'était moi que vous vîtes au Martorello...

— Et pourquoi, l'interrompit-elle brusquement, pourquoi ressemblez-vous ainsi à Monteleone si vous n'êtes pas notre fils ?

— Je vous dirai qui je suis, madame, répliqua le prince; sur mon honneur, je ne vous cacherai rien...

Il prononça ces mots de ce ton que l'on prend pour calmer les enfants en fièvre.

La comtesse eut un sourire amer.

— Je sais comment on parle aux folles! murmura-t-elle.

Puis, reprenant avec volubilité :

— Mais que m'importe?... Sais-je bien si tout ce qui se passe autour de moi n'est pas un rêve?... Ne me quittez jamais, seigneur, ne me renvoyez pas, voilà tout ce que je vous demande... Je ne vous dirai plus rien sur ce sujet, qui semble vous être pénible... Quand mes accès me prendront, mes accès de transport maternel, je me retirerai, seule, dans mon appartement... Là, personne ne sera pour me railler... Je me rappellerai en pleurant ces belles joies qui me semblent d'hier et dont tant d'années nous séparent. Mon premier bonheur, mon petit Mario chéri, qui avait les traits et le nom de son père... Puis, quand il ne fut plus là, ce double trésor que la Vierge m'avait donné pour me consoler : Julien et Céleste !... j'ai peur de les revoir... S'ils allaient me dire aussi : « Tu n'es pas notre mère !... »

. . . . . .

Le temps avait marché. Le soleil, tournant autour du palais, n'envoyait plus ses rayons dans le salon ; mais il brillantait encore l'extrémité des orangers et des myrtes, étagés sur la terrasse.

Le prince Coriolani et Maria, comtesse de Monte-

leone, étaient toujours assis, l'un près de l'autre, sur le sofa. Seulement, les rôles avaient changé : Maria écoutait, attentive et la bouche béante comme un enfant naïf à qui l'on fait une grand histoire.

Coriolani parlait.

— ... Il n'y a point despoir, disait-il poursuivant une explication déjà longue, que je sache jamais le secret de ma naissance... Je suis venu au monde sur la mer, voilà tout ce qui m'est connu. Le navire qui portait mon père et peut-être ma mère fut pris par les pirates entre Zante et Céphalonie.

» J'étais tout petit. Les pirates vinrent vendre la cargaison dans un port de l'Italie du Sud. On me donna à une tribu de tziganes errants.

» ... Madame, quand le hasard ou la Providence me rendit maître, autrefois, des secrets de votre famille, je fus saisi d'une grande et profonde pitié pour de si cruels malheurs. Et mon esprit, car l'homme égoïste rapporte tout à lui-même, mon esprit chercha complaisamment des rapports entre ma position et celle de l'aîné de vos fils.

» Quelque chose d'étrange se passa en moi, je dois le dire : j'eus des larmes plein les yeux en touchant le sol de ce cachot qui gardait encore la trace du sang de Mario Monteleone. Je mis une certaine passion à deviner l'énigme qui m'était posée par ces caractères complétement inconnus tracés sur la muraille du cachot. Et, quand j'eus deviné l'énigme, je triomphai dans mon cœur...

» Mais vous pleurez, madame. Ce froid récit, où je ne vous entretiens que de moi, vous parle de votre époux si cher. La douleur que vous n'éprouvâtes point autrefois, puisque le bandeau plié sur votre esprit vous ca-

cachait le comble de votre infortune, vous la ressentez aujourd'hui. Le deuil de votre âme est comme celui de vos vêtements : tardif, mais profond...

» Je ne suis pas votre fils : trop de signes me le disent. Je ne suis pas votre fils, quoiqu'il y ait en moi pour vous le dévoûment et le respect d'un fils. Je suis votre tuteur de par la volonté de Dieu, qui m'a mis en main le testament de Monteleone.

» Si votre premier-né est en vie, je serai son frère et son ami : je le jure. Et je serai le père de vos deux enfants retrouvés. Pour tout cela, j'exige un salaire...

Il s'arrêta ici et la comtesse secoua la tête lentement. Il y avait en elle un abattement singulier depuis quelques instants. Elle balbutia en baissant les yeux :

— C'était mon meilleur espoir... c'était mon rêve le plus cher.

Puis, avec une force soudaine :

— Je ne suis pas une mauvaise mère, prince ! s'écria-t-elle ; je donnerais tout mon sang pour mon Julien et pour ma Céleste !... Mais, je ne sais, ajouta-t-elle en laissant retomber sa tête sur sa poitrine, si j'avais retrouvé un fils tel que vous...

Coriolani la regardait fixement.

— Vous ne me connaissez pas encore, madame ! prononça-t-il avec tristesse.

Sa physionomie exprima une froideur un peu hautaine, tandis qu'il ajoutait :

— La grâce que je vous demande, c'est de ne me point juger, tant que vous ne me connaîtrez qu'à demi.

A son tour, la comtesse releva sur lui ses yeux étonnés.

— Vous juger !... prince, répéta-t-elle ; et de quel

droit? Ne suis-je pas uniquement votre obligée?... et n'êtes-vous pas mon bienfaiteur?

— Ne m'avez-vous pas compris, madame? répliqua Fulvio. Je viens de vous dire : Pour le peu j'ai fait, je demande un salaire.

— Non, prince, je n'ai pas compris.

— Madame, dit gravement Coriolani, dont le regard se fit tout à coup terne et froid, je vous supplie désormais de m'écouter sans m'interrompre... Le temps passe, et de plus d'une manière, aujourd'hui, le sort de toute ma vie va se décider... Il est possible que mes paroles excitent en vous de la surprise... Il est possible que vous en soyez offensée ou même indignée... Il ne dépend pas de moi de changer ce que j'ai à vous dire... Souvenez-vous seulement d'une chose : vous êtes libre... libre d'accepter, libre de refuser... Et, dans un cas comme dans l'autre, je m'engage ici, sous serment, à ne rien faire ni contre vous, ni contre vos enfants.

Fulvio mit sa main au-devant de ses yeux, comme s'il eût eu besoin de se recueillir. La comtesse glissa vers lui son regard à la fois curieux et craintif. Fulvio se redressa tout à coup, et dit :

— Je ne suis pas prince.., je ne suis qu'un enfant orphelin, ignorant jusqu'au nom de ma famille... Dans deux heures, j'ai rendez-vous chez le roi... Dans deux heures, si je n'ai pas prouvé pièces en main, par le testament de mon père et par le témoignage de ma mère, que je suis le fils aîné et l'héritier de feu Mario, comte de Monteleone, je suis perdu !

Les yeux de la comtesse brillèrent, puis se voilèrent. Elle changea de couleur.

— Mais..., fit-elle en proie à une sorte de spasme j'ai mal entendu... ou je redeviens folle !... Dites un mot,

et le témoignage de votre mère ne vous manquera pas !

— Je ne dirai pas un mot, madame, repartit sévèrement Coriolani, parce que ce mot serait un mensonge... J'ai pu mentir en ma vie et faillir... mais ce que j'ai dit et ce que j'ai fait avait sa raison ou tout au moins son excuse dans une lutte engagée vaillamment. Mon ennemi était plus fort que moi, Je combattais la société tout entière... Aujourd'hui que je suis en face d'une femme en deuil, le prétexte s'évanouit, l'excuse manque... Et je suis un étrange bandit, madame ; je ne sais frapper que les forts !

— Un bandit ! répéta la comtesse en pâlissant.

— Un soldat, si mieux vous aimez, car je n'ai pas renoncé à l'estime de moi-même, et je prétends que ma cause est juste au titre même qui fait l'équité de la guerre entre peuple et peuple, entre rois et rois... J'étais humble et pauvre, je me suis fait riche et grand ! C'est en deux mots toute mon histoire... et, depuis le commencement des âges, c'est l'histoire de tous les conquérants.

— Prince !... murmura Maria des Amalfi, il faut avoir pitié de mon intelligence qui chancelle... Votre parole m'éblouit et me frappe ; mais j'essaye en vain parfois d'en découvrir le sens précis... Parlez-moi comme vous feriez à un enfant... ma raison est d'hier comme celle d'un enfant !

Coriolani attacha sur elle un regard où il y avait tant de tendresse protectrice et à la fois filiale, qu'un sourire brilla sous les paupières mouillées de la comtesse.

— Oh ! oui, murmura-t-il, c'eût été le paradis !... moi aussi, par certains côtés, je suis un enfant... puis-

que je reste neuf aux plus saintes joie de l'existence... Je ne sais pas ce que c'est que le baiser d'une mère... et il me semble que Dieu ne peut rien ajouter à la félicité d'un fils qui repose son front las sur le sein maternel !...

» J'étais seul, sans appui ni conseil. Dieu, qui donne la force au lion, lui dit-il de ne point se servir de sa force ? J'avais des passions de feu, et la mort menaçante me faisait sourire...

» Laissez-moi, oh ! laissez-moi dire, madame ! mon cœur ne s'est jamais épanché... je n'ai pas eu d'amis pour remplacer la famille absente... Il y a eu près de moi, depuis que je me sens vivre, une jeune fille belle et tendre... mais l'amour a gâté l'union de nos âmes... je donnerais ma main droite pour l'appeler ma sœur...

— Paola ? murmura la comtesse.

— Paola... Fiamma... Nina... répondit Fulvio, dont le sourire se fit amer ; nous avons beaucoup de noms, nous autres qui n'avons pas un nom... vous entendrez parler d'elle et de moi... Peut-être la renierez-vous en même temps que moi...

— Moi, vous renier, prince !

— Et pourquoi non ?... Quand même on ne vous dirait que la vérité, vous en auriez le droit, madame.

— Je vous jure..., commença Maria des Amalfi.

— Laissez-moi, interrompit Fulvio, laissez-moi parler comme si vous pouviez me comprendre.

» Vous êtes bonne, vous êtes généreuse ; mes paroles, je le sais bien, iront à votre âme et s'y graveront ; plus tard, quand vous en saisirez le sens qui vous échappe aujourd'hui, vous vous direz : « Ce qu'il y avait en lui de noble était à lui... le reste fut le crime de sa destinée... »

» Oui, oui! poursuivit-il en s'animant, vous vous direz cela, veuve du saint que je me suis choisi pour patron dans le ciel... veuve de Mario Monteleone, qui tant de fois est venu me visiter en rêve... et qui tant de fois, m'a dit :

» — Protége-la!... protége-les!... ma femme et mes enfants!... Tu ne peux pas être sauvé sur la terre... mais ce sera ton salut dans le ciel!

» O ma sœur aimée et respectée! ma mère! vous me demandâtes, la première fois que je vous pris par la main :

» — Pourquoi ces larmes dans vos yeux?

» Pourquoi ces pleurs dans les vôtres, douce femme? Sait-on pourquoi, à de certaines heures solennelles, le cœur se fond et se brise?... Dans quelques minutes, je serai froid comme le marbre, dur comme l'acier.

» Maintenant, je pleure... nous pleurons... Nous, les amis d'hier, ne vous semble-t-il pas que nous avons passé la vie entière à nous aimer!...

— Si, Fulvio, murmura la comtesse; je vous aime de toutes les forces de mon âme! Je vous aime tant, que je demande à Dieu un miracle... Soyez mon fils! soyez mon fils!

Il se laissa glisser à genoux, et mit un long baiser sur ses deux mains réunies.

— Si j'étais votre fils, Maria reprit-il, je vous prendrais dans mes bras et je vous emporterais comme une proie... loin, bien loin de Naples et de l'Italie... Si loin, que vous ne pourriez plus entendre la voix de ceux qui, tout à l'heure, vont peut-être vous dire qui je suis.

— Mais qui êtes-vous donc, au nom du ciel? s'écria la comtesse.

— Je suis, répondit Fulvio Coriolani avec une calme tristesse, je suis l'ami du roi de Naples... Dans deux heures, je serai pour vous le bandit sanguinaire et lâche qui a serré le cordon de soie autour du cou de Mario Monteleone, votre époux !

— Par le nom même de Monteleone, et sur mon salut éternel ! s'écria Maria exaltée, je défie qui que ce soit au monde de me faire croire à cette infâme calomnie !

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIERES

DEUXIÈME PARTIE

LE CABINET DU DIRECTEUR

(SUITE)

Pages.

III. Bon ménage. 1
IV. Le docteur Pier Falcone. 14
V. Pastilles contre la toux. 29
VI. Le numéro 133. 42
VII. La fin de l'interrogatoire. 56
VIII. La béquille du seigneur Johann Spurzheim. 70
IX. L'allée noire 82
X. Les deux cadavres. 93
XI. La légende de San-Gennaro. 104

TROISIÈME PARTIE

LE PRINCE CORIOLANI

I. Le colonel San-Severo. 124
II. A travers la fête. 131
III. La grotte d'Endymion. 143
IV. Autre manière d'aimer. 156
V. Les cent mille ducats de Peter-Paulus. 171

Pages.
VI. Le marquis de Malatesta 177
VII. Le gant de Lorédan Doria. 191
VIII. Le roi du jour et le roi de la nuit. 210

QUATRIÈME PARTIE

MARIA DES AMALFI

I Djâbel le Grand-Scorpion. 225
II. Le livre de l'avenir. 247
III. Berta Giudicelli 262
IV. Le réveil. 279
V. La séparation. 294
VI. Pauvre mère ! 299
VII. Tête-à-tête 312

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

Le cimetière
[illegible]
[illegible]
France

JUN 6 - 1918